

lui apportant une aide à la fois maternelle et matérielle - maternelle par l'attention et le dévouement, matérielle par sa collaboration physique lorsqu'elle collait les "paperoles" des brouillons:

[Françoise pourrait] m'aider à les consolider, de la même façon qu'elle mettait des pièces aux parties usées de ses robes, ou qu'à la fenêtre de la cuisine, en attendant le vitrier comme moi l'imprimeur, elle collait un morceau de journal à la place d'un carreau cassé.¹

Plus le Narrateur s'acheminerait dans le travail lent et patient de l'écriture, plus leurs activités iraient se confondant:

D'ailleurs, comme les individualités (humaines ou non) sont dans un livre faites d'impressions nombreuses qui, prises de bien des jeunes filles, de bien des églises, de bien des sonates, servent à faire une seule sonate, une seule église, une seule jeune fille, ne ferais-je pas mon livre de la façon que Françoise faisait ce boeuf mode, apprécié par M. de Norpois, et dont tant de morceaux de viande ajoutés et choisis enrichissaient la gelée?²

Dans l'épisode par nous étudié le travail du Narrateur s'apparente plutôt à celui d'un sculpteur du moyen âge:

Comme au temps lointain où ses parents lui avaient choisi un époux, elle [la grand-mère] avait les traits délicatement tracés par la pureté et la soumission, les joues brillantes d'une chaste espérance, d'un rêve de bonheur, même d'une innocente gaieté, que les années avaient peu à peu détruits. La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Un sourire semblait

1. *Ibid.*, p 1034.

2. *Ibid.*, pp 1034-1035.

*semblait posé sur les lèvres de ma grand-mère.
Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du
Moyen Age, l'avait couchée sous l'apparence
d'une jeune fille.¹*

Au lieu de croire en la résurrection de la chair, au lieu de désespérer devant le spectacle de l'état létal, le Narrateur s'attache à assurer à la grand-mère un *post mortem* esthétique, le seul valable et visible, le seul capable de figer ce qui était en péril de se perdre à jamais, le seul à rendre à la grand-mère une beauté indicible et une dignité majestueuse.

C'est à cette image heureuse que l'on songe lorsqu'on lit la lettre de Proust à Georges de Lauris, écrite vers le 24 août 1911 - à l'époque où il avait déjà rédigé le cahier 14: "[. . .] je me souviens que je me suis permis devant vous de petites irrévérences à l'endroit de Maeterlinck. [. . .] Mais ici mon objection est plus grave; et mon livre [. . .] vous montrera en quoi elle consiste. Il y avait bien longtemps que ce que j'y ai écrit sur la Mort était terminé quand [les articles de Maeterlinck] ont paru, mais vous verrez que tout mon effort a été en sens inverse pour ne pas considérer la mort comme une négation ce qui n'a aucun sens et ce qui est [. . .] contraire à tout ce qu'elle nous fait éprouver. Elle se manifeste d'une façon terriblement positive. Et toute la beauté dont Maeterlinck veut l'entourer n'est qu'une manière de nous détourner de ce que nous sentons véritablement en face d'elle."²

L'image ultime de l'épisode n'est ni la comédie sociale ni la satire médicale ni le spectacle impressionnant de la mort mais la beauté et la grandeur de la

1. CG II, p 345.

2. CMP, X, pp 337-338. Proust venait de lire, à Cabourg, La Mort de Maurice Maeterlinck, paru en feuilleton dans Le Figaro (août 1911).

grand-mère. L'écriture a donné une forme et une existence à ce qui était, par sa nature même, fuyant et périssable. Chaque brouillon, chaque esquisse a constitué une tentative pour s'emparer de l'inaccessible vérité d'un être qu'il espérait retenir et garder prisonnier, sinon posséder tout à fait, âme et corps.

CHAPITRE V

ÉTUDE DES LEITMOTIVE DE L'ÉPISODE

Une phrase [. . .] si profonde, si vague, si interne, presque si organique et viscérale qu'on ne savait pas, à chacune de ses reprises, si c'étaient celles d'un thème ou d'une névralgie.

Proust: La Prisonnière

1. Le corps

*Le corps est cette configuration
inexorable où je connais ensemble et
sans disjonction l'impulsion de vivre
et le visage de la mort.*

Alain de Lattre:
Le personnage proustien

Pendant les apprêts de la mort, le corps impose sa présence à la fois matérielle et insaisissable. Le corps délimite un lieu où le temps exerce son ravage, entraînant le corps dans la vieillesse et la mort. Lieu fragile et menacé, le corps est un "théâtre"¹ où se jouent des phénomènes morbides et conflictuels, où il nous faut subir notre destin corporel. Malgré l'étroite alliance qui nous lie, on n'est pas admis à la connaissance du corps²: lieu autonome et indépendant, dans lequel et avec lequel on est condamné à vivre, le corps nous reste étranger, indifférent et insensible à nos supplications.³

Etranger à notre intelligence, le corps est également un lieu hors de l'atteinte des détenteurs du savoir. Corps secret et inaccessible qui, quand il est souffrant, récuse l'intervention de la médecine, l'intrusion de toute réglementation externe.

1. Add. ms., dactylographie, f° 36; cf. *CG I*, p 298.

2. Comme l'a justement remarqué Maurice Bardèche, "Quand Proust parle de l'étranger qu'est notre corps, [...] c'est la même étrangeté de ce qui est hors de nous qu'il découvre et c'est toujours notre impuissance à sortir de nous, notre impossibilité de communiquer qu'il souligne." (*Oo. cit.*, II, p 134.) C'est cette ignorance de soi qui produit la fermeture soupçonneuse envers autrui, qui fausse ultérieurement le rapport à autrui.

3. *CG I*, p 298. cf. Cahier 14, f° 17 r° à 21 r°; cahier 47, f° 35 r° à 38 r°; dactylographie, f° 36 à 38.

Un "puissant élément chimique"¹ - la quinine - "qui ne se contente pas d'interroger le corps mais peut lui commander"², atteint les recoins secrets du corps, en déployant une stratégie plus efficace que celle d'un Cottard traitant "une maladie diplomatique"³:

[. . .] elle [la grand-mère] sentit cet allié millénaire qui la tâtait, un peu durement même, à la tête, au coeur, au coude; il reconnaissait les lieux, organisait tout pour le combat préhistorique qui eut lieu aussitôt après.⁴

Ce que l'être souffrant éprouve en son tréfonds relève de son rapport immédiat et primesautier avec un espace antérieur à toute pensée humaine, espace où l'autorité du savoir scientifique n'a point de prise. Il faut congédier toutes les espérances attachées à la médecine d'un Cottard ou d'un du Boulbon. Ni l'esprit ni l'imagination ne parviennent à manipuler les ressorts intimes du corps. La prétendue puissance de l'imagination se heurte contre une matière impénétrable et dure; matière minée de l'intérieur et sans soutien de l'extérieur.

On contraint cette forme massive mais creuse à accomplir les gestes coutumiers, la vie du corps étant un tissu d'habitudes qu'il est, apparemment, périlleux de contrarier. Les mouvements habituels du corps - qu'il s'agisse de se lever, de marcher, de s'asseoir ou de s'appuyer - sont

1. *Ibid.*, p 300. cf. *Cahier 14*, f° 19 r°; *cahier 47*, f° 38 r°.

2. *Ibid.*, p 299. cf. *Cahier 14*, f° 19 r°; *cahier 47*, f° 38 r°.

3. *Ibid.*, p 298. Addition postérieure aux cahiers.

4. *Ibid.*, p 300. Rappelons que ce motif est un ajout tardif, sans doute contemporain de celui qui assimile la figure de la grand-mère à "une sculpture primitive, presque préhistorique" (*add. ms.* aux premières épreuves; *CG II*, p 324).

autant de mouvements futiles qui ne résistent pas au mouvement négatif qui l'entraîne. Le corps peu à peu se désarticule, la démarche devient saccadée et, installé dans le fiacre, le corps oppose contre ce qui l'emporte toutes ses énergies disponibles. S'affirmant à grand-peine, incapable de résister à la dérive interne, à la pression externe qui écrase et anéantit, le corps ressent l'entraînement vertigineux.¹

En son tréfonds, le corps a découvert l'infirmité profonde, le vide intérieur, et à l'extérieur une plus vaine agitation: des passants, des gestes et des mots insignifiants. Le corps n'est pas mort mais il est déjà une enveloppe anonyme et indéfinie, sans consistance ni substance²; une présence déjà disparue qu'on tentera ensuite de reconquérir et de fixer.

Comme une épave livrée au flux, comme un agrégat fragile qu'un courant emporte inéluctablement vers les abîmes, le corps perd progressivement ses forces. Alternance de dérives et de redressements, le corps n'en finit pas de se reprendre à l'état passif; il ne veut s'y abandonner complètement, ni ne peut lui résister avec succès. D'instant en instant son énergie s'épuise et renaît. La force et l'impuissance de la condition corporelle résultent de mouvements contradictoires qui s'affrontent, s'annihilent ou se concilient. Ces oppositions ou renversements de valeurs se retrouvent au niveau des qualités matérielles de la lourdeur et de la légèreté, du durcissement et de la

1. "[...] se tenir immobile dans un fauteuil ou dans un fiacre exige une force plus désespérée, une lutte plus épuisante contre un vertige qui nous entraîne que de se tenir suspendu par un doigt après les balustres d'un balcon qui va s'écrouler dans les flots." (Cahier 14, f^{os} 32 v^o à 33 v^o. Voir aussi cahier 47, f^{os} 57 r^o à 58 r^o; dactylographie, f^{os} 73 à 74; CG II, p 316.)

2. "[...] ma grand-mère n'était déjà plus qu'un songe" (Cahier 14, f^o 87 r^o.)

vacuité.

Le leitmotiv du corps s'enrichit en annexant le motif de la statue¹, motif qui, en recueillant en lui deux tendances antithétiques, s'accommode de la coexistence de contraires, de leur antinomie persistante. Lorsque les traits de la grand-mère se modifient, il y a, d'une part, réduction et diminution de l'être et de l'autre, densité et durcissement:

Ses traits comme dans un travail de sculpture semblaient s'appliquer, dans un effort qui la détournait de tout le reste à se conformer à certain modèle que nous ne connaissions pas. Travail de sculpture est d'autant plus exact que si la figure de ma grand-mère avait diminué, elle avait également durci. Les veines qui la traversaient semblaient celles non pas de marbre mais d'une pierre plus rugueuse. Toujours penchée en avant par la difficulté de respirer, en même temps que repliée sur elle-même par la fatigue, sa figure fruste, réduite, atrocement expressive semblait, dans une statuaire primitive, presque préhistorique, la figure rude, violâtre et rousse, désespérée de quelque sauvage gardienne de tombeau.²

Le visage pétrifié, figé, insensible devient manifestement une matière statique, stable et dure; la matière indéterminée a maintenant une forme et une esthétique, si transitoires soient-elles. S'arrête le mouvement destructeur

-
1. Ce motif a été inspiré sans doute de l'image, à un moment de l'agonie, du visage "grave, de marbre" et de l'autre, au moment ultime, du visage rasé, déridé et pur. (Cahier 14, f° 90 r° et f° 85 r° à 85 v°.)
 2. Nous reproduisons l'ajout tel qu'il apparaît aux premières épreuves avant les légères retouches des deuxième et troisième épreuves. Voir CG II, p 324.

et l'énergie, en se ramassant, se fait masse et pesanteur. Entre la vie et la mort, le corps a la laideur, l'épaisseur et la rugosité de la pierre ciselée mais pas encore lisse et polie. La figure "fruste, réduite, atrocement expressive" évoque une origine spatialement et temporellement antérieure à l'humanité. Le moment présent se dissout pour retrouver dans une dimension de temps hors de notre prise actuelle, un modèle "que nous ne connaissons pas". Modèle qui est sans doute la "créature primitive" que la grand-mère avait entrevue en elle après la prise d'un fébrifuge.

Le corps, penché en avant, replié sur lui, préfigure la pose du corps "courbé en demi-cercle . . ." ¹ La besogne du statuaire est inachevée: "Mais toute l'oeuvre n'était pas accomplie. Ensuite il fallait la briser, et puis, dans ce tombeau - qu'on avait si péniblement gardé, avec cette dure contraction - descendre." ² Se produira un renversement de cette tentative pour immobiliser le corps. Un autre mouvement, destructeur de toute consistance et cohérence matérielles, devra réduire la statue en cendres. ³

On voit alterner un mouvement où le corps se désagrège et s'effrite, se dissipe et se livre au flux universel où il se perd avec résignation; et un mouvement où

1. Cahier 14, f° 92 r°.

2. Addition manuscrite aux premières épreuves. cf. *CG II*, p 324.

3. Ramon Fernandez a apprécié ce leitmotiv: "Il fallait un grand art pour évoquer, dans le travail de l'agonie, une image esthétique; mais cette image, au lieu de détourner notre esprit de l'oeuvre de mort, ou de l'alléger, devient la réalité d'un corps qui se déshumanise, qui devient pierre avant de devenir cendre. Car cette métamorphose est encore une manifestation de la vie, une défense de la vie dans un monde où on ne peut déjà plus la suivre." (*Op. cit.*, p 222.)

l'être produit et gouverne encore ses initiatives et ses gestes. Le regard du Narrateur qui s'attache au visage, aux cheveux, aux yeux, aux mains de la mourante, essaie de capter les quelques signes de vie et de mobilité du corps. La hantise de la mort c'est justement la hantise de l'immobilité irrévocable.

Au faite d'un mouvement de résistance active, l'être, par un geste volontaire et désespéré, tente d'échapper à l'enveloppe corporelle qui l'emprisonne et l'étouffe. Le mouvement vers l'émancipation se bute contre un obstacle extérieur - la mère et le Narrateur saisissent le corps - et, rassis de force, le corps retrouve son état passif et impassible.¹

Le corps qui perdu progressivement sa mobilité, perd aussi son articulation et sa coordination. En conséquence être peigné devient aussi difficile que de s'appuyer au dossier d'un banc ou d'un fiacre:

Pour ma grand-mère, être peignée, se laisser peigner, c'était plus que le constant éploement, l'effondrement incessant, l'écroulement irrémédiable de tout son être que rien ne soutenant plus ne pouvait supporter. Ses cheveux fuyaient sous le peigne dont ils n'étaient plus assez forts pour supporter et garder le contact, sa tête s'échappait de la pose qu'on voulait lui donner . . .²

Le corps ne parvient plus à maintenir cohérentes les tendances composites qui se disputent en lui. Pendant son dernier instant³, par un mouvement

1. *CG II*, p 333.

2. *Cahier 14*, f° 90 v°; cf. *cahier 47*, f° 89 r°; dactylographie, f° 86; *CG II*, pp 333-334.

3. *Cahier 14*, f° 92 r° sq.

imparfait, "courbé en demi-cercle", le corps est incapable à nouveau de maintenir une pose verticale et raide mais s'oppose toujours à l'horizontalité immobile à laquelle la mort veut l'astreindre.

La vacance de l'être, l'extinction graduelle de sa conscience, facilitent son usurpation par un autre être, par "une bête" étrange et incompréhensible à laquelle le corps est lié.¹ Ensuite, le scandale du corps dés'humanisé s'accroissant, c'est un corps métamorphosé et travesti, une "espèce de bête" de conte fantastique "qui se serait affublée de ses cheveux et couchée dans ses draps . . ."²

Si ténue que soit la conscience de l'être dépersonnalisé, son corps conserve encore un *vestigium vitae* et regimbe pour la dernière fois contre le mouvement néfaste qui l'absorbe: "Tout d'un coup elle se dressa à demi, fit un effort violent, brutal, se secoua, comme quelqu'un qui défend sa vie."³

Pour échapper à l'état de la décomposition et de l'effacement, de l'anonymat et de l'animalité, l'écrivain, comme un artiste qui façonne une statue, cherche à éveiller dans la pierre une image dormante, une image qui appartient à un état d'innocence, de pureté et de bonheur:

*Sur le lit funèbre où elle reposait comme sur sa
tombe, il semblait que la mort, comme ces
sculpteurs du moyen âge commençant avant les*

1. Ibid., f° 92 r°.

2. Cahier 48, f° 4 r°.

3. Cahier 14, f°s 96 v° à 97 r°; cf. cahier 48, f° 7 r°; dactylographie, f° 96 et *CG II*, pp 344-345.

*temps réalistes qui suivirent qui représentaient la mort couchée sous les traits d'une jeune femme, lui avait donné l'effigie de sa jeunesse. C'était elle, telle qu'elle était dans le portrait qui était chez mon oncle, comme au jour de ses fiançailles, avec un visage de pureté et de soumission, mais aussi d'une espérance et d'un désir de bonheur que la vie avait déçus . . .*¹

Si la mort détruit, elle détruit pour nous rendre à nous-mêmes, tels que nous sommes sous les couches dont nous recouvrent la souffrance et les désillusions de la vie. Disparaissent donc "les empâtements, les rides, les sillons de la douleur", se lisse la matière rugueuse.

La représentation picturale et plastique du corps, sa stabilisation et son immobilisation en un état qui possède une existence en soi, une forme, voire une esthétique, permettent au Narrateur d'assurer au corps maternel la seule survie possible. L'image épouvantable de la "sauvage gardienne de tombeau" a été remplacée par cette image heureuse de la statue qui clôt, dans un élan sublime et lyrique, le chapitre de la mort.

* * *

Juste avant le dernier soupir de la grand-mère, la mère du Narrateur pensait qu'elle n'avait que quelques heures à "posséder le corps chéri".² Comment

1. Cahier 14, f° 85 r°; cf. cahier 48, f° 8 r°, dactylographie, f°s 19 à 20 et 97; CG II, p 345. L'ancienneté de ce leitmotiv - le "vrai visage" que la mort restitue à la grand-mère - atteste de son importance. Il précède la rédaction des affres de l'agonie (f° 39 r° sq) et celle du spectacle effrayant du corps sans résistance dont Françoise s'obstine à peigner les cheveux (f° 90 v°.)

2. Cahier 14, f° 85 r°.

ne pas entrevoir dans ce regret la nostalgie proustienne d'une continuité, d'une unité et d'une forme possédables et durables. Posséder signifie immobiliser, cerner, même transformer le corps maternel, donner une forme à ce qui, laissée à elle-même, resterait indéterminée, fragile, prompte à s'effriter et à disparaître.

L'écriture proustienne, comme un "puissant élément chimique", pénètre le corps matériel, agit en profondeur comme une autorité primitive dénuée des affectations des disciplines savantes et capable de se manifester spontanément sans qu'un discours technique interpose son interprétation. Effectuant un retour à la matière matrice, à la source première, l'écriture transforme le corps en un espace primitif où se déploiera son activité. Le corps maternel devient l'objet de l'écriture mais un objet de plus en plus passif. Voulant altérer la matière mouvante et variable dans le but de la conserver, l'écriture, involontairement, paralyse le corps, bloque ses mouvements corporels qui se dispersaient dans l'incohérence et l'instabilité. En effet, l'écriture s'affirme par l'énergie de sa négation. Après avoir d'abord créé l'image maléfique de la statue de pierre du corps à l'agonie, elle brise cette image pour la recréer sous la forme bénéfique de la statue de marbre du corps mort qui retrouve alors son "vrai visage" éternisé.

2. Le regard

*. . . le regard qui voudrait toucher,
capturer, emmener le corps qu'il
regarde et l'âme avec lui . . .*

Proust: Combray

L'importance du regard réside dans la nécessaire complémentarité qu'il assure entre la grand-mère et le Narrateur. Le regard qui regarde et qui est regardé engendre une circulation entre les deux personnages, un mouvement d'aller et retour. Nous connaissons bien l'importance chez Proust de l'échange, de la réciprocité, de la présence d'autrui, surtout d'un autre maternel et fécond. Soutenu par une telle relation, le monde trouve son relief, son orientation, sa raison d'être. Dès que la grand-mère ne reconnaît plus son petit-fils¹, le regard n'agit qu'à sens unique, n'apportant plus l'évidence d'une mutualité et d'une jonction. La réduction du champ optique et réflexif entraîne l'aliénation du *moi* et le monde, du Narrateur et la grand-mère.

Sans l'appui de la parole, de la caresse, le regard est le seul moyen efficace et libre de communiquer, de se renvoyer la lumière rayonnante de l'intelligence et de l'amour, d'autant plus que les yeux attestent le lien parental et affectif entre le Narrateur et sa grand-mère.² Cependant la mère du Narrateur

1. "Le jour où je l'embrassai, elle leva la tête et me regarda d'un air scandalisé, étonné; elle ne me reconnaissait pas." (Dactylographie, f° 26 et f° 85; voir aussi cahier 14, f° 91 r°; cahier 47, f° 69 r°; et CG II, p 334.)

2. Rappelons que c'est du Boulbon qui fait ressortir ce trait héréditaire: "Croyez-vous Madame qu'il m'a suffi de voir vos yeux, [...] de voir Madame votre fille et votre petit-fils qui vous ressemble tant, pour connaître à qui j'avais à faire." (Dactylographie, f° 57; cf. cahier 14, f° 21 v° et cahier 47, f° 40 r°.)

ne profite pas de ce contact intangible et détourne volontairement les yeux du visage altéré de la grand-mère.¹ La profonde vénération que lui inspire sa mère ne lui permet pas d'arracher le voile interposé entre son regard et sa mère.² Un tel geste reviendrait non seulement à un manque de respect mais aussi à la désacralisation du visage maternel.³ Regarder le visage, le scruter, l'analyser, c'est plutôt l'action irrésistible à laquelle se livre le Narrateur. L'écriture est en conséquence acte de profanation, acte qui s'étend jusqu'au crime. La vocation d'écrivain naît et se nourrit du meurtre imaginaire de la grand-mère, de la décomposition du corps maternel. D'où le sentiment ambigu de culpabilité étroitement lié à toute activité créatrice.

La cécité n'est pas pourtant le châtiment que s'inflige notre Narrateur oedipien et parricide. Son regard indiscret ne se détache pas du corps endommagé et violé. Partant c'est le corps maternel qui doit souffrir provisoirement

-
1. Dactylographie, f^{os} 21 et 51; voir aussi cahier 14, f^o 88 r^o, cahier 47, f^o 59 r^o et *CG II*, p 319.
 2. "J'avais enveloppé un peu le visage de ma grand-mère dans sa mantille, lui disant que j'avais peur qu'elle n'eût froid dans l'escalier, mais afin que ma mère ne remarquât pas trop le changement de son visage." (Cahier 14, f^o 88 r^o; voir aussi cahier 47, f^o 59 r^o et dactylographie, f^o 75.)
 3. "[...] ma mère s'approcha d'elle et aidée par mon père, par moi, par Françoise, la soutint, la porta dans l'escalier en détournant les yeux avec une tendresse infinie, une précaution où il n'y avait pas seulement la peur de lui faire mal, d'être brusque, maladroite, mais avec le sentiment qu'elle n'était pas digne de porter cette chose sainte, ce qu'elle avait de plus précieux dans la vie: mais pas une fois elle ne regarda son visage; pensait-elle que c'était un manque de respect de sa part de voir que le visage qu'elle vénérât portait quelque trace d'affaiblissement ..." (Cahier 14, f^o 88 r^o; cf. cahier 47, f^{os} 59 r^o à 60 r^o; dactylographie, f^o 75 et *CG II*, p 319.)

de l'interdiction de regarder¹, signe prémonitoire de sa mort prochaine, de ce moment où, ouvrant les yeux, le corps ne voit rien, sauf l'abîme du néant.²

Le corps étant un site clos et obturé, seuls les yeux offrent une ouverture sur le monde extérieur des choses et sur le monde intérieur de la pensée. Les yeux sont une zone plus étroite où l'être et sa conscience se résument et se concentrent. Pendant le délabrement progressif du corps, la lumière féconde et limpide des yeux s'opacifie à mesure que s'éteint l'intelligence de l'organisme. L'évacuation du regard laisse une étendue déserte que la grand-mère tente de combler avec un sourire tendre:

Et je compris seulement qu'elle ne voyait pas à l'étrangeté d'un certain sourire d'accueil qu'elle avait dès qu'on ouvrait la porte jusqu'à ce qu'on lui eût pris la main pour lui dire bonjour, sourire qui commençait trop tôt, et restait stéréotypé sur ses lèvres, fixe, mais toujours de face et tâchant à être vu de partout, parce qu'il n'avait plus l'aide du regard pour le régler, lui indiquer le moment, la direction, le mettre au point, le faire varier au fur et à mesure du changement de place ou d'expression de la personne qui venait d'entrer; qu'il restait seul, sans sourire des yeux qui eût détourné un peu de lui l'attention du visiteur, et prenait par là, dans sa gaucherie une importance excessive, donnant l'impression d'une amabilité exagérée.³

-
1. "Il y eut un moment où les troubles de l'urémie se portèrent sur les yeux. Pendant quelques jours ma grand-mère ne vit plus du tout ..."
(Dactylographie, f° 83, add. marg.; CG II, p 332.)
 2. Cahier 14, f° 97 r°; ce passage a été supprimé dans la dactylographie, f° 96.
 3. Add. marg. dans la dactylographie, f° 83; voir aussi CG II, p 332.

Point n'est besoin de souligner que ce sourire "déboussolé" a perdu la plénitude et la souplesse du regard de Combray où la grand-mère

[. . .] était si humble de coeur et si douce que sa tendresse pour les autres et le peu de cas qu'elle faisait de sa propre personne et de ses souffrances, se conciliaient dans son regard en un sourire où [. . .] il n'y avait d'ironie que pour elle-même, et pour nous tous comme un baiser de ses yeux qui ne pouvaient voir ceux qu'elle chérissait sans les caresser passionnément du regard.¹

Le bref sursis qu'accordent les sangsues au corps condamné, se reflète dans la fluidité du regard: "On sentait que son regard calme nageant dans sa prunelle humide comme une lumière dans de l'huile voyait de nouveau devant elle la pensée et le monde reconquis."² Aussitôt la mobilité liquide de l'oeil se fige:

Ses paupières étaient closes et quand par hasard elles laissaient voir un peu de prunelle, c'est qu'elles fermaient mal plutôt qu'elles n'étaient ouvertes, et ce qu'on voyait de l'oeil n'était qu'un petit point voilé, cha...ux, reflétant seulement l'obscurité d'une vision organique et d'une souffrance interne.³

Le regard du Narrateur qui dirigeait le point de vue du récit, commence, à partir du cahier 14, à se diviser en plusieurs points de vue, au fur et à mesure que d'autres personnages entrent en scène, que d'autres regards sont braqués

1. Sw, p 12.

2. Cahier 14, f° 90 v°; voir aussi f° 91 r°; cahier 48, f° 2 r°; dactylographie, f° 87 et *CG II*, p 334.

3. Cahier 48, f° 2 r°; voir dactylographie, f° 89 et *CG II*, p 336.

sur la mourante. Si le regard du Narrateur paraît froid et impitoyable, celui de Françoise devient toujours plus cruel et indiscret. Son regard, comme tout regard d'ailleurs, s'accompagne inévitablement de jugement.¹

L'oeil clinique du docteur du Boulbon, juge lui aussi, est censé avoir la faculté de voir en profondeur, de percevoir la vérité.² Dans la dactylographie, son "oeil lucide"³ devient, pour ainsi dire, un trompe-l'oeil, un oeil qui essaie de donner "l'illusion de scruter profondément la malade, ou le désir de la lui donner, ou qui semblait spontanée mais qui devait être devenue machinale . . ."⁴

Dans la dactylographie, emporté par le désir de démasquer le mensonge et l'hypocrisie, Proust invente un personnage qui devrait en être exempt: le beau-frère religieux de la grand-mère.⁵ Au pied du lit de l'agonisante, derrière l'écran de ses mains, le prêtre veut se rassurer sur la sincérité du Narrateur. Dans l'obscurité l'oeil qui regarde, qui voit l'autre voir, le voir en train de voir, n'assure pas le va-et-vient heureux et lumineux qui existait entre

1. "[...] ma mère le visage détourné, ma grand-mère à demi cachée dans sa mantille et craignant que ma mère la vît trop bien, elles avaient un air froid qui scandalisait presque Françoise qui eût voulu qu'elles tombassent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant." (Cahier 14, f° 88 r°; voir aussi cahier 47, f° 60 r°; dactylographie, f° 75 et CG II, p 319.)

2. Dactylographie, f° 56. cf. CG I, p 302.

3. Ibid.

4. Ibid.

5. Ibid., f° 90. addition marginale portant la mention "Très important". cf. CG II, pp 338-340.

la grand-mère et son petit-fils. L'oeil qui voit ne veut pas qu'on le voie: c'est le regard furtif et caché du guetteur, du fouilleur de secrets. Le Narrateur ne pousse pas très loin l'analyse de ce geste sournois et désagréable. De ce jeu de regards il tire la conclusion que "Chez le prêtre comme chez l'aliéniste, il y a toujours quelque chose du juge d'instruction."¹

Est-ce un témoignage de l'ambivalence proustienne devant la figure du confesseur, de celui qui scrute l'âme, qui est capable de la blanchir ou de l'écraser sous le poids de sa réprobation? Le Narrateur proustien, on le sait, cherche l'approbation de l'autre, sa compréhension et sa compassion. Le regard de l'autre cependant est toujours prompt au jugement. L'observateur considère l'autre avec suspicion, persuadé que celui qu'il regarde a quelque chose à dissimuler, est en quelque sorte coupable. Bien que tout se passe ici discrètement, subtilement, dans le silence, comme dans l'ombre du confessionnal, tout évoque irrésistiblement le jeu de cache-cache. Lequel des deux, le prêtre ou le Narrateur, revêt un masque ou essaie de l'arracher à l'autre? Lequel est véritablement sincère? Tous les deux se sont surpris dans une activité équivoque, dans une attitude méfiante. Il est "tacitement convenu" de ne pas en parler quand ils se revoient plus tard comme s'il s'agissait de quelque secret honteux: "D'ailleurs quel est l'ami, si cher soit-il, dans le passé, commun avec le nôtre, de qui il n'y ait pas de ces minutes dont

1. CG II, p 339. Il est intéressant de remarquer que ce passage - une addition manuscrite - naît d'un passage complètement rayé, où c'est la mère qui scrute le visage de Bloch pour juger de sa sincérité: "Bloch vint souvent et en demandant des nouvelles il pleurait si fort que ma mère déconcertée ne pouvait s'empêcher d'attirer sur lui un regard scrutateur, pour tâcher de percer à travers ses larmes jusqu'à un chagrin auquel elle eût tant aimé à croire et qui lui aurait fait tant de bien." (Dactylographie, f° 90; voir cahier 47, f° 65 r°.)

nous ne trouvions plus commode de nous persuader qu'il a dû les oublier?"¹ Conclusion peu convaincante car cette connivence plutôt ignoble quoique "commode" soulève d'autres questions chez le lecteur: le Narrateur aperçoit-il une image inquiétante de lui-même dans l'oeil du prêtre qui le dévisage? S'il recule de cet oeil implacable qui essaie de connaître l'étendue de son chagrin, est-ce pour éviter un éventuel examen de soi, de sa conscience, tellement redouté? Bref, peut-on se confier au Narrateur? C'est déjà l'ère du soupçon.

Le prêtre qui médite sur le "tableau" de l'agonisante, paraît d'ailleurs une "mise en abyme" du Narrateur lui-même car celui-ci non plus ne détache ses yeux de la mourante. De son statut d'observateur, il devient lui aussi observé. Cet usage de reflets et relais préfigure les Nouveaux Romans où l'on guette l'autre, le fouille, le traque pour débusquer sa faute. "Mise en abyme" finalement du rapport que le Narrateur entretient avec ses lecteurs-spectateurs (voyeurs?): en écrivant on s'expose, on se soumet au regard critique de l'autre et, en conséquence, on s'offre soit à la compréhension soit au jugement du lecteur.

Ce curieux incident survient à un moment où l'on mettrait en cause la véritable souffrance du Narrateur. Le regard du prêtre nous rappelle la présence du Narrateur qui paraît s'effacer - attitude préfigurée par l'éloignement physique du Narrateur pendant l'attaque de la grand-mère aux Champs-Élysées. Plus tard, nous le savons, il s'en voudra de sa myopie affective.

Initialement, dans le cahier 29, on assistait à l'agitation du Narrateur qui, effondré des souffrances de la grand-mère, de sa perte prochaine, passait une

1. Ibid., pp 339-340.

nuit blanche et, à tout moment, allait près d'elle pour la regarder dormir, comme la veille où il n'avait cessé de l'embrasser. Aucune effusion pareille dans les cahiers successifs. Le regard du Narrateur crée la distance en exploitant, à partir du cahier 14, le dédoublement de la figure maternelle en mère et grand-mère. Lorsqu'il s'est concentré sur le corps de la grand-mère, n'attendons pas de ce regard qu'il s'immobilise dans la contemplation. Déjà au cahier 14 la curiosité, le désir d'une connaissance moins limitée, entraînent l'observateur à balayer les surfaces et à multiplier les points de vue. La maladie, puis l'agonie de la grand-mère, acquièrent un sens différent selon que se pose sur elle un regard différent. Et au centre de cette oscillation, de ces variations de la perspective, comme un point fixe, se place l'image incorruptible de la dévotion filiale: le couple idéal de la mère et de la grand-mère.

Le regard curieux et extralucide du Narrateur qui est capable de percer les enveloppes et de s'enfoncer dans le domaine du sous-jacent, de l'invisible, est incapable de "toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui . . ."¹ La multiplicité des regards et le caractère parcellaire de la vision qu'elle produit, empêchent une totale intelligence du spectacle de la mort. En outre le Narrateur ne peut concilier l'image qu'il a aimée avec l'image qui se métamorphose devant lui. L'appropriation du corps maternel est une tentative vaine et meurtrière. Depuis Combray, comme le remarque Michel Erman, "la culpabilité du narrateur proustien s'étaye peut-être sur le regard de l'enfant perçu comme un viol imaginaire du corps maternel".²

1. Sw, p 141.

2. Michel Erman, L'oeil de Proust. Ecriture et voyeurisme dans "A la recherche du temps perdu". Paris: A-G Nizet 1988, p 83. Voir aussi pp 107-108.

En fait, ce que le regard extérieur et observateur est incapable de faire, seul l'oeil intérieur peut l'accomplir¹ et ce n'est que bien plus tard, grâce à la mémoire involontaire, que le Narrateur redécouvrira en lui la réalité extra-temporelle de sa grand-mère.

-
1. Dans l'article "Sentiments filiaux d'un parricide", les yeux jouent un rôle considérable, selon Proust, dans l'action de "revoir" (ou de ce qu'il nomme aussi "mémoire volontaire"): "Nos yeux ont plus de part qu'on ne croit dans cette exploration active du passé qu'on nomme le souvenir." (*P et M*, pp 151-152.) Pourtant à Georges de Lauris endeuillé il conseille de ne pas explorer les images perdues de sa mère: "[...] ne cherchez pas à la voir car vous ne la verrez jamais que trop tristement, malade, peut-être morte, et surtout si vous vous efforcez trop vous ne pourrez pas vous la représenter. [...] Les yeux du souvenir finissent par ne plus rien voir quand on les fixe trop. En ce moment tâchez simplement de vivre, de survivre, en laissant tout cela se faire en vous sans collaboration de votre volonté et les douces images renaîtront d'elles-mêmes pour ne plus jamais vous quitter." (*CMP*, VII, p 87; voir notre chapitre I, pp 28-29.)

3. Le souffle

Je ne sais si Wagner a jamais assisté à une telle mort. Sans cela comme il a fait entrer dans sa musique des rythmes de la nature ou de la vie, le gazouillement de l'oiseau, la plainte du chalumeau, le martèlement du cordonnier, le reflux de la mer, je pense que c'est un tel rythme qu'il a dû dématérialiser, et faire entrer dans la prison de sa musique à travers lequel on la reconnaît encore, dans la mort d'Yseult.

Cahier 48

Comment échapper à la présence incommode et encombrante du corps matériel pour rejoindre l'Idée de la grand-mère, au sens platonicien du terme? L'effort de toucher le corps, de le pénétrer et de s'en approprier est immanquablement voué à l'échec. Le regard ne possède qu'à distance, toujours imparfaitement et incomplètement, ne donnant au sentiment de possession qu'un peu plus de densité. Les yeux du Narrateur, on l'a vu, n'arrivent pas à trouver la totalité de la grand-mère: la possession de l'autre dans la Recherche se réduit toujours à l'appropriation d'une image.

Pendant les assauts de la mort, la grand-mère a vu s'effacer son identité et, sombrant dans l'insignifiance, s'est ouverte à l'usurpation de sa forme. Le moi somatique et souffrant est ainsi compromis de tous côtés. Morcelée par sa défaillance, vampirisée, pour ainsi dire, par les sangsues qui sucent sa personnalité et absorbent toutes ses qualités, la grand-mère est, pour comble, offerte, à son corps défendant, au regard impudique des autres et du lecteur.

Par bonheur la rêverie proustienne invoque plusieurs processus de métamorphose. A la pesanteur et à la vacuité s'opposent des états

désirables de l'être: la légèreté et la plénitude. Au moment ultime au lieu de s'arrêter en l'inerte gravité d'une effigie tombale, la gisante a été merveilleusement transformée et sublimée et on a, fugitivement, perçu un corps second renaître, "prêt à recommencer la vie".¹ Il y a donc une paradoxale fécondité de l'enrobage comme il y en a de la béance. Par un retournement positif s'opère la réparation du vide qui s'anime en un élan dynamique et vital: c'est le souffle de la grand-mère qui jaillit et échappe à l'enveloppe hermétique du corps:

*Quand je rentrai je restai ébloui comme devant un miracle. Accompagnée en sourdine par le murmure incessant de l'oxygène qui s'échappait en bruissant comme une eau invisible, ma grand-mère semblait nous adresser un long chant heureux qui remplissait la chambre, précipité, musical. [. . .] Rendu plus libre par l'oxygène et par la morphine, son souffle ne peinait plus, ne geignait plus, mais léger, élané, rapide, glissait comme un patineur, à la poursuite du fluide volatil et délicieux. Peut-être en même temps que de l'haleine insensible, comme le vent qui passe dans un roseau creux, la mort libérait-elle aussi dans cette chambre quelques-uns de ces soupirs plus humains qui parfois font croire à la souffrance ou au bonheur de ceux qui ne sentent plus, et qui venaient teinter d'un accent plus mélodieux mais sans changer le rythme cette longue phrase qui se levait, s'élançait, puis retombait et s'élevait de nouveau, de la respiration allégée qui poursuivait l'oxygène.*²

-
1. Cahier 14, f° 85 v°: "Dans sa pureté virginale, un sourire d'espérance sur les lèvres, immobile et soumise, ma grand-mère semblait prête à recommencer la vie, prête à ce qu'un nouveau cortège la conduisît chez l'époux."
 2. Cahier 48, f° 4 r° à 5 r°; voir aussi Cahier 14, f° 95 r° à 96 v°;

Le leitmotiv du souffle permet à Proust d'épouser sans peine la logique rêvée d'un corps délivré et dématérialisé. La statue maléfique a été brisée pour que l'être puisse se convertir en air. Le passage du creux à un plein léger et aéré n'est pas pourtant sans difficultés. Pendant les affres de l'agonie, la grand-mère pousse des "cris affreux", articule des sons inintelligibles, halète, geigne, se sent de plus en plus oppressée. A cette cacophonie succède, sous la double action de l'oxygène et de la morphine, la musicalité fluide et euphorique du souffle enfin soulagé et libéré. Le souffle se dilate, s'enfle, s'épanouit, rapide et aisé, et même lorsqu'on arrête l'oxygène, il se renouvelle et renaît, dépasse et surmonte les contingences matérielles et physiologiques du corps. Ainsi, avant d'expirer, la grand-mère atteint, pour employer l'heureuse expression d'Alain Buisine, "une suprême béatitude pulmonaire".¹

Même si la grand-mère paraît absente de ce chant, inconsciente et insensible, à aucun moment durant l'agonie elle n'a été si véritablement et foncièrement elle-même. Suite et ramification harmonieuses de sons, le souffle résume et définit la grand-mère, l'exprime et lui permet de s'exprimer, la sauvant de l'oubli, du vide, du silence, de tout ce qui renierait son individualité et sa personnalité. Si magnifiquement positif, le souffle permet aussi à la grand-mère de transcender le moment présent de la souffrance et de se prolonger dans l'infini, même lorsque se tait le bruit de l'oxygène et que s'arrête la respiration.

Par moments il semblait que tout fût fini, sa respiration s'arrêtait. Mais alors, [...] à cause de ces changements d'octave qu'il y a souvent dans la respiration, d'un dormeur par exemple,

dactylographie, f^{os} 30 à 33 et 91 à 95; CG II, p 340.

1. Proust et ses lettres, éd. citée, p 44.

[. . .] elle reprenait différente comme ces mélodies branchées et divergentes sur la tige défaillante de la première dans la mort d'Yseult et comme si la source principale de la vie s'arrêtant d'autres affluents avaient encore leurs cours à épancher leur murmure à [se] faire entendre. Elle semblait avoir encore un thème de bonheur à dire, à ajouter avant de mourir; et n'y a-t-il pas en effet en nous divers thèmes dont plusieurs se taisent parfois pendant bien longtemps. Et ce thème heureux et tendre avait été en ma grand-mère, la souffrance de l'agonie l'avait fait taire mais l'action de l'oxygène faisait faire silence à la plainte de la souffrance . . .¹

Le souffle comme tout signe aérien et vital jouit dans la tradition culturelle et religieuse de l'Occident d'un rôle primordial parce qu'exclusivement spirituel. Evanescant et éphémère peut-être, mais toujours purement naturel et immatériel, le souffle est capable de s'élever en signe de l'Art, d'après la définition de Gilles Deleuze:

*Quelle est la supériorité des signes de l'Art sur tous les autres? C'est que tous les autres sont matériels. Ils sont matériels, d'abord par leur émission: ils sont à moitié engainés dans l'objet qui les porte. Des qualités sensibles, des visages aimés sont encore des matières. (Ce n'est pas par hasard que les qualités sensibles significatives sont surtout des odeurs et des saveurs: les plus matérielles parmi les qualités. Et que dans le visage aimé, les joues nous attirent, et le grain de la peau.) Seuls les signes de l'art sont immatériels.*²

1. Cahier 14, f° 97 r°. cf. Cahier 48, f° 6 r°; dactylographie, f° 33 et f°s 93 et 94; CG II, p 344.

2. Proust et les signes. Paris: Presses Universitaires de France, (deuxième

Et selon Gilles Deleuze encore, seul "l'Art nous donne la véritable unité":

[. . .] unité d'un signe immatériel et d'un sens tout spirituel. L'œuvre est précisément cette unité du signe et du sens, telle qu'elle est révélée dans l'œuvre d'art.

On comprend dès lors l'attrait qui exerce sur Proust la force évocatrice de la musique wagnérienne, musique si semblable à la retentissante composition proustienne:

Comme on dit que tel architecte gothique s'inspira de la vue de la forêt, que tel musicien essaya de reproduire le rythme de la mer ou du vent, je ne sais si Wagner a assisté à une telle mort, et a essayé de reproduire la véritable mélodie [de] ce bruit pourtant naturel - la mort ayant libéré au milieu d'une chambre une puissance naturelle, aveugle, sans signification comme la mer, ou le vent, là où était avant une personne - mais c'étaient les élans, les chants, surtout l'éternel recommencement, comme l'incessant besoin de respirer, de la mort d'Yseult.²

La présence de Wagner dans ce texte renforce la révélation du processus créateur que la mort déclenche, avant que Proust, symboliquement, ne se libère du support wagnérien en effaçant toute allusion trop matérielle au compositeur allemand. Occulté, Wagner devient justement une présence invisible et inspiratrice.³

édition augmentée) 1970, p 49.

1. *Ibid.*, p 61.

2. *Cahier 14*, f^{os} 96 r^o à 96 v^o. cf. *Cahier 48*, f^o 6 r^o et dactylographie, f^o 93.

3. Jusqu'aux troisièmes épreuves de l'épisode, le leitmotiv du souffle s'associe

Au terme du chapitre de la mort, deux signes surgissent - l'un immatériel et l'autre matériel - qui élèvent la grand-mère au royaume de l'Idéal et de l'Art. L'image ultime, resplendissante, de la grand-mère, réalise le rêve de la fermeté rassurante du corps. Cependant, malgré la beauté et la stabilité du corps, sa pureté, ce signe, comme tout signe matériel, est précaire, susceptible à l'émiettement, au travail ravageur du Temps. Le retour à l'origine - à un temps perdu - tant désiré dans l'imaginaire proustien, a restitué, il est vrai, l'innocence et l'espérance de la grand-mère d'avant son mariage. On célèbre ainsi la réunion idéale d'un couple wagnérien - Tristan et Yseult - que la mort, paradoxalement, sépare à jamais.

C'est plutôt le souffle, - ce cordon ombilical invisible -, qui relie et réunit la grand-mère et le Narrateur, qui a le privilège non seulement de rejoindre l'origine mais aussi de traduire et de révéler l'Essence de la grand-mère. Son agonie est, comme le remarque Alain Buisine, une "confirmation à la fois sinistre et radieuse de ce que fut sa vie, [. . .] une question de souffle: comme si son dernier souffle la faisait moins expirer qu'il ne célébrait une ultime fois ce qui inspira sa vie au grand'air."¹

En effet la grand-mère a toujours fermement cru aux pouvoirs tonifiants et stimulants de l'air et du vent, gardant l'amour du grand air et des promenades roboratives que possédait la grand-mère maternelle de Proust, Mme Nathé Weil, comme l'atteste la lettre de 1891 où Proust se rappelle avec nostalgie de "ces années de mer où grand-mère et moi, fondus ensemble, nous

explicitement à la musique wagnérienne. Dans la refonte du roman après 1913 Proust supprime la plupart des références à Wagner.

1. Op. cit., p 44.

allions contre le vent en causant!"¹ Ce souvenir est à rapprocher de l'image de la grand-mère s'exaltant dans le jardin de Combray de la force naturelle, physique et vitale du vent et de la pluie:

[. . .] ma grand-mère, [. . .] par tous les temps, même quand la pluie faisait rage [. . .], on la voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie. Elle disait: "Enfin, on respire!" et parcourait les allées détrempées [. . .] de son petit pas enthousiaste et saccadé, réglé sur les mouvements divers qu'excitaient dans son âme l'ivresse de l'orage, la puissance de l'hygiène, la stupidité de mon éducation et la symétrie des jardins [. . .].²

Et à l'hôtel de Balbec c'est elle qui insiste que les fenêtres soient ouvertes, ébranlant ainsi les dîneurs calfeutrés dans la salle à manger:

[. . .] elle [la grande baie vitrée] interceptait le vent et c'était un défaut à l'avis de ma grand-mère qui, ne pouvant supporter l'idée que je perdisse le bénéfice d'une heure d'air, ouvrit subrepticement un carreau et fit envoler du même coup, avec les menus, les journaux, voiles et casquettes de toutes les personnes qui étaient en train de déjeuner; elle-même, soutenue par le souffle céleste, restait calme et souriante comme sainte Blandine, au milieu des invectives qui, augmentant mon impression d'isolement et de tristesse, réunissaient contre nous les touristes méprisants, dépeignés et furieux.³

1. Cahier de Madame Proust. Cité par Ph. Kolb in *CMP*, I, p 59.

2. *Sw*, p 11; voir aussi p 102.

3. *JF*, p 676.

La grand-mère est le seul personnage de la Recherche qui soit chargée, comme le dit Jean-Pierre Richard, "de régir et d'opérer le vent [. . .]. Toujours offerte à la plu'e et aux tempêtes, confiante dans le pouvoir revigorant des forces naturelles, elle règne sur la dimension d'une extériorité active, salubre, bénéfique: prêtresse donc d'une sorte d'intimité de l'extérieur . . ."1 Il s'ensuit que l'étrangeté claustrophobique de l'intérieur pousse la grand-mère, même moribonde, à combattre l'enfermement:

*Un jour qu'on l'avait laissée un instant seule, je
la trouvai, debout, en chemise de nuit, qui
essayait d'ouvrir la fenêtre.*2

Toujours à l'opposé de l'espace confiné et malsain, elle souffre de la claustration et de l'immobilité imposées par la maladie.

Sous le signe de la mort, il y a pourtant un renversement des valeurs bénéfiques et salubres de l'air et du vent. Le vent que la grand-mère célébrait avec enthousiasme, devient hostile et nocif3:

-
1. Proust et le monde sensible. Paris: Editions du Seuil, 1974, p 46. Les analyses d'Alain Buisine confirment celles de Jean-Pierre Richard sur la grand-mère et l'aéré : "[...] la grand-mère, plus sensible à la sauvagerie du dehors qu'à la paisible tranquillité des pièces domestiques, est la grande prêtresse des vertus et des agressions bienfaisantes de l'extériorité." (Op. cit., p 43.)
 2. Cahier 14, f° 90 r°; cf. cahier 47, f° 68 r°; CG II, p 333.
 3. Cette puissance naturelle peut se manifester aussi de façon terriblement négative, et apparaître "comme un thème de danger. On sait la crainte proustienne des courants d'air, la phobie, attestée par maint passage de la Correspondance, des portes mal fermées, des fenêtres entr'ouvertes. [...] ce personnage de la grand-mère n'échappe pas lui-même au maléfice éventuel de l'aération. Opératrice privilégiée du vent, elle en est aussi en effet la première

[. . .] le docteur du Boulbon dit à ma grand-mère: "Probablement les temps de vent réussissent à vous faire dormir là où échoueraient les plus puissants hypnotiques. - Au contraire, Monsieur, le vent m'empêche absolument de dormir."¹

Même la promenade préconisée par le médecin pour ses effets bienfaisants ne soulage plus les maux de la grand-mère, de celle qui a toujours valorisé les éléments tonifiants du grand air.² Le temps paraît propice mais ne séduit désormais que le Narrateur, assoiffé de bonheur, comme à l'époque de ses amours enfantines pour Gilberte:

*Le soleil déplacé et reflété tour à tour sur le balcon ses mousselines d'or [comme au temps où j'espérais voir Gilberte aux Champs-Élysées barré] et donnait à la pierre de taille de tiède épiderme le halo imprécis d'une humide haleine.*³

L'extériorité a été puissamment imbue d'une essence sensuelle et les rayons du soleil, légers et doux, donnent au rêve de joie charnelle une épaisseur voluptueuse et chaleureuse. L'air est trop saturé de promesses de plaisir pour

victime, du moins si nous en croyons sa réponse à une hypothèse trop fine du docteur du Boulbon." (J-P Richard, *op. cit.*, pp 48-49 note 4.)

Pour une étude de la positivité de l'aéré dans la Recherche, du pouvoir consolateur et rédempteur du souffle, voir les analyses de J-P Richard (*op. cit.*, p 45 sq) et d'Alain Buisine (*op. cit.*, pp 52-57).

1. *CGI*, p 304. Addition postérieure aux cahiers.
2. Par exemple, pendant le premier séjour à Balbec, la grand-mère ignore l'ordonnance pharmaceutique pour son petit-fils, mais tint compte du conseil en matière d'hygiène et accepta l'offre de Mme de Villeparisis de faire une promenade en voiture. (*JF*, p 704.)
3. Dactylographie, f° 64. cf. cahier 47, f° 46 r° et *CGI*, p 308.

pouvoir stimuler et fortifier la grand-mère. Déjà par son indécision à sortir, par sa progressive inactivité, la grand-mère, en s'écartant de plus en plus de la Nature, risque de devenir comme la tante Léonie.

Jusqu'au cahier 14, la Nature offre un adieu poétique, un dernier hommage à cette lumineuse déesse éolienne. A l'entrée des Champs-Élysées, "la race des arbres verts sentant son heure venue[,] montrait tous à la fois leurs têtes feuillues . . ."¹ Les arbres saluent son dernier passage avant que la grand-mère ne soit obligée de s'enfermer temporairement dans le petit pavillon des jardins. Le rétrécissement de l'espace, l'air vicié du pavillon², présagent l'isolement et la solitude de la grand-mère, en dépit de l'agitation des gens autour de son lit de mort. L'assombrissement du soleil n'est pour le Narrateur qu'une indication du temps qui s'écoule, du rendez-vous qui sera raté.³ Pour le monde les observations météorologiques constituent un sujet rebattu des conversations comme des lettres⁴, ou bien l'inspiration

1. Cahier 14, f° 26 r°; cf. dactylographie, f° 65.

2. Pour le Narrateur au contraire, l'odeur du pavillon qui pénètre ses narines, l'envahit d'un sentiment de plénitude, sentiment qui évoque l'odeur de moisi éprouvée jadis dans le pavillon de l'oncle Adolphe. (Cahier 14, f°s 26 r° à 27 r°: "[...] Je restais dans le pavillon de chasse dont l'odeur me rendit le petit fumoir de mon oncle à Combray."; cf. cahier 47, f°s 50 r° à 51 r°; voir également J-P Richard, op. cit., p 11 sq.)

3. "Je ne pouvais comprendre comment ma grand-mère restait si longtemps. Par la fenêtre l'azur du ciel me paraissait vaguement assombri comme si le soleil était déjà moins fort. Il me semblait que mon rendez-vous avec Maria était déjà à demi manqué." (Cahier 14, f° 30 r°.)

4. CG II, pp 341-342.

d'expressions populaires.¹ Pour la grand-mère, par contre, les rayons lumineux suivent le rythme temporel de la mort, et l'affaiblissement de la force du soleil, foyer ardent d'énergie, annonce son déclin. Déclin qui assume l'allure solennelle de funérailles pompéiennes:

*Le soleil déclinait; il enflammait un interminable
mur que notre fiacre avait à longer avant
d'arriver à la rue que nous habitions, mur sur
lequel l'ombre, projetée par le couchant, du
cheval et de la voiture, se détachait en noir sur le
fond rougeâtre, comme un char funèbre dans une
terre cuite de Pompéi.²*

L'ombre envahissante de la mort se prolonge, dès ce moment, dans Le Côté de Guermantes II et dans le roman entier.

Il est significatif que la première attaque³ de la mort survient aux Champs-Élysées - lieu public dépourvu de mystère, où, avant l'intervention de Bergotte (admiré de Gilberte) "rien ne se rattachait [aux] rêves"⁴ du Narrateur. L'air des Champs-Élysées, près du massif de lauriers⁵, n'est pas

1. CG I, p 308: "Est-ce votre jeune maître qui vous amène ici, dit Jupien à François, est-ce vous qui me l'amenez, ou bien est-ce quelque bon vent et la Fortune qui vous amènent tous les deux?"

2. CG II, p 318; cf. cahier 47, f° 58 v° et dactylographie, f° 49 et f° 74.

3. En réalité, comme le révélera le directeur du Grand-Hôtel de Balbec, la grand-mère avait déjà subi des syncopes lors du premier séjour à Balbec. (SG, p 778.)

4. Sw, p 394.

5. C'est près du massif de lauriers que le jeune Narrateur jouait avec Gilberte. (JF, p 394 et p 493.)

aussi sa purifiant que ne le prétend du Boulbon¹ - déjà le lieu d'une maladie du Narrateur.² Lieu maudit d'ailleurs car les rêves ne peuvent s'y matérialiser. La "fée" qui l'attend sur un "fauteuil de fer"³ des Champs-Élysées s'évanouit. La voiture qui devrait approcher le Narrateur de cette source alléchante de bonheur sensuel, n'atteint que le petit pavillon, grillagé de vert, où régent tyranniquement la marâtre des jardins - la "marquise" dont les propos équivoques rappellent les offres de la vieille fleuriste au temps des Jeunes filles en fleurs.⁴

Décadence du désir sensuel et démystification du Faubourg Saint-Germain. A la poésie de Combray succède déjà la dépoétisation du monde de l'aristocratie. A l'espace clos du pavillon, la claustration de la chambre de la mort. A la mobilité du fiacre, l'immobilité du lit - lieu immémorial de la mort.

-
1. *CG I*, p 303: "Allez aux Champs-Élysées, Madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils. Le laurier vous sera salubre. Il purifie. Après avoir exterminé le serpent Python, c'est une branche de laurier à la main qu'Apollon fit son entrée dans Delphes. Il voulait ainsi se préserver des germes mortels de la bête venimeuse. Vous voyez que le laurier est le plus ancien, le plus vénérable, et j'ajouterai - ce qui a bien sa valeur en thérapeutique, comme en prophylaxie - le plus beau des antiseptiques." (Addition postérieure aux cahiers.)
 2. *JF*, p 495: "[...] on assurait que ce jardin ne réussissait pas aux enfants, qu'on pouvait citer plus d'un mal de gorge, plus d'une rougeole et nombre de fièvres dont il était responsable."
 3. Cahier 47, f° 48 v°.
 4. "[La vieille fleuriste] voulait toujours me donner une rose et me faisait les yeux doux." (Dactylographie, f° 40, add. marg.; cf. *JF*, p 493.)

CHAPITRE VI

STRUCTURE ET FONCTION DE L'ÉPISODE

. . . ces oeuvres d'art achevées où il n'y a pas une seule touche qui soit isolée, où chaque partie tour à tour reçoit des autres sa raison d'être comme elle leur impose la sienne.

Proust: Le Côté de Guermantes II

Your pier glass or extensive surface of polished steel made to be rubbed by a housemaid, will be minutely and multitudinously scratched in all directions; but place now against it a lighted candle as a centre of illumination, and lo! the scratches will seem to arrange themselves in a fine series of concentric circles around that little sun. It is demonstrable that the scratches are going everywhere impartially, and it is only your candle which produces the flattering illusion of a concentric arrangement, its light falling with an exclusive optical selection. These things are a parable.

George Eliot: Middlemarch

Et quand vous me parlez de cathédrales, je ne peux pas ne pas être ému d'une intuition qui vous permet de deviner ce que je n'ai jamais dit à personne et que j'écris ici pour la première fois: c'est que j'avais voulu donner à chaque partie de mon livre le titre: Porche I Vitraux de l'abside etc. pour répondre d'avance à la critique stupide qu'on me fait du manque de construction dans des livres où je vous montrerai que le seul mérite est dans la solidité des moindres parties. J'ai renoncé tout de suite à ces titres d'architecture parce que je les trouvais trop prétentieux mais je suis touché que vous les retrouviez par une sorte de divination de l'intelligence.¹

A l'époque où Proust envoyait cette lettre célèbre au comte Jean de Gaigneron, en 1919, les subtilités de sa composition n'étaient pas entièrement comprises. Ses lecteurs, comme le raconte Léon Pierre-Quint, ne surent pas toujours dégager la composition de l'oeuvre:

Quand parut Du Côté de chez Swann, l'ouvrage fut considéré comme désordonné, plein de digressions, touffu, surchargé de détails. Sa véritable signification n'apparaissait pas. Proust s'était livré à un immense travail d'approfondissement. Ce qui était chez lui exploration à l'intérieur des êtres et des choses semblait simplement des descriptions minutieuses. Il a fallu quelque temps pour que l'on comprenne le sens de sa méthode.²

1. Lettre citée par André Maurois dans sa préface à l'ancienne édition de la Pléiade d'A la recherche du temps perdu, p xvii; et dans A la recherche de Marcel Proust, Hachette, 1^{re} 49, réédition 1985 (avec une préface de Jean Dutourd), p 175. Le texte intégral et correct de cette lettre a été publié par Philip Kolb in Lettres retrouvées, p 131 et in CMP, XVIII, p 359.

2. Marcel Proust, sa vie, son oeuvre, éd. citée, p 125.

Plusieurs facteurs contribuèrent à déconcerter les lecteurs habitués aux romans plus traditionnels de Paul Bourget et de Pierre Loti. Tout roman nouveau, et Proust le savait, produit les mêmes premiers effets et éveille les mêmes griefs, surtout lorsque la publication s'échelonne sur plus d'une décennie. A l'ombre des jeunes filles en fleurs se vendit en librairie six ans après Du côté de chez Swann et le public dut attendre davantage la parution posthume du Temps retrouvé qui devait révéler et consolider l'équilibre des masses et les harmonies des lignes. La Recherche exigeait donc la patience et la longue persévérance du lecteur. Ni les interviews de Proust (où il expliqua sa "psychologie dans le temps" et défendit la forme de son oeuvre)¹ ni le décernement du prix Goncourt en 1919 ne réussirent toujours à convaincre ou à conquérir. On le taxa de bavardage et d'incohérence: "Ayant mis tout mon effort à composer mon livre, et ensuite à effacer les traces trop grossières de composition, les meilleurs juges n'ont vu là que du laisser-aller, de l'abandon, de la prolixité" se plaignit Proust.² Il y avait aussi, après sa mort prématurée, l'état d'inachèvement des derniers volumes qui, quoique prêts, n'avaient pas été complètement corrigés et revus. Heureusement, déjà de son vivant, des lecteurs plus perspicaces, comme Léon Pierre-Quint, reconnurent son génie de rénovateur.

Aujourd'hui on a l'avantage de disposer de l'ensemble des écrits de Proust - et de la presque totalité de ses manuscrits -, et, depuis des études

1. En ce qui concerne l'interview avec Elie-Joseph Bois du Temps (le 13 novembre 1913) avant la parution de Swann (le 21 novembre 1913); et celui avec André Arnyvelde (alias André Lévy) du Miroir le 21 décembre 1913, voir Maurice Bardèche, Marcel Proust romancier, I, pp 321-325.

2. Lettres à Gide, Neuchâtel: Ides et Calandes, 1949, p 25. Cité par Jean-Yves Tadié, Proust et le roman, Paris: Gallimard (Bibliothèque des Idées), 1971, p 240.

pénétrantes¹, la critique est unanime - ou presque - à reconnaître la savante composition proustienne, la comparant souvent à la construction d'une église, d'une cathédrale ou d'une symphonie. L'accès aux brouillons et les études génétiques qu'il a suscitées, ont mis en lumière la façon de travailler de Proust. On découvre un Proust qui médite, construit, ordonne; un Proust beaucoup plus discipliné et scrupuleux que lors de la composition, à bâtons rompus, de Jean Santeuil où se trouvaient pêle-mêle réflexions, portraits, tableaux, annotations et analyses.

D'après les critiques qui ont étudié la structure de l'oeuvre de Proust, son souci de la composition remonte à 1905 où, pendant la traduction de Sésame et les lys, il a découvert la méthode de Ruskin²:

C'est le charme de l'oeuvre de Ruskin qu'il y ait entre les idées d'un même livre et entre les divers livres des liens qu'il ne montre pas, qu'il laisse apparaître un instant et qu'il a d'ailleurs peut-être tissés après coup, mais jamais artificiels puisqu'ils sont toujours tirés de la substance toujours identique à elle-même de cette pensée [. . .]. Il passe d'une idée à l'autre sans aucun ordre apparent. Mais en réalité la fantaisie qui le mène suit des affinités profondes qui lui imposent malgré lui une logique supérieure. Si bien qu'à

-
1. Signalons surtout les ouvrages de Michel Raimond: La crise du roman, Paris: José Corti, 1966, *passim* et en particulier, pp 332-343, 434-444; Le signe des temps, Paris: Sedes, 1976, pp 11-104; l'ouvrage de Jean-Yves Tadié: Proust et le roman, notamment le chapitre IX, "Architecture de l'oeuvre", pp 236-292; et celui de Jean Rousset, Forme et signification, José Corti, 1962, pp 135-170.
 2. Maurice Bardèche, *op. cit.*, I, p 141; Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p 238; et René de Chantal, Marcel Proust. critique littéraire. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1967, t. I, p 332.

la fin il se trouve avoir obéi à une sorte de plan secret qui, dévoilé à la fin, impose rétrospectivement à l'ensemble une sorte d'ordre et le fait apercevoir magnifiquement étagé jusqu'à cette apothéose finale.¹

Dans le projet sur Sainte-Beuve - où Proust hésitait entre l'essai philosophique et l'oeuvre romanesque -, se manifestent ses préoccupations théoriques et sa recherche wagnérienne de l'unité et de l'harmonie. Ce qu'il admirait surtout chez Wagner, - comme le retour des personnages chez Balzac -, c'était d'avoir composé des parties de son oeuvre avant de s'apercevoir qu'elles s'incorporaient aux grands cycles:

Telle partie de ses grands cycles ne s'y est trouvée rattachée qu'après coup. Qu'importe? L'Enchantement du vendredi saint est un morceau que Wagner écrivit avant de penser à faire Parsifal et qu'il y introduisit ensuite. Mais les ajouts, ces beautés rapportées, les rapports nouveaux aperçus brusquement par le génie entre les parties séparées de son oeuvre qui se rejoignent, vivent et ne pourraient plus se séparer, ne sont-ce pas de ses plus belles intuitions?²

-
1. John Ruskin, Sésame et les lys, traduction, notes et préface par M. Proust. Paris: Mercure de France, 1906, pp 62-63.
 2. *CSB*, p 274; Voir aussi *Pr*, pp 160-161: "... Wagner, tirant de ses tiroirs un morceau délicieux pour le faire entrer comme thème rétrospectivement nécessaire dans une oeuvre à laquelle il ne songait pas au moment où il l'avait composé, puis ayant composé un premier opéra mythologique, puis un second, puis d'autres encore, et s'apercevant tout à coup qu'il venait de faire une Tétralogie, dut éprouver un peu de la même ivresse que Balzac quand celui-ci, jetant sur ses ouvrages le regard à la fois d'un étranger et d'un père, trouvant à celui-ci la pureté de Raphaël, à cet autre la simplicité de l'Evangile, s'avisa brusquement, en projetant sur eux une illumination rétrospective, qu'ils seraient plus beaux réunis en un cycle où les mêmes personnages

Se poursuivra dans le roman futur la recherche de la structure organique et invisible de l'oeuvre, de cette "unité qui s'ignorait, donc vitale et non logique, qui n'a pas proscrit la variété, refroidi l'exécution".¹

"Le seul mérite est dans la solidité des moindres parties", avait assuré Proust. L'étude qui suit vise à mettre en valeur la solidité de l'épisode "mort de ma grand-mère" dans le gigantesque édifice d'A la recherche du temps perdu; à examiner l'évolution de la structure interne de l'épisode et les liens qui le rattachent au roman, en remontant jusqu'aux premiers états de l'épisode.

Le cahier 29 qui est l'embryon ou, pour employer une expression de Jean Milly, l'état prénatal² de l'épisode, eut un effet cathartique pour l'auteur, répondant surtout au besoin de s'épancher, de se purger d'un sentiment trouble de honte, mais hâtivement, spontanément, sans nul souci de structuration. On a constaté, en passant, que toutes les réflexions se reportant aux sentiments du Narrateur après le décès ou à la seule idée de la mort prochaine de la grand-mère, ont été dispersées dans le roman, tantôt dans les Jeunes filles en fleurs³, tantôt dans Sodome et Gomorrhe (dans le chapitre "Les Intermittences du coeur"⁴). Dans l'étape suivante, Proust détache du cahier 29, et développe, le court récit du rendez-vous, de la maladie et de la consultation du médecin.

reviendraient, et ajouta à son oeuvre, en ce raccord, un coup de pinceau, le dernier et le plus sublime."

1. *Pr*, p 161.

2. Proust dans le texte et l'avant-texte. Paris: Flammarion, 1985, p 6.

3. *RTP*, I, p 727.

4. *RTP*, II, p 775.

Le cahier 14 contient en conséquence l'essentiel de l'épisode à venir. On y dégage, rétrospectivement, des éléments féconds: la visite du docteur du Boulbon engendrera la ronde moliéresque des médecins; les quelques phrases concernant les visiteurs éveilleront le génie comique de Proust. L'idée maîtresse du cahier est déjà l'analyse détaillée de la mort physique. Par rapport à l'épisode définitif, cette première version tâtonnante est très mince et, à part l'apparition d'un des grands thèmes de la Recherche - la mort -, rien ne détermine encore où l'épisode doit s'enchaîner dans l'économie du roman. C'est une des caractéristiques de la méthode de Proust de travailler d'abord par pièces indépendantes et de se poser plus tard le problème de leur emplacement et de leur intégration dans l'oeuvre.

Dans le cahier 47 l'épisode suit immédiatement le récit du salon de Mme Verdurin.¹ L'idée de juxtaposer mort et société s'est déjà imposée à Proust. Se justifient et s'affermissent maintenant les parallèles entre le "petit Paris" de la "marquise" des Champs-Élysées et le "petit noyau" des Verdurin à Ville-d'Avray. L'intrigue qui concerne Mme du Change (alias Mlle de Quimperlé ou Mlle de Stermaria) et la "camériste" de la baronne Putbus (l'invitée des Verdurin), situe la scène et le sentiment de culpabilité dans un contexte sensuel.² Dans la dactylographie, à notre regret, Proust sacrifie le texte de la "fée" qui attire le Narrateur aux Champs-Élysées, comme il a sacrifié d'autres intrigues pendant la composition de la Recherche. Songeons surtout à la disparition quasi totale du grand panneau de l'Affaire Dreyfus qui

1. Pour un résumé du texte qui précède la "mort de la grand-mère", voir l'article de Kazuyoshi Yoshikawa, "Remarques sur les transformations subies par la Recherche autour des années 1913-1914 d'après des Cahiers inédits." Bulletin d'informations proustiennes n° 7, printemps 1978, pp 7-9.

2. Voir le même article, p 9 et M Bardèche. op. cit., il, pp 155-156.

dans le Jean Santeuil de Bernard de Fallois occupait cinq chapitres. Ce sont des sacrifices qui coûtent et Proust s'est, avec raison, indigné qu'on ait dénié son pouvoir de sélectionner et d'éliminer: "Je crois que vous vous trompez, écrit-il à Camille Vettard, sur le 'rien choisir, rien sacrifier', mais bien entendu, c'est votre opinion sur mon livre qu'il s'agit d'exprimer, et non la mienne."¹ Proust n'a cessé de remanier, de couper, de supprimer, ou de refondre, suivant le principe qu'il s'était imposé: "Il faut avant tout subordonner, ne pas se laisser entraîner par l'amusement d'une anecdote à donner à un détail une ligne de plus qu'il ne doit comporter dans l'équilibre de l'ensemble."²

L'épisode tel qu'il était conçu avant 1914, devait se situer dans le troisième et dernier volume, le Temps retrouvé :

*A l'ombre des jeunes filles en fleurs. - La
princesse de Guermantes. - M. de Charlus et les
Verdurin. - Mort de ma grand-mère. - Les
intermittences du coeur. - Les "Vices et les
Vertus" le Padoue et de Combray. - Mme de
Cambremer. - Mariage de Robert de Saint-Loup. -
L'Adoration perpétuelle.*³

En suivant dans les brouillons (notamment les cahiers 47, 48 et 50) les pistes de ces chapitres (annoncés dans l'édition Grasset de Swann), Kazuyoshi

-
1. Lettre du 21 février 1922, Correspondance générale, III, p 181; lettre citée par M Bardèche, op. cit., I, p 81 note 1.
 2. Lettre à Louis Martin-Chauffier, sans date, Correspondance générale, II, p 300; citée par M Bardèche, op. cit., I, p 82. Selon Philip Kolb (*CMP*, XIX, p 118) cette lettre est écrite peut-être vers février 1920.
 3. Cette annonce de l'édition Grasset de Swann a été reproduite par Albert Feuillerat et Maurice Bardèche. Voir notre chapitre III, p 111.

Yoshikawa a démontré que ce plan n'était pas le résumé d'un état achevé et structuré du roman, mais un plan encore vague et malléable; et que les chapitres renvoyaient à des textes déjà rédigés ou en chantier, sans former un ensemble suivi et cohérent.¹ En ce qui concerne le chapitre "mort de ma grand-mère", il suit, comme dans le cahier 47, le récit du salon Verdurin. On ne sait au juste ce que devait comporter le chapitre "Les Intermittences du coeur" mais il est vraisemblable que les cahiers 48 et 50 devaient servir à sa rédaction. On y suit, parfois confusément, les aventures sentimentales du Narrateur après la mort de la grand-mère, aventures qui l'entraînent irrésistiblement en Italie, à Venise et à Padoue, - toujours à la poursuite de la femme de chambre de la baronne Putbus -, et qui contrastent avec les résurrections intermittentes de la grand-mère.² Selon Kazuyoshi Yoshikawa, ce trajet du héros, qui constitue une des dernières étapes de son "apprentissage" soumis à la loi de "contrainte" et de "hasard"³, mériterait d'être intitulé "Les Intermittences du coeur": "Chaque recherche de plaisirs, chaque déception qui aboutit à la découverte d'une réalité, tout cela est commandé en effet par le jeu du hasard qui entraîne le coeur du héros dans les alternatives du rebondissement et de la rechute. D'ailleurs les résurrections de la grand-mère illustrent bien les intermittences de la mémoire: le coeur est soumis à l'oubli jusqu'à ce que brusquement un hasard rende l'image de la personne morte."⁴

Dans le plan annoncé en 1918, l'épisode se rattache définitivement au Côté de

1. Art. cit., pp 7-8.

2. Ibid., pp 9-12.

3. Gilles Deleuze, Proust et les signes, éd. citée, p 23. Cité par Kazuyoshi Yoshikawa, art. cit., p 11.

4. Art. cit., p 12.

Germantes¹ et se trouve encadré par des scènes mondaines:

Le Côté de Germantes.

*Noms de personnes: la duchesse de Germantes.
Saint-Loup à Doncières. Le salon de Mme de
Villeparisis. Mort de ma grand-mère. Albertine
reparaît. Dîner chez la duchesse de Germantes.
L'esprit des Germantes. M. de Charlus continue
à me déconcerter. Les souliers rouges de la
duchesse.*²

Le déplacement de l'épisode, sa disposition dans le temps de la lecture, montre la flexibilité de la structure, et les différents effets que l'auteur pouvait orchestrer en éloignant l'épisode du chapitre "Les Intermittences du coeur", et du volume Le Temps retrouvé, où aujourd'hui prédomine le thème de la mort. L'épisode, comme nous le montrerons plus loin, sert de longue préparation à l'expérience bouleversante de la mémoire affective.

Au moment où Proust reçoit les premières épreuves en 1919, il connaît la destination de l'épisode. Avec un élan qui ne s'épuisera qu'après les troisièmes épreuves, ne se contentant pas seulement de rectifier ça et là, de raffiner l'expression, mais soucieux aussi de l'équilibre interne de l'épisode et de sa position nodale dans Le Côté de Germantes, Proust resserre les thèmes, enrichit les leitmotifs, approfondit toujours, multipliant et renforçant les liens entre l'épisode et le roman, entre l'épisode et le volume. La structure

-
1. N'oublions pas que c'est depuis 1914 que date le projet d'insérer l'épisode dans Germantes, comme le confirment les fragments publiés par la N.R.F. le 1^{er} juillet 1914 et dont le premier regarde justement l'installation de la famille du Narrateur dans un appartement de l'hôtel de Germantes. (La Nouvelle Revue Française, n° 67, pp 77-124.)
 2. Pour le plan intégral qui figurait en tête de l'édition 1918 du Côté de chez Swann, voir notre chapitre III, pp 117-118.

du roman donne la liberté d'improviser, de trouver de nouveaux échos, de nouvelles associations, d'inventer de nouveaux personnages. Ce sont ces ajoutages qui, comme ils l'étaient pour Wagner, sont "ses plus belles intuitions".

Dans les épreuves le carrousel des médecins s'agrandit avec l'introduction du professeur E..., du spécialiste des nez, et de Dieulafoy. De ces figurants aux services de la satire, seul le professeur E... réapparaîtra, à la soirée de la princesse de Guermantes dans Sodome et Gomorrhe¹, où ses questions (pour savoir "si la maladie avait bien suivi le cours qu'il lui avait assigné") serviront à rappeler la mort de la grand-mère, et à renouveler les attaques contre la médecine ("la médecine a fait quelques petits progrès dans ses connaissances depuis Molière, mais aucun dans son vocabulaire . . ."). L'ironie du Narrateur se teintera d'amertume lorsqu'il tournera en dérision les conseils inutiles des médecins à Bergotte: "[. . .] flattés d'être appelés par lui, [ils] virent dans ses vertus de grand travailleur (il y avait vingt ans qu'il n'avait rien fait), dans son surmenage, la cause de ses malaises. Ils lui conseillèrent de ne pas lire de contes terrifiants (il ne lisait rien), de profiter davantage du soleil 'indispensable à la vie' (il n'avait dû quelques années de mieux relatif qu'à sa claustration chez lui), de s'alimenter davantage (ce qui le fit maigrir et alimenta surtout ses cauchemars)." ² La satire de la médecine se prolonge bien au-delà de l'épisode mais aucune scène ne rassemblera autant de médecins que celle de l'agonie. Certains évoluent dans les salons mondains, comme Cottard qui, dès le cahier 47³, est l'un des fidèles du salon Verdurin. Médecin consultant du

1. *RTP*, II, pp 640-642.

2. *P*, p 185.

3. Folios 15 r° à 22 r°; il apparaît très tôt, au cahier 6, f° 17 r°. (Voir

Narrateur et de la grand-mère, il joue aussi un autre rôle dans le roman: c'est lui qui plus tard provoquera les soupçons du Narrateur à l'égard d'Albertine.¹ Du Boulbon, ce "littérateur égaré dans la médecine"² et dont on connaît dès Combray³ sa passion pour les livres de Bergotte, est lié aux thèmes de la ressemblance, de la croyance et de l'Art.

Au moment où l'épisode a atteint un état d'achèvement, cette continuelle recrue de personnages répond à des exigences thématiques mais aussi structurales. Le retour balzacien des personnages⁴ assure la cohésion du roman, comme l'a bien illustré Jean-Yves Tadié en se servant d'autres exemples.⁵

Dans l'épisode de la mort de la grand-mère il y a deux menus exemples qui pourraient passer inaperçus. Le premier est offert par la lettre de Mme Sazerat pendant l'agonie de la grand-mère: "Madame Sazerat écrivit à maman, mais comme une personne dont des fiançailles brusquement rompues (la rupture était le dreyfusisme) nous ont à jamais séparés."⁶ Cette addition tardive rappelle la brouille occasionnée par les opinions politiques du père du Narrateur.⁷ On

M Bardèche, op. cit., I, p 278 note 2 et p 381.)

1. *SG*, pp 794-796.
2. Dactylographie, f° 103.
3. *Sw*, pp 94-95.
4. Voir *Pr*, pp 160-161.
5. Proust et le roman, éd. citée, pp 246-247.
6. Add. ms. aux premières épreuves; *CG II*, p 325.
7. *CG I*, pp 151-152.

retrouvera cette voisine de Combray beaucoup plus tard à Venise - "la connaissance imprévue et inopportune qu'on rencontre chaque fois qu'on voyage" -, où sa présence, celle de la mère du Narrateur et le souvenir de la grand-mère¹ servent à souligner les rapports entre Venise et Combray, le contraste entre réalité et poésie.²

Une autre brouille, inexpiquée celle-ci, concerne Saint-Loup et le Narrateur. Sur les premières épreuves, lors de la visite de Saint-Loup, celui-ci reproche au Narrateur sa "fourberie" et sa "trahison".³ Supprimé, ce morceau réapparaît sous forme épistolaire avant la sortie de la grand-mère.⁴ La visite de Saint-Loup pendant l'agonie ne parvient pas à éclaircir le mystère⁵ et il faut attendre son explication après la mort de la grand-mère: "J'avais trè

1. *Fug*, pp 630-634.

2. Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p 282: "[...] Venise, c'est Combray métamorphosé; en même temps, le parallèle consciencieusement mené, avec une habileté de rhétoricien, réinstalle Combray dans la poésie (puisqu'il est traité comme Venise) et Venise dans la réalité, mais dans un équilibre instable, pour chacune de [sic] deux villes le va-et-vient est incessant. La mère, le souvenir de la grand-mère, Mme Sazerat sont encore là pour l'accentuer."

3. Add. ms. aux premières épreuves: "St-Loup n'était pas je crois malgré son sincère chagrin, autrement fâché d'éviter de me voir étant donné ses dispositions pour moi [car en ce qui me concernait il s'exprimait ainsi: 'Je comprends ta douleur et ne veux pas choisir une heure comme celle-ci pour te faire ce qui est bien plus que des reproches. Sache seulement que ma compassion qui est profonde ne m'empêche pas de ressentir cruellement ce qu'il y a eu de perfide et de lâche dans ta fourberie et dans ta trahison.' barré]. (Voir l'Appendice VIII.)

4. *CG I*, p 307.

5. *CG II*, p 338: "Il partit, entraîné par son oncle ..."

bien compris alors ce qui s'était passé. Rachel, qui aimait à exciter sa jalousie [. . .] avait persuadé à son amant que j'avais fait de sournoises tentatives pour avoir, pendant qu'il était absent, des relations avec elle."¹

Les personnages - leurs visites, leurs lettres, ou leur absence -, créent un réseau de relations entre l'épisode et le roman, le reliant aux différents côtés.² Le va-et-vient de gens, l'arrivée en coup de vent de Saint-Loup de Doncières, les entrées du spécialiste des nez, du duc de Guermantes, de Dieulafoy pour exécuter leurs "numéros" comiques, tout concourt à donner du mouvement à la scène, à créer l'illusion d'une fête.³ L'agonie devient un événement social⁴ comme les matinées, dîners, soirées et redoutes qui attirent et réunissent les personnages, où ils se rencontrent et dialoguent, où se forment, dissipent ou persistent brouilles et intrigues.

1. Ibid., p 348.

2. Même de très brèves allusions à la duchesse de Guermantes (p 307), à Jupien (pp 308, 331), à Legrandin (pp 315, 316), à Mme Swann (p 326), à Bloch (pp 328, 338), au père Norpois (p 343) - toutes (sauf celle à Legrandin) ajoutées aux épreuves -, contribuent au rigoureux tissage de liens entre l'épisode et le roman.

3. Cf. "Un de ces 'extras' qu'on fait venir dans les périodes exceptionnelles pour soulager la fatigue des domestiques, ce qui fait que les agonies ont quelque chose des fêtes ..." (CG II, p 336; add. ms., dactylographie, f° 89.)

4. En effet, pendant la visite intempestive du duc de Guermantes, le Narrateur s'est aperçu que le duc "était de ces hommes incapables de se mettre à la place des autres, de ces hommes ressemblant en cela à la plupart des médecins et aux croque-morts, et qui [...] ne considèrent plus une agonie ou un enterrement que comme une réunion mondaine plus ou moins restreinte où, avec une jovialité comprimée un moment, ils cherchent des yeux la

En mars 1920 la décision fut prise de scinder l'épisode en deux, étant donné l'impossibilité d'incorporer tout l'épisode dans le premier volume du Côté de Guermantes.¹ Proust n'objecta pas à la coupure. Pour son ouvrage qui était "une espèce de roman",² il se souciait peu du découpage en volumes, chapitres et paragraphes. En fait, entre Du côté de chez Swann et A l'ombre des jeunes filles en fleurs, entre la Fugitive et le Temps retrouvé, la division n'était pas indiquée dans les manuscrits. Il avait même proposé à Grasset d'imprimer son texte sans ruptures typographiques (excepté l'espacement régulier des signes), de supprimer les alinéas dans le dialogue - autant de tentatives pour effacer tout ce qui rendait trop visibles les coutures de son oeuvre³: "Proust désirait beaucoup rendre sensibles jusque dans la disposition typographique l'unité et la continuité de son livre, qu'il concevait comme un bloc sans cassures, et qu'il eût même désiré voir tenir en deux ou trois volumes seulement . . ."⁴

Il arrive parfois que des contingences commerciales soient propices à l'oeuvre.

personne à qui ils peuvent parler de leurs petites affaires, demander de les présenter à une autre ou 'offrir une place' dans leur voiture pour les 'ramener'" (*Ibid.*, p 336.)

1. Voir nos chapitres II, pp 78-84 et III, p 121.
2. *CMP*, XII, p 79.
3. Voir à ce sujet Léon Pierre-Quint, Marcel Proust, sa vie, son oeuvre, éd. citée, p 92; Maurice Bardèche, Marcel Proust romancier, I, éd. citée, p 358 et *passim*; Jean-Yves Tadié, Proust et le roman, éd. citée, p 258; et Marc Hanrez, "Champ des signes / Chant du cygne" in Marcel Proust: A Critical Panorama, ed. by Larkin B Price, Urbana: University of Illinois Press, 1973, p 49.
4. André Ferré dans sa "Note sur le texte", A la recherche du temps perdu, I, (édition de la Pléiade), p xxxv.

Proust n'avait certainement pas prévu cette "césure", mais il a su, très ingénieusement, en tirer profit. Par sa position médiane dans Guermantes, l'épisode sert de charnière entre les deux volumes. La conclusion du premier volume - la "petite attaque" de la grand-mère aux Champs-Élysées -, laissant en suspens le récit, crée un hiatus entre la maladie et l'agonie.¹ La promenade aux Champs-Élysées qui depuis le cahier 14 marquait un tournant dans l'histoire, se prêtait à la division de l'épisode. Six mois environ allaient s'écouler avant la parution du second volume, prolongeant, avec un effet dramatique, le temps de la mort. Manière assurément artificielle d'ajourner le moment fatal, mais variation plutôt originale de la "procrastination" proustienne!

En conséquence de ces décisions éditoriales, le deuxième volume (dont les dernières pages - comme dans le plan de 1918 - annoncent la fin prochaine de Swann) se place entièrement sous le signe de la mort, de la fatalité qui pèse sur tous les personnages. La mort qui colore tout ce qui suit, ainsi que tout ce qui a précédé, est le lien thématique le plus évident entre l'épisode et le roman. Maurice Bardèche, sensible à la tonalité que ce chapitre impose au volume, a très justement remarqué:

La "mort de ma grand-mère" n'est pas seulement un chapitre d'anthologie auquel sa netteté, sa cruauté, son atroce exactitude donnent un relief frappant. Il est aussi, il est surtout, en tête d'un volume un peu mou, un peu trop complaisant, un peu trop cérébral, une admirable sonorité grave, lourde, un autre ton. [...] en préface à cette frivole et vaine "idolâtrie" que les scènes

1. Cf. *TR*, p 1043: "[...] je pensais aux autres, à tous ceux qui chaque jour meurent sans que l'hiatus entre leur maladie et leur mort nous semble extraordinaire."

*mondaines représentent, il a voulu que la douleur
et la mort fussent présentes: et aussi l'âpre
vérité.¹*

L'épisode s'insère dans un système vaste et complexe de rappels et d'échos, d'annonces et de présages.² L'épisode de la photographie que Saint-Loup prend de la grand-mère, annonce dès les Jeunes filles en fleurs³ sa mort prochaine. Le texte est bien connu: la grand-mère, se sachant perdue, veut que son petit-fils ait un souvenir d'elle. Le Narrateur, cependant, enfant gâté et possessif, voudrait qu'elle lui prodigue une attention exclusive, se moque de son "enfantillage" et va jusqu'à lui proférer des remarques blessantes. Le Narrateur, on le sait, regrettera son insensibilité, son incapacité de voir le visage déjà frappé par la mort. Cet incident préfigure le détachement du Narrateur devant la déchéance physique de la grand-mère; la cloison qui reste muette⁴ annonce le silence qu'impose la mort. Source de remords et de honte, cet incident fera l'objet d'un refoulement que seul l'inconscient - la mémoire affective et le rêve - pourra libérer.

Le "téléphonage" de Doncières, souvent cité comme exemple de ce que serait la communication avec l'âme d'un être aimé mais disparu⁵, est une autre

1. Marcel Proust romancier, II, p 96.

2. Nous nous servons des termes employés par Michel Raimond, Proust romancier, éd. citée, p 277 et *passim*.

3. *RTP*, I, pp 786-787.

4. "[...] j'avais beau attendre qu'elle frappât contre la cloison ces petits coups qui me diraient d'entrer lui dire bonsoir ..." (*ibid.*, p 787.)

5. *CGI*, pp 133-136.

préparation, et rappelle, à son tour, la conversation entre grand-mère et petit-fils sur l'absence définitive.¹ La voix de la grand-mère au téléphone, fêlée et brisée, désincarnée et fantomatique, est "l'anticipation [. . .] d'une séparation éternelle"² mais aussi de ce moment où, avant de se faire, le souffle de la mourante atteint les résonances musicales d'un Liebestodt wagnérien.³ Avec la résurrection de la présence de la grand-mère dans "Les Intermittences du coeur", s'accomplit le rêve d'une union indissoluble: le Narrateur découvre qu'il porte sa bien-aimée en lui.

Ces trois incidents - la conversation, la photo, puis le "téléphonage" - débouchent sur l'image de l'absence présente. Rentré d'urgence à Paris, le Narrateur a de nouveau le pressentiment de ce que serait la séparation irréparable. Il surprend la grand-mère, assise, en train de lire, et inconsciente de sa présence: ". . . sur le canapé, sous la lampe, rouge, lourde et vulgaire, malade, rêvassant, promenant au-dessus d'un livre des yeux un peu fous, une vieille femme accablée que je ne connaissais pas."⁴ Par un mouvement inverse, ce sera la grand-mère qui, le regardant "d'un air étonné, méfiant, scandalisé" ne reconnaîtra pas son petit-fils.⁵

Chaque scène, tour à tour, prépare et reçoit de l'autre sa signification, sa raison d'être. Les pressentiments qui vibrent dans ces scènes obligent le lecteur à

1. JF, pp 727-728. Voir notre chapitre IV, pp 189-191.

2. CGI, p 134.

3. Brian Rogers, "Le Côté de Guermantes II", B.I.P., n° 20, 1989, p 91.

4. CGI, p 141.

5. CG II, p 334.

regarder toujours en avant et, lorsque survient l'événement, on est quand même un peu surpris; pour se rassurer, on relit, on revient sur ces premières scènes, on retrouve les signaux qui nous avertissaient du danger imminent. Lecture rétrospective, certes, mais aussi lecture circulaire qui nous ramène au point de départ, point de départ toujours nouveau car illuminé par le passé. "Lire, c'est se souvenir pour poser des rapports afin de reconstruire; c'est se mettre à l'affût des 'reconnaisances', des ressemblances, des relations; ressemblances et relations non pas de l'oeuvre à nous-mêmes ou à une réalité externe, mais de l'oeuvre à elle-même."¹

La "reconnaissance" des scènes qui présageaient la fin prochaine de la grand-mère, révèle au lecteur les clés de l'épisode, les infinies associations, échos, ressemblances et subtils rapports qui justifient la position nodale de l'épisode dans le volume et dans le roman. La mort de la grand-mère n'est pas uniquement un beau morceau d'anthologie racontant la déchéance physique du corps maternel. L'épisode répond à d'autres exigences thématiques et structurales. Ce que le Narrateur dira de Saint-Loup dans le Temps retrouvé pourrait aussi bien s'appliquer à la grand-mère: "Une vie de Saint-Loup peinte par moi se déroulerait dans tous les décors et intéresserait toute ma vie, même les parties de cette vie où il fut le plus étranger, comme ma grand-mère ou comme Albertine."² La grand-mère, en effet, est intimement liée aux souvenirs de l'enfance, de Combray, aux journées de lecture, au premier séjour à Balbec (la mer, Albertine, Elstir, Mme de Villeparisis, Saint-Loup, Charlus

1. Jean Rousset, "Problèmes de structure" in Entretiens sur Marcel Proust, Centre culturel de Cerisy, sous la direction de Georges Cataui et Philip Kolb. Paris, Mouton, La Haye, 1966, p 194; cité par Jean-Yves Tadié, op. cit., p 242.

2. TR, p 1030.

et Mlle de Stermaria) et aux souvenirs plus récents de Paris (Gilberte, les Swann, les Champs-Élysées, les Guermantes . . .).

Mais l'épisode ne nous livre entièrement ses secrets qu'après le choc émotionnel des "Intermittences du coeur", chapitre auquel l'épisode de la mort de la grand-mère a servi de longue préparation. Le lecteur, comme le Narrateur, une fois dépassée l'épreuve de la mort, a vite oublié la grand-mère. Le blanc typographique qui éclate à la fin du premier chapitre du Côté de Guermantes II, marque le début du silence infécond et négateur du Narrateur. Indifférent, il refuse l'invitation à un autre monde. Le sens de la mort lui échappe, la vérité se tait et se cache. Sa vision déformée par la brume automnale, le Narrateur est ébloui par les lumières artificielles des salons mondains à mesure qu'il pénètre dans le cercle magique et enfermé de l'aristocratie. Et avec lui, le lecteur suit les détours des scènes mondaines qui s'emboîtent et s'enchaînent, éloignant toujours le Narrateur de "l'après vérité" de la mort, et surtout de son vrai but: la vocation littéraire. Mais, justement, ". . . c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver . . ."¹

Un événement fortuit lors du deuxième séjour à Balbec, pendant les vacances de Pâques - saison des "révélation", des résurrections et du renouveau - permet au Narrateur de retrouver la réalité de la grand-mère.

Après le décès, le Narrateur se rend à Balbec où, l'année précédente, la grand-mère l'y avait accompagné, l'avait veillé quand il avait été souffrant. Maintenant, dans une chambre de l'hôtel de Balbec, le mouvement du corps pour se déchausser rappelle soudain l'amour et la tendresse de la grand-mère:

1. Ibid., p 866.

Bouleversement de toute ma personne. [. . .] à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. L'être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sécheresse de l'âme, c'était celui qui, plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques, dans un moment où je n'avais plus rien de moi, était entré, et qui m'avait rendu à moi-même, car il était moi et plus que moi [. . .]. Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand-mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée . . .¹

Le surgissement de la grand-mère à la conscience du Narrateur lui apporte pour la première fois la preuve définitive de sa disparition:

[. . .] et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant - plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments - que je venais d'apprendre qu'elle était morte. [. . .] je savais que je pouvais attendre des heures après des heures, qu'elle ne serait plus jamais auprès de moi, je ne faisais que de le découvrir parce que je venais, en la sentant, pour la première fois, vivante, véritable, gonflant mon coeur à le briser, en la retrouvant enfin, d'apprendre que je l'avais perdue pour toujours. Perdue pour toujours . . .²

Le souvenir de la douceur de la grand-mère réveille le sentiment refoulé de

1. SG, pp 755-756.

2. *Ibid.*, pp 755-756.

culpabilité, de tous les coups qu'il lui a portés:

*[. . .] je ne me la rappelais pas seulement dans cette robe de chambre, vêtement approprié, au point d'en devenir presque symbolique, aux fatigues, malsaines sans doute, mais douces aussi qu'elle prenait pour moi; peu à peu voici que je me souvenais de toutes les occasions que j'avais saisies, en lui laissant voir, en lui exagérant au besoin mes souffrances, de lui faire une peine que je m'imaginais ensuite effacée par mes baisers, comme si ma tendresse eût été aussi capable que mon bonheur de faire le sien . . .*¹

La remémoration douloureuse de la cruauté du Narrateur lors de la séance photographique, jette un pont fragile mais tenace entre ce volume Sodome et Gomorrhe et les Jeunes filles en fleurs - crée une symétrie entre le premier et le deuxième séjours, raffermi les correspondances entre eux. On ne saurait trop insister sur l'importance de l'expérience bouleversante de la dimension du temps à laquelle assiste le lecteur. On comprend, dès lors, les intentions de Proust lorsqu'il éloigna l'épisode du dernier volume, les effets qu'il voulait ménager, et la vérité qu'il entendait dégager. Cette expérience imprévue, avec ses motivations psychologiques singulières, devient l'ordonnatrice de la composition et de son développement: la mémoire involontaire est la source véritable de l'écriture, l'inspiration et la matière de l'oeuvre d'art.

Il est tentant de croire que Proust ait fait lui-même une expérience mnésique aussi fulgurante et bouleversante que celles qui jalonnent son oeuvre, qui ordonnent autour d'elles les grandes masses de la Recherche - et qu'elle eût lieu après la perte de sa mère. Les surgissements de la mémoire

1. Ibid., p 758.

involontaire - le pavage inégal d'une cour d'hôtel, le tintement d'une cuiller sur une tasse, le goût d'une madeleine trempée dans du thé - créent les péripéties dans un récit sans intrigues proprement romanesques. Telle est l'importance du thème de la vérité que décèle la mémoire involontaire que Proust songea même à donner à son oeuvre le titre général "Les Intermittences du coeur".¹ Choix naturel pour un écrivain dont la philosophie se résumait déjà dans la formule d'*incipit* de la préface au Contre Sainte-Beuve: "Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence . . ." ² - formule réitérée au cours de l'essai critique et dont la Recherche deviendra une longue démonstration. Que le titre ait été relégué à une subdivision de texte dans Sodomie et Gomorrhe³ n'enlève pas au thème sa prééminence. Ce sont ces moments privilégiés de mémoire affective qui assistent l'écrivain à la recherche d'une écriture. Par sa spontanéité et sa soudaineté, la mémoire peut, elle seule, comme le rêve, permettre à l'écrivain d'accéder librement à la vérité. "Ne pas oublier, écrit Proust, qu'il est un motif qui revient dans ma vie . . . plus important que celui de l'amour d'Albertine, c'est le motif de la ressouvenance, matière de la vocation artistique . . . Tasse de thé, arbres en promenade, clochers, etc."⁴

Proust avait déjà pressenti dans les Plaisirs et les Jours le sens de ce moment privilégié:

*Je m'étais trompé en disant que je n'avais jamais
retrouvé la douceur du baiser aux Oublis. Le*

1. Voir notre chapitre III, p 108. Maurice Bardèche, *op. cit.*, II, p 193.

2. *CSB*, p 211.

3. *RTP*, II, p 751.

4. Cité par André Maurois dans sa préface à l'ancienne édition de la Pléiade d'A la recherche du temps perdu, p xv.

*baiser de ce soir-là fut aussi doux qu'aucun autre.
Ou plutôt ce fut le baiser même des oublis qui,
évoqué par l'attrait d'une minute pareille, glissa
doucement du fond du passé et vint se poser entre
les joues de ma mère encore un peu pâles et mes
lèvres.¹*

A l'ami Georges de Lauris qui venait de perdre sa mère, Proust avait conseillé de laisser la mémoire suivre son cours:

*[. . .] tâchez simplement de vivre, de survivre en
laissant tout cela se faire en vous sans
collaboration de votre volonté et les douces
images renaîtront d'elles-mêmes pour ne plus
jamais vous quitter.²*

Paradoxalement, le Narrateur de la Recherche entretient ces moments fugaces, essaie de les prolonger, si douloureux soient-ils, pour en saisir la vérité:

*[. . .] je ne tenais pas seulement à souffrir, mais
à respecter l'originalité de ma souffrance telle que
je l'avais subie tout d'un coup sans le vouloir, et
je voulais continuer à la subir, suivant ses lois à
elle, à chaque fois que revenait cette contradiction
si étrange de la survivance et du néant
entre-croisés en moi.³*

Ce que Proust ne mentionne pas à l'ami c'est que "le souvenir restitué par la mémoire involontaire comme par le rêve, connaît le même destin [. . .]: la disparition."⁴ La tâche de l'écrivain est de sauver de l'oubli, de recréer, de pérenniser, ces impalpables souvenirs:

1. PJ, p 94.

2. CMP, VII, p 87.

3. SG, p 759.

4. Michel Erman, L'oeil de Proust, éd. citée, p 93.

*Cette réalité n'existe pas pour nous tant qu'elle n'a pas été recréée par notre pensée (sans cela les hommes qui ont été mêlés à un combat gigantesque seraient tous de grands poètes épiques).*¹

Pendant le récit de l'agonie, l'écriture naît d'un effort volontaire, conscient, et n'arrive pas, en conséquence, à rétablir la grand-mère, à livrer son secret, à retrouver la totalité de l'être. Comme le remarque Michel Erman, seuls les phénomènes de mémoire involontaire restituent le passé dans toute sa force à un sujet qui sait qu'il s'agit là d'un leurre - car "un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés."² Perpétuer ce qu'on ne se résigne pas à avoir perdu, c'est s'engager dans une activité de remplacement, de suppléance, de traduction, de pastiche: "C'est la mère qu'il faut pasticher, utiliser avant de s'en séparer pour toujours et de fonder enfin sa vocation d'écrivain. Tuer la mère pour entrer en écriture, c'est là une façon de convenir qu'on ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant" (III, 1043)."³

A l'image brutale correspond toujours l'image plus positive et vitale. Si l'écriture n'advient qu'au travers du regard de la mère, avant de s'en délivrer par le délit, elle advient aussi par un processus de dématisation⁴ qui consiste à extraire de la figure maternelle sa substance matérielle et nourrissante - l'*albumen*. Principe qui constitue l'albumine, l'*albumen* est aussi l'un des

1. Ibid., p 756.

2. TR, p 903. Voir Michel Erman op. cit., p 93.

3. Michel Erman, op. cit., p 117.

4. L'emploi du mot 'dématiser' est d'Alain Roger, op. cit., p 82.

trois principes dont se compose le corps humain; tandis qu'en botanique, l'albumen est la réserve alimentaire de la graine (chez les Angiospermes) entourant l'embryon et le nourrissant pendant la germination.¹ D'un coup l'on perçoit le fil mystérieux qui se tisse entre la grand-mère, *Albertine*, la maladie, la mort et les "rééditions d'un même amour"²:

Et je compris que tous ces matériaux de l'oeuvre littéraire, c'était ma vie passée; je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi, sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante. Comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée, et je me trouvais avoir vécu pour elle sans le savoir, sans que ma vie me parût devoir entrer jamais en contact avec ces livres que j'aurais voulu écrire et pour lesquels, quand je me mettais autrefois à ma table, je ne trouvais pas de sujet. Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre: Une vocation. Elle ne l'aurait pas pu en ce sens que la littérature n'avait joué aucun rôle dans ma vie. Elle l'aurait pu en ce que cette vie, les souvenirs de ses tristesses, de ses joies, formaient une réserve pareille à cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui-ci puise sa nourriture pour se transformer en graine, en ce temps où on ignore encore que l'embryon d'une plante se développe, lequel est pourtant le lieu de phénomènes chimiques et respiratoires secrets

1. Trésor de la langue française, Dictionnaire de la langue du 19e et 20e siècle, Klincksieck.

2. Jean-Louis Baudry, Proust, Freud et l'autre, éd. citée, p 126.

*mais très actifs. Ainsi ma vie était-elle en rapport avec ce qu'amènerait sa maturation.*¹

La grand-mère pénètre dans le tissu même de l'écriture, y assure un épanouissement prodigieux. La parole écrite donne un autre corps, une autre substance, à ce qui était perdu, sauve tout ce qui peut être sauvé des joies, des peines, des amours passées.

La (sur)vie de la grand-mère, comme sa mort, intéresse bien toutes les parties de l'oeuvre, même celles où elle n'apparaît qu'au détour d'une phrase, par allusion ou association. Sa mort nous invite à attendre celle de Swann qui, dans les dernières pages du Côté de Guermantes II, vient annoncer sa mort prochaine et qui, avec la grand-mère, ferme - avant l'ouverture par la mémoire dans le Temps retrouvé - un volet du passé: Combray et l'enfance de Marcel. La mort, plus loin, rapide et accidentelle, de Bergotte déjà en déclin quand la grand-mère était à l'agonie. Celle d'Albertine dans un accident, provoquée involontairement par le Narrateur; celle du pianiste Dechambre, de la princesse Sherbatoff, de Saint-Loup; de la Berma qui, comme Swann abandonné par la société, assiste à son propre repas funèbre, entourée seulement de sa fille, de son gendre et d'un homme, tous trois impatients d'aller applaudir Rachel qui vient de remporter un grand succès. La mort, enfin, de tant d'autres qui s'en vont subrepticement et dont on n'annonce la disparition qu'incidemment et *a posteriori*. La mort de la grand-mère déclenche une véritable "contagion" de la mort qui, à mesure qu'on avance dans le Temps retrouvé et la première guerre mondiale, gagne tout le monde, sauf le Narrateur, sa mère et Françoise.

L'épisode de la mort de la grand-mère pourrait donner l'impression d'être

1. *TR*, p 899.

détachable et indépendant. On a constaté, en suivant son évolution, que cette "pierre" constituait en 1914 un tout cohérent et qu'elle attendait son insertion dans l'édifice. La prépublication de quelques fragments prouvait que l'épisode, sans le soutien du roman, formait une entité assez autonome et accessible au lecteur. En isolant le texte, cependant, on briserait tout un fin réseau d'associations, de leitmotive, de "fils mystérieux"¹ qui rattachent l'épisode au volume et au roman. La construction subtilement et organiquement équilibrée de la Recherche est telle que, où que nous nous plaçons, quelque événement que nous choissions, toutes les masses du roman paraissent se disposer, se concentrer et graviter autour de notre point d'observation. Divorcer le sens du texte d'avec sa forme est hautement impossible et nuisible: "la Recherche est une de ces oeuvres dont on peut dire que leur contenu est dans leur structure."²

-
1. TR, p 1030: "[La vie] tisse sans cesse [des 'fils mystérieux'] entre les êtres, entre les événements, [...] elle entre-croise ces fils, [...] elle les redouble pour épaissir la trame, si bien qu'entre le moindre point de notre passé et tous les autres un riche réseau de souvenirs ne laisse que le choix des communications."
 2. Jean Rousset, "Notes sur la structure d'A la recherche du temps perdu", R.S.H., janvier-mars 1952, p 388. Cité par J.-Y. Tadié, op. cit., p 237. Cet article a été repris dans Forme et signification. (Paris: Corti, 1962, pp 135-170) où la phrase que nous citons est légèrement différente: "La Recherche est de ces oeuvres dont on peut dire que leur contenu est dans leur forme." (p 138.)

CHAPITRE VII

DÉCOUVERTE D'UN LANGAGE IMMATÉRIEL

Qui prétendrait avoir défini le style de Flaubert dans Salammô parce qu'il aurait étudié, même à fond, l'utilisation du vocabulaire et des images, du matériel grammatical, de l'ordre des mots et de la phrase? Le style est plus que tout cela. Nous n'avons pas le droit d'en exclure toute la vie latente de l'oeuvre depuis la naissance d'une vision confuse mais sui generis qui, peu à peu, a pris forme dans la conscience de l'écrivain, s'est clarifiée, stylisée pour devenir la chose qui sera l'objet de la rédaction.

Marcel Cressot:
Le style et ses techniques

Lire la Recherche dans la proximité, dans les marges, dans le sillage des brouillons et des manuscrits, c'est, pour le lecteur, plonger son regard en profondeur et découvrir les diverses "couches de couleur"¹, qui composent la présence, l'épaisseur et la complexité du texte final. Les retouches, les ajouts, la trace des ratés, la relative pauvreté du vocabulaire, les quelques maladroites d'une syntaxe fruste, tout, dans les ébauches du cahier 29, trahit le désir de l'écrivain de saisir et retenir les idées qui se pressent dans son esprit avant que la possibilité d'écriture ne se volatilise. Des bribes de phrases affluent, se groupent, s'enchaînent sans que leur construction syntaxique ne dépasse tout à fait la parataxe. A ce stade de la composition, tout est encore possible et réversible, seul le fond thématique demeurant constant. Comme le Narrateur dans Combray, l'écrivain est "en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière."² Sa vision se développe, s'avive peu à peu au contact des mots, se traduit, pour ainsi dire, à mesure que l'écrivain reprend ses ébauches, travaille la langue, repense, annule, nuance.

L'écrivain à la recherche de son écriture, de ses phrases, se soumet à un travail de traduction, à un "lent et difficile éclaircissement . . ."³ "Je m'apercevais, constatera le Narrateur, que ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur."⁴ Devoir et tâche qui n'impliquent rien de mécanique ni

1. *Pr*, p 187. Voir notre chapitre II, p 54, note 1.

2. *Sw*, p 45.

3. *Ibid.*, pp 154-155.

4. *TR*, p 890.

d'artificiel, puisque, selon le Narrateur,

[. . .] le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision.¹

Vision qui appréhende et traduit l'harmonie, l'homogénéité, l'unité non factice mais vitale, non seulement "logique" mais organique:

Dans le style de Flaubert, par exemple, toutes les parties de la réalité sont converties en une même substance, aux vastes surfaces, d'un miroitement monotone. Aucune impureté n'est restée. Les surfaces sont devenues réfléchissantes. Toutes les choses s'y peignent, mais par reflet, sans en altérer la substance homogène. Tout ce qui était différent a été converti et absorbé. Dans Balzac au contraire coexistent, non digérés, non encore transformés, tous les éléments d'un style à venir qui n'existe pas. Ce style ne suggère pas, ne reflète pas: il explique. Il explique d'ailleurs à l'aide des images les plus saisissantes, mais non fondues avec le reste . . .²

A la différence du style désinvolte et spontané de l'épistolier dont le but est principalement d'expliquer, et de faire "comprendre ce qu'il veut dire comme on le fait comprendre dans la conversation . . ."³, la prose poétique a été longuement méditée et reforgée.

Des additions, apparaissant parfois au milieu d'une phrase, la distendent souplement; des propositions enchâssées la creusent en profondeur ou

1. *Ibid.*, p 895.

2. *CSB*, p 269.

3. *Ibid.*

embranchent des déviations, points de départ, à leur tour, de ramifications nouvelles, qui l'étirent souvent jusqu'à la suffocation. Lisons à haute voix le texte proustien, essayons le "gueuloir" flaubertien, exhorte Alain Buisine:

*[. . .] perdez-vous dans l'inextricable enchevêtrement des "qui" et des "que", dans l'entrelacement des "lequel", "duquel" et "de laquelle", vous serez bientôt oppressé par son style, vous étoufferez rapidement. Ce style est angoissant parce qu'il est suffocant. Il n'y a aucune aisance respiratoire de la phrase proustienne qui n'est d'ailleurs jamais élaborée d'un seul souffle. Elle est le résultat, nécessairement hétérogène dans sa syntaxe et son développement, d'une multitude d'ajouts successifs.*¹

Cependant, ne prêter son attention qu'aux phrases amples et somptueuses de Proust, serait renier l'existence de ces phrases courtes et lapidaires qui écrasent, définitivement, les espoirs et les illusions du Narrateur, des phrases comme: "Elle n'était pas morte encore. J'étais déjà seul." et: "Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand-mère était morte."²

Au cours de Germantès, l'écrivain fait la découverte non seulement de "l'âpre vérité" de la mort, de la mort de ses illusions, mais aussi, et sans que le Narrateur en soit tout à fait conscient, de ses phrases: "Jeu de mots? interprétation subjective? déformation par l'esprit de l'analyste que de définir A la recherche du temps perdu comme la phrase cherchée et trouvée?"³

1. Proust et ses lettres, éd. citée, p 46.

2. CG II, p 313 et p 345.

3. Conrad Bureau, Linguistique fonctionnelle et stylistique objective. Presses

Ce qui frappe surtout pendant une lecture "génétique" de la Recherche, c'est la faculté proustienne, monstrueuse, de reprendre, de ruminer, de refondre les images mais, comme il deviendra évident plus loin, de rester toujours fidèle aux intuitions premières. Pour transformer celles-ci en constructions cohérentes, l'écrivain explore la richesse associative des signifiants, se soucie du rythme et de l'euphonie, poursuit sa recherche ruskinienne des liens qui ne sont "jamais artificiels puisqu'ils sont toujours tirés de la substance toujours identique à elle-même de [la] pensée . . ."1 Effectivement, la phrase proustienne est faite "d'une substance spéciale où doit s'abîmer et ne plus être reconnaissable tout ce qui fait l'objet de la conversation, du savoir . . ."2

La substance féconde et fondamentale qui alimente les inventions, grossit le texte et assure sa continuité, le Narrateur l'a assimilée à l'albumen, à "cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui-ci puise sa nourriture pour se transformer en graine, en ce temps où on ignore encore que l'embryon d'une plante se développe, lequel est pourtant le lieu de phénomènes chimiques et respiratoires secrets mais très actifs."3 Ce sont justement dans les textes embryonnaires que l'on assiste à l'activité de l'écriture, ou, plus précisément, à l'écriture "en action".4

universitaires de France, 1976, p 192.

1. John Ruskin, Sésame et les lys, traduction, notes et préface par M Proust. Paris: Mercure de France, 1906, p 62.
2. CSB, p 271.
3. TR, p 899.
4. Lors de la rédaction des pastiches en 1908, Proust avait déjà fait de la critique littéraire "en action". (Lettre à Robert Dreyfus, 17 mars 1908, CMP,

Lorsque un excès d'albumine provoque un déséquilibre dans la matérialité du corps, le branle est donné à la métamorphose, au phénomène de l'écriture. Dire le corps maternel/matériel c'est revenir à la source primordiale, à l'espace primitif, à ce lieu de "phénomènes chimiques et respiratoires secrets mais très actifs." L'épisode de la mort de la grand-mère, sa genèse, offre la coïncidence extraordinaire de mort et écriture: l'une engendre l'autre, toutes deux soumises à une fatalité inéluctable et biologique. Ensemble, elles sont un commentaire métalittéraire sur l'activité de l'écriture. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de langue maternelle?

Force perturbatrice comme la maladie, négation des choses, l'écriture déclenche néanmoins une dynamique, dynamique métaphorique dans l'univers matériel et corporel. Rappelons la première découverte dont s'accompagne la maladie dans l'ébauche préliminaire du cahier 14:

*C'est dans la maladie que nous sentons le plus
combien nous sommes double. \ quel être d'une
nature, d'un règne entièrement différents à nous,
qui nous est incompréhensible nous sommes
enchaînés. Sous quelque mauvais maître que nous
tombions dans la vie, sous quelque fâcheux
compagnon que nous tombions sur une route,
encore aura-t-il peut-être quelques lueurs
d'honnêteté, de sens moral, de raison. Mais nos
prières, notre bonté, nos raisonnements peuvent à
peu près autant sur notre corps que sur une
pieuvre.¹*

Dès que le Narrateur établit des rapports entre le corps insensible et une

VIII, p 61.)

1. Cahier 14, f° 17 r°.

pieuvre, il crée le premier "détonateur analogique"¹ du texte, et amorce un travail de structuration linguistique. Le trope explicite de la bête tentaculaire devient producteur d'un réseau d'images animales et agressives qui se greffent², prolifèrent, disparaissent parfois pour réapparaître finalement par métonymie. Gérard Genette a admirablement mis en évidence ce processus d'engendrement et de filiation métonymique:

[. . .] cette première explosion s'accompagne toujours, nécessairement et aussitôt d'une sorte de réaction en chaîne qui procède, non plus par analogie, mais bien par contiguïté, et qui est très précisément le moment où la contagion métonymique (ou, pour employer le terme de Proust lui-même, l'irradiation³) prend le relais de l'évocation métaphorique.⁴

Tous les éléments qui entrent en contact avec le corps subissent cette contamination métonymique: le mercure du thermomètre, par exemple, devient une "salamandre argentée", les sangsues de "petits serpents noirs".

La métaphore, véhicule privilégié de la métamorphose et de l'écriture proustiennes ("la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style"⁵),

-
1. Gérard Genette, "Métonymie chez Proust", Figures III. Paris: Editions du Seuil, 1972, p 56.
 2. Cf. J. Derrida, "la Dissemination", Critique, n° 262, p 238: "Ecrire veut dire greffer. C'est le même mot."
 3. *TR*, p 873: "[. . .] il y avait eu en moi, irradiant une petite zone autour de moi, une sensation..."
 4. "Métonymie chez Proust" in Figures III, éd. citée, p 56.
 5. *CSB*, p 586.

responsable de l'écart, rapproche néanmoins deux réalités en apparence éloignées et étrangères:

On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style; même, ainsi que la vie, quand, en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore.¹

L'espace qui sépare les deux réalités hétérogènes diminue radicalement à mesure que l'écrivain ménage leur rapprochement spatio-temporel. Les sangsues, collées à la peau, adhèrent à l'image maternelle, la violentent et la vident de ses qualités intrinsèques. Le rapport d'agression persistera mais, initialement, le corps sera distinct de ces images obsédantes d'animalité.

Une analogie incongrue, imprévisible - mais organiquement liée à l'image animale - s'insinue dans une pièce liminaire du cahier 14:

Nous touchions, à faux la plupart du temps et sans que nos coups portassent, le mal de ma grand-mère à peu près comme si une personne que nous aimions étant entrée dans la cage d'un lion qu'on ne peut plus ouvrir nous essayions dans l'obscurité de porter des coups au lion dont nous attrapions une fois l'oreille, une fois la crinière, sans être sûr que notre seul résultat n'était pas de l'exaspérer et de faire dépecer plus

1. TR, p 889.

*vite le malheureux captif.*¹

Quoique insuffisante, et d'une syntaxe boiteuse, cette analogie n'est pas sans désigner le processus créateur. Champs clos, barré, vide délimité, la page blanche reçoit la plénitude de la grand-mère, et l'écriture, comme le lion, bouleverse et assène l'immutabilité de la matière. Cette tentative pour enfermer le corps maternel dans "les anneaux nécessaires d'un beau style" est vouée à l'échec. Cependant, c'est dans la prison contraignante et mortelle de la page où deux éléments entrent en conflit, que se fait l'acte d'écrire. De cette confrontation naissent d'autres images de lutte et de tyrannie, confrontation que l'écriture devra ensuite résoudre et dissoudre.

Il convient de s'attarder sur l'image fugitive mais tenace du lion, fugitive parce que l'image, évidemment, ne figure plus explicitement dans l'épisode²; tenace parce qu'elle provoque une collusion des images thériomorphes et diaïrétiques à l'oeuvre dans le texte. D'abord, de ce roi des animaux on ne retient qu'une image fragmentaire: sont évoquées seulement la crinière et l'oreille. Cette présence aux contours peu définis, plongée par surcroît dans l'obscurité, est tout de même puissante et terrible. L'image traduit la terreur que nous éprouvons devant le changement et la fragmentarité, devant la mort dévorante. Ce sont justement ces thèmes négatifs qui inspirent le symbolisme animal et qui expliquent sa présence dans ce texte de la mort. Le lion paraît être l'incarnation du visage menaçant du temps et de la maladie qui accélèrent l'usure du corps.

1. Cahier 14, f^{os} 20 r^o à 21 r^o.

2. Il y a seulement une comparaison dans la Recherche ayant le lion comme phore: "Et mon amour qui venait de reconnaître le seul ennemi par lequel il pût être vaincu, l'oubli, se mit à frémir, comme un lion qui dans la cage où on l'a enfermé a aperçu tout d'un coup le serpent python qui le dévorera." (*Fug*, p 447.)

Allié au thème de la mort, du temps qui fuit, de la lutte désespérée pour la vie, le combat avec le lion inspirera les images de guerre et de stratégies militaires qui sous-tendent le discours de Cottard.¹

A partir de la dactylographie, l'image-noyau du fauve sauvage est écartée au profit d'une image métonymique qui récupère le côté mystérieux et énigmatique de la mort - le corps supplicié se débat contre des "mains" plus insidieuses, effrayantes et dangereuses parce que invisibles:

*Elle apparut, bien qu'à côté de moi, plongée dans
ce monde inconnu au sein duquel elle avait déjà
reçu les coups dont elle portait les traces quand je
l'avais vue tout à l'heure aux Champs-Élysées,
son chapeau, son visage, son manteau dérangés
par la main de l'ange invisible avec lequel elle
avait lutté.²*

En conséquence, même si l'image de la cage du lion est rejetée, elle continue à vivre obscurément dans le sous-ensemble matriciel du texte. Ce refus et ce choix élucident la démarche créatrice: l'écrivain est dirigé par les mots³, par

1. Cf. "Cottard [. . .] nous avait agacés en nous demandant avec un sourire fin, dès la première minute où nous lui avons dit qu'elle était malade: 'Malade? Ce n'est pas au moins une maladie diplomatique?'" (CG I, p 298.) "Cottard après une hésitation refusait la morphine. Chez cet homme si insignifiant, si commun, il y avait, dans ces courts moments où il délibérait, où les dangers d'un traitement et d'un autre se disputaient en lui jusqu'à ce qu'il s'arrêtait à l'un, la sorte de grandeur d'un général qui, vulgaire dans le reste de la vie, émeut par sa décision au moment où le sort de la patrie se joue, quand après avoir hésité un instant, il conclut par ce qui militairement est le plus sage et dit: 'Faites face à l'Est.'" (CG II, p 322.)

2. Dactylographie, f° 74; cf. CG II, p 316.

3. Selon Paul Eluard, le texte est mis en oeuvre par la conscience involontaire du

les "stimuli stylistiques", mais exerce aussi sa volonté consciente.

Peu à peu la bête vorace, métonymie du vaste énigme, du secret de la condition humaine, qui a entraîné l'aliénation de la grand-mère et de la quotidienneté, s'en empare totalement, et avale la victime:

C'était en elle, cette bête étrange à laquelle elle était liée, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne savait pas soigner, mais dont les jours comptaient les siens, à qui elle était condamnée à ne pas survivre, et qui même comme Diomède dévoré par ses chevaux, devait être tué[e] par elle avant qu'elle ne meure. C'était cette bête qui s'agitait ainsi et que nous regardions.¹

Cette métamorphose représente le danger inhérent à l'accroissement démesuré et incontrôlé du phore qui, capable d'absorber, d'incorporer le thème corporel, tend au rêve mallarméen de l'abolition du comparé ou de sa réduction à peu de chose. Allégorie aussi de la force féroce et subversive de l'écriture² - "mot qu'on dirait forgé des cris de la torture, d'écrituer, triturer, crissement

sujet créateur: "Le poète est dirigé. Il ne fait pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut. Les circonstances s'imposent à lui d'une manière imprévisible. Il veut parler de la femme qu'il aime, il parle des oiseaux; il veut parler de la guerre, il parle de l'amour. Aussi le poète ne connaît le titre de son poème qu'après l'avoir écrit." ("Aujourd'hui la poésie", Oeuvres complètes, t. II. Paris: Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade], p 872.)

1. Cahier 14, f° 92 r°. cf. *CG II*, p 336.

2. Cf. Conrad Bureau, op. cit., pp 210-211: "Cette subversion dont on a tellement peur, pour le 'génie' de la langue dit-on, est en fait ce qu'il crée, l'assure ou le renouvelle; la 'catastrophe géologique' dont parle Proust à propos de tout nouvel écrivain, c'est-à-dire la subversion provoquée par un langage nouveau contre les façons de voir ..."

Dans sa lettre à Mme Straus, du 6 novembre 1908, Proust avait esquissé ses

des ratures. . ."¹

Synchroniquement, un autre filon métaphorique se déploie, motivé par l'interférence, comme en surimpression, du mythe de Méduse:

*[. . .] attachés à sa nuque, à ses tempes, à ses oreilles, les petits serpents noirs se tordaient dans ses beaux cheveux ensanglantés, comme dans une chevelure de Méduse.*²

L'allusion à la Gorgone, qui relève de l'intertexte mythologique (inexploré jusqu'ici, mais présent dès l'allusion à Diomède), évoque directement la transformation des cheveux de la grand-mère en serpents et, implicitement, la puissance pétrifiante du regard de la Méduse. Et fonde, à son tour, le motif de la statue, selon le processus proustien de développement par contiguïté.³

L'effet accessoire du regard empierrant de la Méduse - le mutisme ou la

idées sur le style, sur la nécessité pour chaque nouvel écrivain de se forger son propre langage, dût-il "l'attaquer" pour y réussir: "Les seules personnes qui défendent la langue française (comme l'Armée pendant l'affaire Dreyfus) ce sont celles qui 'l'attaquent'. Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains, et qu'on protège, est inouïe. Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son 'son'. [. . .] La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer ..." (CMP, VIII, pp 276-277.)

1. Alain Roger, Proust. Les plaisirs et les noms, éd. citée, pp 53-54.
2. Cahier 14, f° 91 r°; cf. CG II, p 334.
3. Précisons cependant que ce motif a été également engendré par la description, quelques lignes plus haut, du visage "grave, de marbre" (f° 90 r°).

castration de l'observateur¹ - menace le Narrateur auteur-protagoniste et pourrait expliquer son silence ou son apparente indifférence devant les métamorphoses successives du corps maternel; l'impuissance du scripteur à retrouver la totalité de la figure maternelle. Les mots défont, désorganisent, démystifient le mythe de la mère-Méduse, avant de restructurer et de réinventer la morte pour aboutir enfin au mythe médiéval de Tristan et Yseult, où le scripteur, jusque-là réduit à un personnage muet, accède au statut d'amant-poète.

Une autre allusion mythologique, incorporée tardivement dans le discours de du Boulbon, inscrit la mission de l'artiste dans une dimension temporelle mythique:

*Après avoir exterminé le serpent Python, c'est une
branche de laurier à la main qu'Apollon fit son
entrée dans Delphes.²*

Le processus mythique de l'écriture débute par la Mort. Pour remporter la gloire et la victoire, pour réaliser la volonté de celle qui disparaît, le Poète, comme Apollon, dieu des Arts et de la divination, doit tuer, en l'asphyxiant, la bête venimeuse.

L'adversaire vaincu - le serpent - est l'un des symboles les plus importants de l'imagination humaine. Pour une analyse plus approfondie de la polyvalence du symbolisme ophidien nous renvoyons le lecteur à l'oeuvre remarquable de Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire³, et nous

1. Pour une interprétation du mythe de Méduse, lire l'analyse de Sigmund Freud, Das Medusenhaupt (1922) trad. fr. in: Ornicar?, Bulletin périodique du champ freudien, n° 5, (hiver 1975-1976), pp 36-87.

2. Addition postérieure à la rédaction des cahiers. *CG I*, p 303.

3. Bordas, 1969; 3^e édition, 1978, pp 363-369.

nous bornons à relever les intentions qui travaillent en secret l'image du python tué par Apollon. Présente dès l'évocation des sangsues dans la chevelure de la grand-mère, l'image du python se retrouve également dans le combat préhistorique qui se livre entre la grand-mère et le fébrifuge.¹

L'image du serpent persiste pendant l'évolution de cet épisode de la mort parce qu'elle est, comme l'observe Gilbert Durand, chargée de diverses significations: "Le serpent est le triple symbole de la transformation temporelle, de la fécondité, et enfin de la pérennité ancestrale."² Le serpent appartient aux symboles thériomorphes du bestiaire lunaire par sa mue et sa régénérescence, par sa faculté de métamorphose, faculté privilégiée dans l'imaginaire proustien. Selon Gilbert Durand, le serpent est

*[. . .] valorisé comme gardien de la pérennité
ancestrale et surtout comme redoutable gardien
du mystère ultime du temps: de la mort. [. . .]
Vivant sous terre, le serpent, non seulement recèle
l'esprit des morts, mais encore possède les secrets
de la mort et du temps: maître de l'avenir comme
celui du passé il est l'animal magicien.
[. . .] Le serpent "complément vivant du
labyrinthe" est la bête chthonienne et funéraire par
excellence. Animal du mystère souterrain, du
mystère d'outre-tombe, il assume une mission et
devient le symbole de l'instant difficile*

1. "En un moment, Python écrasé, la fièvre fut vaincue par le puissant élément chimique, que ma grand-mère, à travers les règnes, passant par-dessus tous les animaux et les végétaux, aurait voulu pouvoir remercier. Et elle restait émue de cette entrevue qu'elle venait d'avoir, à travers tant de siècles, avec un élément antérieur à la création même des plantes." (CG I, p 300.)

2. Op. cit., p 364.

d'une révélation ou d'un mystère: le mystère de la mort vaincue par la promesse de recommencement."¹

Pour que le héros puisse appréhender la vérité de la vie et de la mort, et partant, accéder à l'immortalité, il lui faut surmonter un obstacle redoutable:

*C'est parce que le Sphinx, le Dragon, le serpent, est vaincu que le héros se voit confirmé [. . .]. Le serpent tient donc une place symboliquement positive dans le mythe du héros vainqueur de la mort. Il est non seulement l'obstacle, l'énigme, mais l'obstacle que le destin doit franchir, l'énigme que le destin doit résoudre. [. . .] il s'intègre comme indispensable moment du drame eschatologique et de la victoire sur la mort.*²

Apollon exterminant le Python est le prototype de tous les héros combattants, de tous les héros pourfendeurs de monstres. L'image dialectique du combat est reliée à ce que Gilbert Durand a appelé la "divine animosité" à l'origine du mythe du héros solaire, guerrier audacieux et téméraire. Les gestes agressifs assurent la transcendance, la puissance et la pureté, tout combat revêtant "mythologiquement un caractère spirituel sinon intellectuel . . ."³ Par son geste symbolique et meurtrier, le héros-poète franchit une étape essentielle de sa quête. Son geste inaugure un instant dialectique où de la mort naît une nouvelle vie pour le héros, de l'étouffement de la bête, le souffle créateur.

Comme symbole de sa victoire sur cet animal venimeux, Apollon apporte une

1. *Ibid.*, p 368.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p 181.

branche de laurier à la main, le laurier étant l'arbre consacré à Apollon et doué de vertus salubres et purifiantes.¹ En suivant l'analyse de Gilbert Durand, on découvre des connexions plus profondes entre le serpent et la branche de laurier car, selon lui, "dans de nombreuses traditions, le serpent est [. . .] conjoint à l'arbre". Comme l'explique Durand encore, en contrastant les images du serpent et de l'arbre, le serpent appartient à la temporalité animale et recèle le secret de l'éternel recommencement et la promesse d'immortalité; l'arbre, par contre, appartient à la temporalité "végétale verticalisée", emblème "d'un retour par delà les épreuves temporelles et les drames du destin, à la verticale transcendance".²

La richesse métaphorique du style ainsi que cet arrière-plan de mythes antiques, restituent au lieu banal de l'attaque toute sa résonance poétique et créent un climat propice à la naissance de l'Ecriture, de l'Eternel. Les Champs-Élysées étaient, justement, le lieu souterrain des ombres vertueuses, le paradis des Grecs et des Romains. Bien qu'il y perde sa grand-mère, le Narrateur peut, par son récit, ressusciter le fantôme, lui assurer une forme impérissable confiée à la postérité.³

1. Du Boulbon le signale à la grand-mère malade: "Vous voyez que le laurier est le plus ancien, le plus vénérable, [...] le plus beau des antiseptiques." (CG I, p 303; addition postérieure aux cahiers.)

2. Op. cit., p 369.

3. Le "téléphonage" de Doncières, où le Narrateur avait entendu la voix sépulcrale de sa grand-mère, annonçait déjà la perte imminente de sa bien-aimée: "Il me semblait que c'était déjà une ombre chérie que je venais de laisser se perdre parmi les ombres, et seul devant l'appareil, je continuais à répéter en vain: 'Grand-mère, grand-mère', comme Orphée, resté seul, répète le nom de la morte." (CG I, p 136.)

C'est ainsi qu'il entre, dans le domaine du mythe et de l'éternel, ce qui restait jusque-là contingent et mortel. Le corps maternel n'est qu'un signe transitoire qui permet de saisir son essence. Autour du corps se déploie un réseau d'associations, de leitmotive. Ces signes ont la fonction de déchiffrer et de traduire, de renvoyer à des révélations plus profondes. Ces métaphores ouvrent le chemin aux métamorphoses, au déplacement du sens vers l'essence.

Le travail du langage consiste à outrepasser le nom des choses¹, à charger les mots de leur vraie valeur connotative. Il s'ensuit, en conséquence, que dans un monde préscientifique et mythologique, tout est métonymie d'autre chose. Le thermomètre, comme l'écriture, est l'instrument de l'analyse, du décryptage, et contient, tapi au fond de son tube, un secret, une vérité immuable et indestructible - le mercure. Métonymie de ce qui est impénétrable et insaisissable, à la fois corps métallique et fluide, le mercure a, brièvement, la parole:

*[. . .] vous avez beau désirer, croire, je ne vous
dirai pas autre chose, c'est le mauvais présage
que je vous apporte.²*

L'écrivain se heurte à la décourageante unanimité des signes, à leur inaptitude à agir sur le corps, sur la matérialité de l'écriture. A ces signes révélateurs du monde incommunicable du corps, succéderont les faux oracles des médecins.

Au lieu de recourir aux sortièges de la "sorcière", de la "petite sibylle" ou de la "Parque", l'écriture choisit le domaine que les autres désertent, agit sur le corps, saisit son mouvement corporel, ses mutations, ses difformations. L'écriture tente de l'immobiliser, de lui donner une forme arrêtée, d'où

1. JF, p 835.

2. Cahier 14, f° 19 r°. cf. CGI, p 298.

rejaillira un autre mouvement irrésistible mais destructeur cette fois:

Ses traits comme dans un travail de sculpture semblaient s'appliquer, dans un effort qui la détournait de tout le reste à se conformer à certain modèle que nous ne connaissons pas. Travail de sculpture est d'autant plus exact que si la figure de ma grand-mère avait diminué, elle avait également durci. Les veines qui la traversaient semblaient celles non pas de marbre mais d'une pierre plus rugueuse. Toujours penchée en avant par la difficulté de respirer, en même temps que repliée sur elle-même par la fatigue, sa figure fruste, réduite, atrocement expressive semblait, dans une statuaire primitive, presque préhistorique, la figure rude, violâtre et rousse, désespérée de quelque sauvage gardienne de tombeau. Mais toute l'oeuvre n'était pas accomplie. Ensuite il fallait la briser, et puis, dans ce tombeau - qu'on avait si péniblement gardé, avec cette dure contraction - descendre.¹

L'écriture en exercice n'est jamais achevée, n'en finit jamais à s'essayer elle-même. Après une brève halte, il faut détruire l'image, y replonger ensuite, continuer le travail en profondeur, recomposer, reconstituer, recréer. L'effort ne peut se produire que dans la substance unifiante du langage, accusant, révélant et trahissant la fragmentarité et la mutation. Dès que le travail sculptural/scriptural se fige, il faut le remettre en mouvement: dialectique, ou mieux, paradoxe proustien que Jean Milly a relevé dans son excellente étude de certains avant-textes proustiens:

Plutôt que comme un écrivain perfectionniste, Proust nous apparaît [. . .] comme évoluant dans son oeuvre avec une grande liberté de démarche, une mobilité continue d'écriture, sur un fond

1. Addition aux premières épreuves. cf. CG II, p 324.

*thématique qui, lui, varie peu. Si bien que le texte définitivement imprimé semble plutôt résulter d'un arrêt contingent de ses remodelages successifs que de l'accession à un point de dernier achèvement.*¹

La mort et les souffrances qui l'annoncent, interviennent, pour l'auteur et sa matière, comme une rencontre capitale. De ses contraintes, de ses épreuves, naît la parole soufflée, immatérielle, témoin d'une expérience intérieure et d'une vérité profonde qui s'extériorisent et s'expriment. On l'a déjà bien vu, lors de la métamorphose du corps maternel et mourant, le changement est une perte, une dépossession et une dénaturation. Chaque avatar du corps est lié inévitablement à une destruction. La dynamique de la métaphore proustienne dépouille ou pulvérise avant de dégager l'identité, la vraie Essence.

Pendant l'évolution de l'épisode, l'écriture ne s'interroge pas explicitement sur la substance ou sur la forme des mots, mais devient à la fois création linguistique et théorie de la création. Ainsi nous offre-t-elle non seulement une description lyrique du dernier souffle de la grand-mère, mais une illustration "en action" du *spiritus* créateur qui anime le texte avant de s'épuiser et qui, après s'être tu, se prolonge dans le silence. Souffle de génie d'ailleurs qui sauve de l'oubli et transcende le Temps. Comme l'a justement remarqué Alain Buisine, "la mélodieuse euphorie, l'euphonie pneumatologique du vent circulant sans obstacle dans le corps, doit s'entendre comme célébration du souffle qui module l'écriture elle-même, détermine ses impulsions et ses retombées. En effet cette description minutieuse de la respiration grand'maternelle (soulagée par l'oxygène, cet extrait de vent, essence même de l'aéré) comme phrase, cette affectueuse auscultation de sa plus proche parente littéralement sublimée par son agonie, constituent en même temps une

1. Proust dans le texte et l'avant-texte. Paris: Flammarion, 1985, p 7.

merveilleuse définition de la *ventilation* spécifique de la syntaxe proustienne."¹

Longue, complexe, compliquée, interminable, tentaculaire, sinueuse; dédale, labyrinthe, monstre. Les critiques se sont ingéniés à trouver des épithètes capables de définir la phrase proustienne. C'est, à l'avis de Leo Spitzer, surtout une "phrase à retardement"²; une "phrase à rallonge" selon Léon Guichard³; et pour Ramon Fernandez, ce sont des "phrases indéfiniment extensibles", "suite de tableaux mariés à la symphonie musicale des rythmes et des sonorités".⁴ L'analogie de la musique s'impose aussi à Ernst Curtius: "[. . .] le rythme du style proustien (qu'il s'agisse de lilas, des souffrances de l'amour ou de Chopin) suit la même courbe que Proust a tracée de la méthode chopinienne".⁵

Nombreux lecteurs, on le sait, ont été détournés par la Recherche, gênés par la difficulté de la syntaxe. Proust, cependant, répudiait le style sec de notation et ressentait le besoin d'amplifier ses phrases ou, au moins, de maintenir une certaine longueur: "Je suis bien obligé de tisser ces longues soies comme je les file, et si j'abrégais mes phrases cela ferait des petits morceaux de phrases, pas des phrases."⁶

1. Proust et ses lettres, éd. citée., pp 44-45.

2. "Le style de Marcel Proust" in Etudes de style. Paris: Gallimard, 1970, p 396.

3. Introduction à la lecture de Proust. Paris: Nizet, 1956, p 149.

4. Proust ou la généalogie du roman moderne, éd. citée., p 29; pp 36-37.

5. Marcel Proust, traduit de l'allemand par A Pierhal. Edition de la Revue nouvelle, 1928, p 71. Cité par R Fernandez, op. cit., p 30.

6. Lettre de juillet 1905 à Robert Dreyfus, CMP, V, p 288.

La "longue phrase" que la grand-mère expirante adresse à ceux qui sont présents dans la chambre mortuaire, offre ce commentaire métalittéraire de l'activité scripturale qui nous a frappé pendant notre lecture "génétique" de l'épisode. Depuis les premiers brouillons du fragment jusqu'au texte imprimé, Proust capte le mouvement de la phrase, sa dynamique et sa rapidité euphorique. Nous croyons, comme Paul Valéry, que l'intérêt de l'ouvrage proustien ne réside pas uniquement dans l'ensemble du texte soigneusement composé, mais aussi dans chaque fragment: "On peut ouvrir le livre où l'on veut; sa vitalité ne dépend point de ce qui précède, et en quelque sorte de l'illusion acquise; elle tient à ce qu'on pourrait nommer l'activité propre du tissu même de son texte."¹ Bien que nous croyions que le vrai sens de l'oeuvre n'apparaît qu'à la lumière de l'oeuvre tout entière, nous voulons offrir un échantillon du travail stylistique de l'auteur - structuration, organisation, orchestration de sons et de mots au plus haut point. Le fragment qui a surtout attiré notre attention, mérite d'être cité entièrement:

A	B	C
<u>Cahier 14</u>	<u>Cahier 48</u>	<u>Dactylographie</u>
(f ^{os} 94 r ^o à 97 r ^o)	(f ^{os} 5 r ^o à 6 r ^o)	(f ^{os} 91 à 95)
Alors peu après qu'eut commencé dans la	Accompagnée en sour- dine par le murmure	Accompagnée en sour- dine par le murmure

1. "Hommage à Marcel Proust" in Oeuvres, I, édition établie et annotée par Jean Hytier. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1957 (réimpression 1980), p 772.

A

chambre le petit bruit incessant de l'oxygène qui s'échappait comme de l'eau, la respiration de ma grand-mère se trouvait complètement modifiée et son effort soulagé, elle ne fut plus lente et geignait, comme elle avait été jusque-là mais au contraire rapide, régulière, élançée et glissante comme quelqu'un qui patine, avide, la bouche suspendue à cet air délicieux comme un enfant qui tète.

Et sans que ce fût positivement un rôle de bien-être dû à l'oxygène et à la morphine, plutôt par la modification de ces bruits réflexes comme un ronflement change dans le sommeil, à la plainte oppressée de ma grand-mère succéda un soupir continu de bien-être de quelqu'un qui respire enfin, et qui suivant les rythmes de la respiration et du spasme de la nuit, s'élançant à la poursuite de l'oxygène, la dégageant avec

B

incessant de l'oxygène qui s'échappait en bruissant comme une eau invisible, ma grand-mère semblait nous adresser un long chant heureux qui remplissait la chambre, précipité, musical.

Je compris bientôt qu'il était aussi automatique que le rôle de tout à l'heure, et s'il ne reflétait même pas toute la réaction apportée par la morphine et l'oxygène, il ne résultait d'une modification du passage de l'air dans les tuyaux des bronches aussi inanimés que ceux d'un orgue, un de ces changements de registre de la respiration comme on en remarque parfois chez une

C

incessant, ma grand-mère semblait nous adresser un long chant heureux qui remplissait la chambre, rapide et musical.

Je compris bientôt qu'il n'était guère moins inconscient, aussi purement mécanique, que le rôle de tout à l'heure. Faut-il dire qu'il reflétait-il dans une faible mesure quelque bien-être apporté par la morphine. Il résultait surtout, l'air ne passant plus tout à fait de la même façon dans les bronches, d'un changement de registre de la respiration. Dégagé par la double action de l'oxygène et de la morphine, le souffle de ma

A

d'incessantes délices, s'éleva, devint doux, musical, comme une sorte de chant de soprano, une même phrase inachevée, toujours reprise, s'élançant toujours plus haut, retombant, s'élançant encore, accompagnées par le petit grésillement de l'oxygène qui s'échappait.

Je sais que ma grand-mère ne sentait rien, ne voulait rien exprimer. Et pourtant ce chant s'élevait si fort, si pressant, si doux, à la fois comme une supplication et comme un soupir de bien-être qu'il était impossible à qui la voyait de ne pas croire que ne pouvant parler, agitée ainsi sur son lit, elle s'adressait à nous, avec une prolixité, une agitation, une tendresse infinie.

B

personne en train de ronfler. Rendu plus libre par l'oxygène et par la morphine, son souffle ne peinait plus, ne geignait plus, mais léger, élançé, rapide, glissait comme un patineur, à la poursuite du fluide volatil et délicieux.

Peut-être en même temps que de l'haleine insensible, comme le vent qui passe dans un roseau creux, la mort libérait-elle aussi dans cette chambre quelques uns de ces soupirs plus humains qui parfois font croire à la souffrance ou au bonheur de ceux qui ne sentent plus, et qui venaient teinter d'un accent plus mélodieux mais sans en changer le rythme cette longue phrase qui s'élevait, s'élançait, puis retombait et s'élevait de nouveau, de la respiration allégée qui poursuivait l'oxygène.

C

grand-mère ne peinait plus, ne geignait plus, mais vif, léger, glissait[,] patineur[,] vers le fluide délicieux.

Peut-être à l'haleine, insensible comme celle du vent dans la flûte d'un roseau, se mêlait-il dans ce chant, quelques-uns de ces soupirs plus humains qui libérés à l'approche de la mort, font croire à des impressions de souffrance ou de bonheur chez ceux qui ne sentent déjà plus, et venaient ajouter un accent plus mélodieux, mais sans changer son rythme, à cette longue phrase qui s'élevait, montait encore, puis retombait, pour s'élancer de nouveau, de la poitrine allégée, à la poursuite de l'oxygène.

C

Ce chant qui s'élevait si haut, se prolongeait avec tant de force, par moments, avec un murmure de supplication dans la volupté il semblait s'arrêter tout à fait comme une source s'épuise.

J'étais sorti un instant de la chambre pour dire qu'on allât chercher l'oxygène, je n'y rentrais qu'à ce moment-là. Au premier abord je fus saisi comme à la vue d'un miracle, j'entendis ma grand-mère s'exprimer par cette sorte de plainte heureuse, de soupir, de chant incessant, je ne savais pas ce qui était arrivé, mais non seulement je croyais qu'elle était en pleine conscience, mais en même temps qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, qu'elle commentait avec cette indescriptible agitation et ces flots d'harmonie et qui était certainement réel puisque mes parents autour d'elle ne lui

A

disaient pas Mais non
tu te trompes,
calme-toi. On m'assura
bientôt qu'elle était
aussi absente de ce
chant que de son
oppression de tout à
l'heure. A ce moment
le médecin dit qu'on
pouvait cesser un peu
l'oxygène. [...] Le
bruit de l'oxygène
cessa pendant quelques
instants. Mais la
plainte heureuse
s'élançait toujours, lé-
gère, tourmentée, in-
achevée, élancée,
recommençante.

Comme on dit que tel
architecte gothique
s'inspira de la vue de la
forêt, que tel musicien
essaya de reproduire le
rythme de la mer ou du
vent, je ne sais si
Wagner a assisté à une
telle mort, et a essayé
de reproduire la
véritable mélodie [de]
ce bruit pourtant
naturel - la mort ayant
libéré au milieu d'une
chambre une puissance
naturelle, aveugle, sans
signification comme la
mer, ou le vent, là où

B

Je ne sais si Wagner a
jamais assisté à une
telle mort. Sans cela
comme il a fait entrer
dans sa musique des
rythmes de la nature ou
de la vie, le
gazouillement de
l'oiseau, la plainte du
chalumeau, le mar-
tèlement du cordon-

C

Le bruit de l'oxygène
cessa pendant quelques
instants. Mais la
plainte heureuse
s'élançait toujours
légère, tourmentée,
inachevée, élancée, re-
commençante.

Comme on dit que tel
architecte gothique s'in-
spira de la vue de la
forêt, que tel musicien
essaya de reproduire le
rythme de la mer et du
vent, je ne sais si
Wagner a assisté à une
telle mort, et a essayé
de reproduire la
véritable mélodie [de]
ce bruit pourtant
naturel, la mort, ayant
[libéré] au milieu d'une
chambre une puis-
sance naturelle,
aveugle, sans signi-
fication comme la mer,

A

était avant une
personne - mais
c'était(en)t les élans, les
chants surtout l'éternel
recommencement,
comme l'incessant
besoin de respirer, de la
mort d'Yseult.

B

nier, le reflux de la mer,
je pense que c'est un
tel rythme qu'il a dû
dématérialiser, et faire
entrer dans la prison de
sa musique à travers
lequel on la reconnaît
encore, dans la mort
d'Yseult.

C

ou le vent, là où était
avant une personne.
Mais c'étaient les élans,
les chants, surtout
l'éternel recommence-
ment comme l'inces-
sant besoin de respirer,
de la mort d'Yseult.

Par moments il semblait
que tout fût fini, sa
respiration s'arrêtait.
Mais alors, soit à cause
de ces changements
d'octave qu'il y a
souvent dans la
respiration: d'un
dormeur par exemple,
soit à cause du rythme
même de l'anesthésie
par l'oxygène qui ne
s'exerçait pas d'une
façon continue, par le
progrès aussi de
l'asphyxie de l'ago-
nisante et des
défaillances des
muscles de son cœur,
elle reprenait différente
comme ces mélodies
branchées et di-
vergentes sur la tige
défaillante de la
première dans la mort
d'Yseult et comme si la
source principale de la

Mais ce chant s'éleva si
haut, se poursuivait avec
tant de force, semblait
s'arrêter un instant sur
un murmure si doux de
volupté et de suppli-
cation, par moments
même il semblait
s'arrêter tout à fait
comme une source qui
s'épuise et alors le
médecin touchait le
pouls; mais aussitôt
rebranchait son élan
inépuisable [...] et à
une autre hauteur de la
phrase interrompue,
comme si dans la
brièveté des dernières
minutes, tout ce qu'elle
avait à nous dire
sourdait de tous les
côtés à la fois, elle
recommençait à
s'adresser à nous avec
une effusion, un em-
pressement infinis.

Par moments, il
semblait que tout fût
fini, sa respiration
s'arrêtait, soit par ces
changements d'octaves
qu'il y a dans la
respiration d'un
dormeur, soit par une
intermittence naturelle
de la respira-
tion, effet de l'anes-
thésie, progrès de
l'asphyxie, défaillance
du cœur. Le médecin
reprenait le pouls de ma
grand-mère, mais déjà
comme si un affluent
venait apporter son
tribut au courant
asséché, un nouveau
chant s'était
embranché à la phrase
interrompue. Et celle-ci
reprenait, à un autre
diapason, avec le même
élan inépuisable. Qui
sait si, sans même

A

vie s'arrêtant d'autres affluents avaient encore leurs cours à épancher leur murmure à [se] faire entendre. Elle semblait avoir encore un thème de bonheur à dire, à ajouter avant de mourir; et n'y a-t-il pas en effet en nous divers thèmes dont plusieurs se taisent parfois pendant bien longtemps. Ce thème heureux et tendre avait été en ma grand-mère, la souffrance de l'agonie l'avait fait taire mais l'action de l'oxygène faisait faire silence à la plainte de la souffrance, lui permettant de nouveau de se faire entendre, de se développer, d'employer à son exécution les derniers souffles de la mourante jusqu'à ce qu'elle n'en [eût] plus un seul ou que tout se confondît dans le silence de l'épuisement dernier.

C

qu'elle en ait conscience, tant d'états heureux et tendres refoulés par la souffrance, ne s'échappaient pas maintenant comme les gaz plus légers d'une bouteille longtemps bouchée. On aurait dit que tout ce qu'elle avait à nous dire s'épanchait, que c'est à nous qu'elle s'adressait avec cette prolixité, cet empressement, cette effusion. Si Wagner a jamais assisté à une telle mort, lui qui a fait entrer dans sa musique tant de rythmes de la nature et de la vie, depuis le reflux de la mer jusqu'au martèlement du cordonnier, et des coups du forgeron au chant de l'oiseau, on peut croire, s'il a jamais assisté à une telle mort qu'il a dégagé pour les éterniser dans la mort d'Yseult les inexhaustibles recommencements.

[Blanc typographique]

Dans la première esquisse (A) l'intensification stylistique dont parle Michael Riffaterre¹, résulte de l'insertion dans la structure d'un élément inattendu: "[. . .] le petit bruit incessant de l'oxygène s'échappait comme de l'eau". La comparaison de l'eau qui supposerait un effet de rupture, d'écart, suggère par contre le bruissement de l'air, et amène le thème de la fluidité et de la souplesse d'une activité physique comme patiner. Plus important thématiquement que sémantiquement, le mot eau est éliminé de la troisième esquisse (C). Après être qualifiée d'invisible dans la deuxième esquisse (B), l'image de l'eau le devient réellement dans C où elle pénètre dans le tissu du

1. "Criteria for style analysis", Word 15, 1959, p 170. Traduit et cité par Pierre Guiraud in La Stylistique, Paris: Klincksieck, 1978, p 171.

texte, par osmose, pour ainsi dire, grâce au renforcement de sons liquides¹ et à l'adoucissement de la tonalité. L'on entend le bruissement de l'eau dans la séquence des fricatives qui subsiste jusqu'au texte définitif:

*Accompagnée en sourdine par le murmure
incessant ma grand-mère semblait nous adresser
un long chant heureux qui remplissait la chambre,
rapide et musical.*

Le déplacement métonymique (eau»»»quelqu'un qui patine»»»enfant qui tète) résulte dans A non de la similarité mais bien de la contiguïté; un élément rebondit d'un autre, de proche en proche, ou de proche en loin, suivant cette "irradiation" ou "contagion métonymique" dont Gérard Genette a étudié le processus dans la prose poétique de Proust. Jean Milly lui a donné la réplique en élargissant le champ de son étude. Son analyse des structures rythmiques de l'oeuvre proustienne lui apporte cette confirmation: "[. . .] chaque terme d'une phrase semble en appeler un autre qui le renforce, le développe, l'enrichit, le complète, ou le nuance, le restreint, lui fournit un contraste ou un comparant, bref, entretient avec lui un rapport simple, du type de ceux qui associent le concret à l'abstrait, le particulier au général, la cause à la conséquence, le proche au lointain, le naturel à l'imaginaire, etc. C'est une dynamique de la perpétuelle mise en rapport."²

L'Image incongrue du patineur qui tète -

*[. . .] la respiration [. . .] fut [. . .] rapide,
légère, élancée et glissante comme quelqu'un qui*

-
1. Sous le nom commun de liquides on réunit les nasales (les consonnes *n, m* spirantes) et les vibrantes (le *r* vélaire, le *r* dental, le *l* vibrante latérale).
 2. La phrase de Proust, des phrases de Bergotte aux phrases de Vinteuil. Paris: Librairie Larousse, 1975, p 168.

*patine, avide, la bouche suspendue à cet air
délicieux comme un enfant qui téterait.*

- Proust l'élimine, obéissant ainsi au devoir qu'il s'est imposé de rejeter tout élément superflu ou encombrant. En fait, la confrontation de la longueur des premières phrases des trois esquisses permet de supposer que Proust ne savait qu'ajouter, que surcharger ses phrases de détails et analyses. Dans B et C, au contraire, on le voit procéder de façon inverse, désireux d'épurer et d'alléger la phrase, de créer ainsi une lecture plus aisée: "Je préfère la concentration, même dans la longueur" avait-il déclaré à Jean Cocteau en 1919.¹

On relève donc une volonté de "solidification artistique"² qui se poursuit sur le plan phonique. Comme l'a très bien montré Jean Milly, les additions ou corrections ont pour but un développement de chaînes phoniques, un perfectionnement rythmique³, une cohésion harmonique où tous les éléments - sémantiques et phoniques - se fondent et se reflètent. En cela l'effort de Proust rappelle celui de Wagner qui, comme il le dit dans ce fragment même, a dû dématérialiser le rythme des sons de la vie et de la nature avant de les faire "entrer dans la prison de sa musique". Dans cette petite cellule de la Recherche qu'est le passage sur la respiration mélodieuse de la grand-mère, nous assistons à la dématérialisation du langage.

1. Lettre du 11 février 1919, éditée par Walter A. Strauss dans le Harvard Library Bulletin, printemps 1953, p. 163. Cité par Jean Milly, La phrase de Proust, éd. citée, p. 9. Voir aussi CMP, XVIII, p. 100.

2. In Louis de Robert, Comment débuta Marcel Proust. Lettres inédites. Gallimard, 1969, p. 35. Cité par Jean Milly, op.cit., p. 10.

3. La phrase de Proust, éd. citée, p. 31.

Par leur irréductibilité, l'eau et l'air, deux puissances naturelles, fournissent, à partir de A, une bonne représentation du mouvement créateur, de sa spontanéité, de sa liberté. Puissances qui sont, d'ailleurs, affranchies du poids de la matérialité des mots. Elles se trouvent synthétisées beaucoup plus loin par vent et mer, leitmotive, comme nous le verrons, de la musique wagnérienne. Une fois le mot gau supprimé, Proust peut mettre en valeur, en fin de phrase, l'épithète musical (qui dans A se trouvait plus loin, dans une série d'épithètes). Ainsi la première phrase qui se déroulait par des moyens explicatifs ("Alors", "peu après", "mais", "au contraire"), devient plus descriptive et évocative. Tout ce qui suivait le relancement de la phrase dans A ("mais au contraire...") sera repris ensuite, se fusionnant avec d'autres éléments répétitifs ou associatifs.

Le syntagme "un long chant heureux", mis en relief dès le commencement des passages B et C, absorbe et résume les thèmes de "plainte", de "soupir continu de bien-être", de "chant de soprano", et engendre des sons chuintants: "oxygène", "s'échappant", "chambre", dans la première phrase, et ensuite, transphrastiquement, "passage", "bronche", "changement de registre", "dégagé par [. . .] l'oxygène", "geignait", "léger".

Dans C Proust renonce au mot automatique pour préciser avec inconscient l'origine du rôle, et réaliser un renforcement phonique des sifflantes, série phonique développée dans la phrase précédente. Il garde toutefois le son des occlusives avec mécanique et plus loin, le mot action réunit les deux sons [k] et [s].

La pratique du "gueuloir flaubertien" mettrait en évidence la tonalité phonétique et le rapprochement, ou mieux, l'étroite concordance entre le

mot, son sens, et le son:

*Dégagé par la double action de l'oxygène et de la
morphine, le souffle de ma grand-mère ne peinait
plus, ne geignait plus, mais vif, léger, glissait,
patineur, vers le fluide délicieux.*

L'effusion de la phrase, qui se prolonge, bien entendu, dans la suivante, se traduit ici par les sons répétés ou mis en relief par leur place. La succession de verbes qui terminent en vocaliques et qui assonnent à la finale, tend à s'associer à des thèmes de rapidité, d'euphorie, de fluidité, de douceur et de légèreté. La nouvelle rédaction de C termine la phrase par des groupes syllabiques cadencés et légèrement croissants (décasyllabe + 3.2.2.2.3.), en correspondance avec le sens. Elle crée par ailleurs ce "courant sous-jacent de signification" que Jakobson a mis en lumière dans la poésie versifiée:

*Une accumulation, supérieure à la fréquence
moyenne, d'une certaine classe de phonèmes, où
l'assemblage contrastant de deux classes opposées
[. . .] joue le rôle d'un courant sous-jacent de
signification, pour reprendre la pittoresque
expression de Poë.¹*

Proust poursuit toujours d'autres formes d'effets phoniques. Sa prédilection pour le thème vocalique en [œ] dans le style Bergotte², se fait sentir de façon progressivement plus insistante, motivé de loin par le phonème vocalique de "chant" et, peut-être, par ce nom jamais tracé sur ces pages - Tristan:

*Mais c'étaient les élans, les chants, surtout
l'éternel recommencement comme l'incessant
besoin de respirer, de la mort d'Yseult.*

-
1. Essais de linguistique générale, traduit et préfacé par N Ruwet. Paris: Editions de Minuit, 1963, p 241.
 2. Voir à ce sujet Jean Milly, La phrase de Proust, éd. citée, pp 11-54 et *passim*.

Avant que le nom Wagner ne jaillisse sous la plume de Proust, l'annoncent les phonèmes qui le constituent, dans un procédé lié à l'anagramme phonétique ou au mor-thème, procédé selon lequel un mot se décompose et disperse ses éléments dans d'autres mots avoisinants. La composition phonique de Wagner semble diriger le choix des sonorités et figure dans:

*gothique - vue - forêt - reproduire - rythme
- mer - vent*

et, après la mention du nom, dans:

*mort - reproduire - véritable - bruit -
pourtant - naturel - mort - libéré - chambre
- naturelle - aveugle - mer - vent*

Par un effet qui ne semble pas fortuit, Wagner allitère avec mer en finale et avec vent à l'initiale. Mer et vent représentent, on l'a déjà dit, les forces naturelles et immatérielles que la musique wagnérienne vise à enfermer. Quant au nom Yseult, Proust n'a pas poussé très loin la recherche de sons qu'il l'annoncent et le développant, mais on ressent sa présence depuis heureuse, dans la série de [i] et de [z], tandis que [l] et [t] se trouvent présents par leur valeur graphique.

On ne saura jamais avec certitude si ces anagrammes sont un fait conscient ou involontaire¹ mais il est évident que leur présence relève, d'après Jean Milly, "d'une tendance inhérente au langage poétique, s'il est vrai que celui-ci se caractérise par la multiplication des équivalences sur l'axe syntagmatique. L'écrivain, lorsqu'il fixe intensément son attention sur un

1. On pourrait objecter que cette composition anagrammatique n'était pas dans les intentions de Proust. Signalons que Ferdinand Saussure lui-même s'est posé le problème de l'authentification du travail paragrammatique car, pour lui, l'inconscient n'y jouait aucun rôle. (Voir son Cours de linguistique générale. Paris: Payot, 1969, p 29.)

mot, est amené à reproduire dans son écriture, volontairement ou non, les éléments phoniques de ce mot. Là nous paraît être le véritable ressort de l'anagramme."¹ Nous retrouvons donc, à l'échelle de la phrase, le même phénomène de "contagion métonymique". Un mot peut, par ses phonèmes, engendrer d'autres séries, s'associer d'autres éléments phoniques, enrichissant la signification du mot et créant un champ poétique également enrichi. Comme l'a remarqué Jean Milly, "l'anagramme serait le correspondant du leitmotiv dans la prose poétique. Comme lui, elle procède par retour de séquences sonores (pourtant, il faut le préciser, avec une répétition non littérale, mais selon des positions et des combinaisons différentes, plutôt à la manière de la musique sérielle) liées à un signifié identique. Comme lui, elle est moins un procédé de rappel explicite qu'une sollicitation de l'inconscient."²

Rien d'étonnant que dans une addition marginale de la dactylographie (f° 95), Proust évoque certains leitmotiv wagnériens: "[. . .] depuis le reflux de la mer jusqu'au martèlement du cordonnier, et des coups du forgeron au chant de l'oiseau, on peut croire, s'il a jamais assisté à une telle mort qu'il [Wagner] a dégagé pour les éterniser dans la mort d'Yseult les inexhaustibles recommencements".

L'annulation tardive des références explicites à Wagner, à sa musique et à ses leitmotiv, sert à dissimuler la dette que l'écrivain doit au compositeur allemand. Dans le domaine de la musique et de la prose poétique, c'est la phrase, petite ou longue, qui, par son rythme et ses sonorités, est le véhicule de l'expression. Sans le formuler, le rêve de Proust d'une expression sans

1. La phrase de Proust, éd. citée, pp 72-73.

2. Ibid., p 72.

paroles, sans mots, répondait au rêve mallarméen de défaire la langue et d'effacer toute trace du discours. Heureusement pour nous, il a formulé, d'une manière précise et poétique, une définition de sa propre phrase:

Peut-être à l'haleine, insensible comme celle du vent dans la flûte d'un roseau, se mêlait-il dans ce chant, quelques-uns de ces soupirs plus humains qui libérés à l'approche de la mort, font croire à des impressions de souffrance ou de bonheur chez ceux qui ne sentent déjà plus, et venaient ajouter un accent plus mélodieux, mais sans changer son rythme, à cette longue phrase qui s'élevait, montait encore, puis retombait, pour s'élancer de nouveau, de la poitrine allégée, à la poursuite de l'oxygène.¹

La description du souffle cristallise, dès les premiers brouillons, des réflexions théoriques dispersées dans les lettres ou les écrits critiques de Proust, et, au lieu de simplement se justifier, la description traduit la recherche d'une réalité invisible et indicible, jouissant des additions, suppressions, réécritures successives de la composition. Comme le pasticheur qui règle son métronome intérieur au rythme du style renanien, l'auteur de la Recherche a su se mettre aux écoutes de la vibration intérieure de la respiration, initialement trébuchante, mais qui devient aussitôt sûre et aisée, grâce à une réinfusion d'oxygène et de la "surnourriture" des ajoutages.²

1. Dactylographie, f° 92, add. marg.; cf. *CG II*, p 340.

2. Cf. "[. . .] toute qualité morale a pour fonction une différence matérielle. Puisque vous avez la bonté de trouver dans mes livres quelque chose d'un peu riche et qui vous plaît, dites-vous que cela est dû précisément à cette surnourriture que je leur réinfuse en vivant, ce qui matériellement se traduit par ces ajoutages." (Lettre à Gaston Gallimard, écrite vers le 22 mai 1919, in Marcel Proust. Choix de lettres, Plon, 1965, p 244. Voir aussi *CMP*, XVIII, p 226.)

Mais Proust a su se mettre, aussi, aux écoutes de la vibration extérieure des discours, aliant jusqu'à *crêce*, pour chacun de ses personnages, un son individuel, une "voix" singulière unique. Car le romancier est celui qui a le pouvoir de prêter "une voix à la foule, à la solitude, au vieil ecclésiastique, au sculpteur, à l'enfant, au cheval, à notre âme."¹ Comme le remarque avec justesse Jean-François Revel, "[...] supposons que toute la Recherche vienne à être détruite, et que l'on n'en retrouve que vingt phrases de Bloch, vingt de Norpois, vingt d'Aimé, etc., il serait difficile de se douter qu'elles ont été écrites par la même plume. . ."²

S'ouvre maintenant le deuxième volet de ce chapitre qui est consacré à l'exploration des différentes "voix" qu'enregistre le Narrateur-auditeur avec une habileté mimétique qui laisse souvent pantois son lecteur. Il ne s'agit pas cependant d'une transcription machinale des manies et tics verbaux de ses personnages, mais d'un enregistrement du timbre, de la hauteur, de l'intensité des paroles, de tout ce qui permet de décoder l'individualité du personnage et les particularités de son tempérament. Il va sans dire que celui qui est à la recherche d'un langage immatériel, s'intéresse autant à la voix qu'au corps d'un personnage. Comme le constate le Narrateur à l'époque de la Prisonnière, et en écoutant la voix d'Andrée, il a toujours été sensible aux voix, aux voix de femmes surtout:

[...] les unes ralenties par la précision d'une question et l'attention de l'esprit, d'autres essoufflées, même interrompues, par le flot lyrique de ce qu'elles racontent; je me rappelle une à une la voix de chacune des jeunes filles que j'avais

1. CSB, p 414.

2. Sur Proust. Paris: Julliard, 1960, p 40.

connues à Balbec, puis de Gilberte, puis de ma grand-mère, puis de Mme de Guermantes; je les trouvais toutes dissemblables, moulées sur un langage particulier à chacune, jouant toutes sur un instrument différent, et je me dis quel maigre concert doivent donner au Paradis les trois ou quatre anges musiciens des vieux peintres, quand je voyais s'élever vers Dieu, par dizaines, par centaines, par milliers, l'harmonieuse et multisonore salutation de toutes les Voix.¹

Dans cet épisode où la mort est le terme inévitable, c'est son imminence et sa constante présence qui donnent un sens au langage et qui distinguent les voix les unes des autres. Rien ne l'illustre mieux que le moment où la grand-mère entre dans un des cabinets des Champs-Élysées. Elle y souffre en silence, complètement éclipsée par la conversation de la "marquise" et du garde forestier.² La vacuité des parois qu'ils échangent n'est pas sans rappeler une scène balzacienne où Proust admirait

[. . .] la nullité de la conversation du duc de Grandlieu et du vidame de Pamiers: "Le comte de Montriveau est mort, dit le vidame, c'était un gros homme qui avait une incroyable passion pour les huîtres. - Combien en mangeait-il donc? dit le duc de Grandlieu. - Tous les jours dix dizaines. - Sans être incommodé? - Pas le moins du monde. - Oh! mais c'est extraordinaire! Ce goût ne lui a pas donné la pierre? - Non, il s'est parfaitement

1. *Pr*, pp 101-102.

2. Cf. "Dans le chalet des Champs-Élysées, l'insignifiance du dialogue entre le narrateur, le garde et la 'marquise' fait, jusque dans son comique, mieux ressortir le drame de l'attaque de la grand-mère." (Jean-Yves Tadié, Proust et le roman, éd. citée, p 158.)

*porté, il est mort par accident.*¹

L'attaque silencieuse de la grand-mère met en marche le déclin progressif de ses facultés, mais la vieille dame garde celle, extraordinaire, de l'audition:

*- J'ai entendu toute la conversation entre la "marquise" et le garde, me dit-elle. C'était on ne peut plus Guermantes et petit noyau Verdurin. Dieu! qu'en termes galants ces choses-là étaient mises. Et elle ajouta encore, avec application, ceci de sa marquise à elle, Mme de Sévigné: "En les écoutant je pensais qu'ils me préparaient les délices d'un adieu."*²

La grand-mère n'a pas choisi d'entendre la conversation, mais dans ce vase clos et communicant à la fois qu'est le pavillon des Champs-Élysées, elle a, malgré elle, involontairement, entendu toute la conversation. Non seulement entendu, mais, selon la distinction de Roland Barthes³, écouté les paroles cruelles et ironiques de la tenancière, reconnu et compris l'universalité du snobisme et, qui plus est, leur message prophétique.

La voix de la "marquise", ses paroles, leurs sons et leurs sens, suffisent à communiquer à la grand-mère une vérité cachée. Bien écouter implique être

1. *CSB*, p 272. La scène que Proust cite, se trouve dans La Duchesse de Langeais, XIII, éd. Conard, p 288 sq.

2. *CG I*, p 312.

3. "Entendre est un phénomène physiologique; écouter est un acte psychologique. [...] écouter, c'est se mettre en posture de décoder ce qui est obscur, embrouillé ou muet, pour faire apparaître à la conscience le 'dessous' du sens (ce qui est vécu, postulé, intentionnalisé comme caché.)" (Roland Barthes, "Écoute", L'obvie et l'obtus, Essais Critiques III, Coll. "Tel Quel", Ed. du Seuil, 1982, p 221.)

sensible auditivement aux sens voilés. La signification est perçue instantanément par la grand-mère, d'un seul coup, sous une forme abrégée, condensée, concentrée. Forme elliptique aussi car les déictiques ("c'était" et "ces choses-là") renvoient non à tel ou tel aspect de la conversation de la "marquise" mais à tous les aspects de son langage. Les coordonnées spatiales se prêtent aussi à situer la conversation par rapport à la grand-mère. Après son absence provisoire, elle redevient le centre et le repère, le point d'observation à partir duquel on peut non seulement regarder mais aussi écouter la scène. Le Narrateur, suivant diverses voies et se heurtant à maints obstacles, devra apprendre à se sensibiliser à la vie cachée des mots, à les traduire et à les déchiffrer, afin d'acquérir la stabilité linguistique dont jouissent sa grand-mère, sa mère et Mme de Sévigné. Savoir écrire c'est, avant tout, savoir bien écouter.

Les paroles de la grand-mère servent à rappeler, par le rapprochement qu'elles permettent entre deux réalités apparemment antinomiques, que la vérité n'existe pas dans l'une ou l'autre, mais transversalement.¹ La grand-mère a su extraire la vérité commune aux deux mondes et l'a déclarée dans un langage où se rencontrent et se superposent deux allusions littéraires, l'une au style indirect² et l'autre explicite (mise en évidence par les guillemets).³ Les propos de la grand-mère révèlent en conséquence deux "voix" littéraires qui colorent et

-
1. Pour l'importance de la "dimension transversale" dans l'œuvre proustienne, voir Gilles Deleuze, Proust et les signes, éd. citée, p 136, p 184 et *passim*.
 2. C'est dans Le Misanthrope la réplique de Philinte, à propos du Sonnet d'Oronte: "Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!" (Acte I, sc II, v 325.)
 3. La grand-mère cite inexactement la lettre du 21 juin 1680 à Mme de Grignan, où Mme de Sévigné se plaint de la visite ennuyeuse de Mme de La

commentent le récit. D'une part, la "voix" du raffinement, moral et stylistique, de la marquise de Sévigné qui, transmise à la mère du Narrateur, portera plus loin un jugement de valeur lors de la réception des lettres du grand-duc héritier de Luxembourg, lettres touchantes qui suscitent la réflexion favorite de la grand-mère: "Sévigné n'aurait pas mieux dit."¹ De l'autre, la "voix" comique et moliéresque, plus envahissante, qui de la cuisine de Françoise traverse la cour (l'atelier de Jupien), les Champs-Élysées (les cabinets de la "marquise" et le cabinet de consultation du professeur E...) avant de revenir à la chambre de l'agonie (le spécialiste des nez, le duc de Guermantes et Dieulafoy) et aux coulisses (le jeune valet de pied).

Quel rôle jouent les citations, les textes dans le Texte? Selon Luc Fraisse, "la citation remplit deux usages: soit confirmer par pudeur et bon goût à un auteur le soin d'exprimer une pensée profonde, soit susciter le rire en appliquant un vers célèbre à un détail quotidien. [...] La citation a pour l'écrivain une saveur avant tout familiale, saveur parfois douloureuse. si l'on peut dire, et l'on sait que les propos émaillés de citations tenus par la grand-mère, aussitôt après son attaque aux Champs-Élysées, reproduisent dans la forme les dernières paroles de Mme Proust à son fils."² A part la résonance autobiographique des

Hamalinière: "Il y a trois jours que cette femme est plantée ici. Je commence à m'y accoutumer, car comme elle n'est pas assez habile pour être charmée de la liberté que je prends de faire tout ce qu'il me plaît, de la quitter, d'aller voir mes ouvriers, d'écrire, j'espère qu'elle s'en trouvera offensée. Ainsi je me ménage les délices d'un adieu charmant qu'il est impossible d'avoir quand on a une bonne compagnie." (Correspondance, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", t.II, p 984.)

1. *CGI*, p 330. Voir aussi *Sw*, p 20.

2. Le processus de la création chez Marcel Proust. Le fragment expérimental.

propos de la grand-mère¹, les citations créent explicitement l'intertexte qui sert de caution aux affirmations ("C'était on ne peut plus Guermantes et petit noyau Verdurin") et, par suite, de garant de vérité. La grand-mère les utilise pour faire appel à la subjectivité du Narrateur, pour susciter des réactions directes d'adhésion et, surtout, pour instaurer une communication immédiate entre eux. Le monde de la littérature intervient aussi pour donner au langage de la grand-mère une épaisseur dont manque justement celui de la "marquise".

Tout l'effort de l'écriture dans cet épisode tend à établir un rapport langagier avec l'univers corporel et matériel. Dès la première alerte de la maladie et de la mort, on essaie désespérément d'entrer en communication avec le corps - comme le montrent tous les paradigmes de dire et de communiquer que nous avons soulignés:

*C'est dans la maladie que nous nous rendons
compte que nous ne vivons pas seuls, mais
enchaînés à un être d'un règne différent [. . .] qui*

Paris: José Corti, p 337.

1. Voir André Maurois, A la recherche de Marcel Proust, éd. citée, p 119:

Dans les Cahiers du fils, on trouve cette note, cachée au coin d'une page: "Maman avait quelquefois du chagrin, mais on ne le savait pas, car elle ne pleurait jamais qu'avec douceur et esprit. Elle est morte en me faisant une citation de Molière et une citation de Labiche. Elle m'a dit, de la garde qui sortait un instant, nous laissant seuls: ' Son départ ne pouvait plus à propos se faire...' - 'Que ce petit-là n'ait pas peur; sa maman ne le quittera pas. Il ferait beau voir que je sois à Etampes et mon orthographe à Arpajon...' Et puis elle n'a plus pu parler. Une fois seulement elle vit que je me retenais pour ne pas pleurer et elle fronça les sourcils, fit la moue en souriant, et je distinguai, dans sa parole déjà si embrouillée: 'Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être...'"

ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre: notre corps. [. . .] demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. Les malaises de ma grand-mère passaient souvent inaperçus à son attention, toujours détournée vers nous. Quand elle en souffrait trop, pour arriver à les guérir, elle s'efforçait en vain de les comprendre. Si les phénomènes morbides dont son corps était le théâtre restaient obscurs et insaisissables à sa pensée, ils étaient clairs et intelligibles pour des êtres appartenant au même règne physique qu'eux, de ceux à qui l'esprit humain a fini par s'adresser pour comprendre ce que lui dit son corps, comme devant les réponses d'un étranger on va chercher quelqu'un du même pays qui servira d'interprète. Eux peuvent causer avec notre corps, nous dire si sa colère est grave ou s'apaisera bientôt.¹

Selon le processus d'engendrement par contiguïté, surgit à cet endroit du récit le premier "interprète" interpellé et, par conséquent, la première "voix" humaine dans la chambre de la maladie: celle de Cottard, grand clinicien. Il n'est pas question dans l'épisode de son ignorance linguistique, son rôle étant limité à sa compétence médicale. N'empêche que sa réaction est facétieuse: "Malade? Ce n'est pas au moins une maladie diplomatique?"² et qu'elle s'accompagne de son habituel sourire fin³, sourire qui est censé atténuer

1. *CGI*, p 298.

2. *Ibid.*

3. Dans *Un amour de Swann* Proust analyse toute la gamme d'émotions et

la question et lui enlever tout air interrogatoire. Le régime de lait préconisé par lui (avec enthousiasme à cause du calembour qu'il suscite¹) aggrave les maux de la grand-mère. Le médecin se heurte à l'étrangeté de la *materia mater*. Lui ne sait se prémunir d'objectivation, cherche toujours à imposer son propre style, sans le modifier au cas unique et exceptionnel de la malade. La médecine, dit avec sarcasme le Narrateur dans une phrase-maxime, a fait "quelques petits progrès dans ses connaissances depuis Molière, mais aucun dans son vocabulaire."² Le Narrateur se reformule dans mainte autre circonstance de la Recherche, parfois au détour d'une phrase et incidemment, mais toujours avec une énergie véhémence. Seul l'épisode de la mort de la grand-mère offre l'occasion d'écouter le langage verbal et gestuel des médecins. Même s'ils conduisent en erreur, le Narrateur reconnaît le besoin de croire en leurs promesses:

Car la médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. De sorte que croire à la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités.³

d'intentions que cache le sourire de Cottard. (Sw, p 200.)

1. "Purgatifs violents et drastiques, lait pendant plusieurs jours, rien que du lait. Pas de viande, pas d'alcool. [...] je veux bien que vous preniez quelques potages, puis des purées, mais toujours au lait, au lait. Cela vous plaira, puisque l'Espagne est à la mode, ollé! ollé!" (JF, p 498; voir aussi notre chapitre IV, p 242, note 4.)
2. SG, p 641.
3. CG I, pp 298-299.

A la stratégie "militaire" de Cottard succède la stratégie discursive de du Boulbon qui possède toutes les armes du style oratoire. A la différence de son rival qui est toujours mû par son "zèle de linguiste"¹, souvent dans une situation d'insuffisance rhétorique, le docteur du Boulbon, qui discourt au chevet de la malade, se trouve tout à fait à son aise, débordant d'assurance, dans une situation de compétence. On a déjà constaté chez ce "littérateur égaré dans la médecine"², la maîtrise du langage (scientifique et poétique à la fois), et la fascination pour les mots et leurs effets. Les auditeurs de diagnostics sont souvent naïfs et peu perspicaces car ils éprouvent le besoin de croire en l'immutabilité du langage médical. Le docteur du Boulbon qui le sait, manipule savamment auditeurs et langage, son vocabulaire réussissant moins à expliquer qu'à persuader et à convaincre.

Sans s'attarder à dresser une description physique du médecin³, le Narrateur confie aux paroles du docteur du Boulbon, la tâche de révéler sa "voix" individuelle. Puisque c'est la parole qui règne, il nous signale, à un moment du récit, le ton de la voix:

*[. . .] sa voix [. . .], pendant toute la visite, resta,
ce qu'elle était naturellement, caressante, et nous
ses sourcils embroussaillés, ses yeux ironiques*

1. Sw, p 217.

2. Dactylographie, f° 103. Voir notre chapitre IV, pp 238-241.

3. Les quelques détails nous sont fournis par le biais de Swann qui a le goût de voir dans la peinture des maîtres "les traits individuels des visages que nous connaissons: ainsi, [...] dans un portrait de Tintoretto, l'envahissement du gras de la joue par l'implantation des premiers poils des favoris, la cassure du nez, la pénétration du regard, la congestion des paupières du docteur du Boulbon." (Sw, p 223.)

*étaient remplis de bonté.*¹

Oeil bienveillant mais aussi fouilleur de symptômes et de signes, l'oeil de du Boulbon lui permet de lire la maladie, de saisir et interpréter les signes: "Il semble, dit Roland Barthes, que, dans l'espace clinique [. . .] la maladie soit le champ d'un véritable langage puisqu'il y a une substance, le symptôme, et une forme, le signe (un ordre biface signifiant-signifié); une combinaison démultipliant; un signifié nominal comme dans les dictionnaires; et une lecture, le diagnostic, qui est d'ailleurs comme pour les langues, soumise à un apprentissage."² Pour sa lecture, du Boulbon recourt volontiers à une tradition oratoire qui relève de la rhétorique aristotélicienne. Bien que son discours n'entre pas dans le système rigoureux de l'argumentation en cinq mouvements (exorde, narration, confirmation, digression et péroraison), il en comporte trois, notamment une introduction, un développement et une conclusion.

D'abord, comme l'orateur qui, dans son introduction, établit contact avec son auditoire, du Boulbon cherche à établir entre lui et la grand-mère une connivence fondée sur une communauté de goûts littéraires. Sa *captatio benevolentiae* est bien connue: il parle littérature. La grand-mère est ainsi disposée à recevoir les arguments décisifs et raisonnés du médecin. Dans l'expression orale directe qui le met en présence de ses interlocuteurs (la grand-mère, la mère et le Narrateur), du Boulbon peut observer les réactions de la malade. Quatre hypothèses ne parviennent pas à expliquer le regard qu'il pose sur elle, regard "où il y avait peut-être l'illusion de scruter profondément la malade, ou le désir de lui donner cette illusion, qui semblait spontanée mais

1. *CGI*, p 302.

2. "Sémiologie et médecine", *L'aventure sémiologique*. Paris: Editions du Seuil, 1985, p 282.

devait être devenue machinale, ou de ne pas lui laisser voir qu'il pensait à tout autre chose, ou de prendre de l'empire sur elle. . ."¹ Regard à jamais énigmatique, comme l'observe Jean-Yves Tadié: "le regard du héros proustien est alors comme l'Apollon de Delphes chez Héraclite: il ne dit ni oui ni non, mais donne un signe."² Les raisons pour lesquelles le docteur aborde la consultation de manière oblique et peu conventionnelle, deviennent, après trois hypothèses, évidentes:

*[. . .] depuis, j'ai compris que, surtout remarquable comme aliéniste et pour ses études sur le cerveau, il avait voulu se rendre compte par ses questions si la mémoire de ma grand-mère était bien intacte.*³

Le but de du Boulbon est de provoquer chez la grand-mère un retour à son style de vie habituel. Rien ne nous est dit du signe qui lui apporte la certitude que la grand-mère est bien portante. Dans un passage qui n'est pas sans évoquer les romans de Nathalie Sarraute, le Narrateur intervient pour décrire le moment où du Boulbon perçoit la vérité, bouleverse les surfaces, fouille en profondeur, s'enfonce dans le signe et, une fois la vérité atteinte, se trouve sur la terre ferme de la certitude.⁴

Comme nous l'avons déjà vu⁵, la thérapeutique de du Boulbon ne réside pas dans la diététique. Pour lui, la diététique est considérée au sens plus large -

1. *CG I*, pp 301-302.

2. Proust et le roman, éd. citée, p 135.

3. *CG I*, p 302.

4. Ibid.

5. Chapitre IV, p 239.

non comme une discipline relevant du régime alimentaire, mais comme la régulation salubre, hygiénique, de l'ensemble des activités et du style de vie de l'individu. Son traitement est puissant: il met en jeu la part subjective de la croyance en la maladie ("il dépend de vous"). Sans le support matériel du thermomètre ("Il toucha sa main"), il réfute les objections de la grand-mère en se servant d'une exclamation toute faite ("Et puis la belle excuse!"). Il ne dédaigne pas les trouvailles linguistiques, et, sans fabriquer de mots scientifiques, il invente une alliance inattendue dans la formule "albumine mentale", formule où il resserre plus énergiquement une expression qui, délayée dans un groupe périphrastique, serait exsangue. La phrase devient plus souple car elle n'exige pas d'explication et laisse à la grand-mère la possibilité de voir le rapport. L'expression résume en outre sa croyance que toute maladie est une psychosomatique. Son ingéniosité verbale incorpore, sans effet de choc ou de dépaysement, quelques termes scientifiques: "Pour une affection que les médecins guérissent avec des médicaments, [. . .] ils en produisent dix chez des sujets bien portants, en leur inoculant cet agent pathogène, plus virulent mille fois que tous les microbes, l'idée qu'on est malade."¹ Il use certes ici d'un lexique médical (lexique moderne puisqu'il tient compte de découvertes récentes) mais il ne vise pas à déconcerter la grand-mère. Pour la rassurer, du Boulbon agence avec virtuosité les pronoms, allant du cas particulier de la malade ("vous") au cas commun de tout le monde ("Nous avons tous eu [. . .] notre petite crise d'albumine"), jusqu'au cas universel des nerveux ("Dites-leur qu'une fenêtre fermée est ouverte dans leur dos, ils commencent à éternuer...") avant de revenir, finalement, au "vous" qui comprend grand-mère, fille et petit-fils.

Son discours relancé par l'intervention de la mère, qui ajoute sa concurrence à

1. *CGI*, p 303.

l'argumentation, du Boulbon recourt à la mythologie grecque pour inciter la grand-mère à sortir. Afin d'orienter l'action de la malade, il emploie un impératif: "Allez aux Champs-Élysées, Madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils."¹ Jamais dans la Recherche un impératif n'a de plus graves conséquences. Les allusions à Apollon, au serpent Python et au laurier créent une complicité entre locuteur et auditrice car celui-là sait qu'il a affaire à une femme lettrée. Le Narrateur, auditeur silencieux, doit découvrir et déchiffrer les significations retentissantes qui vibrent dans ces allusions. Le diagnostic médical s'avère bien une lecture soumise à un apprentissage.

Du Boulbon, cependant, lecteur peu avisé, propose les sorties au grand air pour guérir les insomnies de la malade. "Au contraire, Monsieur, objecte la grand-mère, le vent m'empêche absolument de dormir."² L'éloquence de du Boulbon se tarit momentanément, et l'interjection murmurée ("Ach!"), accompagnée d'un froncement de sourcils, révèle l'orgueil offensé du médecin ("comme si on lui avait marché sur le pied et si les insomnies de ma grand-mère par les nuits de tempête étaient pour lui une injure personnelle."³) Comme le remarque justement Jean-Yves Tadié, "Au motif réel d'un simple mot, Proust préfère une cause imaginaire qui rend compte de l'expression et de l'intonation exagérées par rapport à la parole qui les appelle: cette distance entre ce qui devrait être dit et ce qui est dit réellement est due à l'orgueil."⁴

1. Ibid.

2. Ibid., p 304.

3. Ibid.

4. Op. cit., p 163.

Relancé une deuxième fois par la mère (qui évoque implicitement Tante Léonie), le discours de du Boulbon devient narratif. Sa digression sur le sanatorium et le poète-neurasthénique mène à l'éloge de la grand-mère et des nerveux, éloge émouvant par les résonances bibliques de son langage ("Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille magnifique et lamentable qui est le sel de la terre."¹) Sous le terme vague de "nervosisme" s'élève le panégyrique des artistes dont l'importance se révélera dans le dernier volume du roman.

Du Boulbon possède, comme nous l'avons déjà dit, tous les atouts dans son jeu: l'ingéniosité verbale, la "sérénité philosophique"², le charme, le génie de se déclarer lui aussi nerveux. Son discours se développe avec souplesse. Ses phrases ne restent jamais inachevées, ne dévient jamais, n'esquissent jamais des retours en arrière. Il se sert des ressources de l'expressivité orale ("Ah! je crois bien, [. . .] c'est admirable! [. . .] Ah! vraiment!")³ mais son langage incorpore aussi les ressources des expressions de l'écrit.

Dans sa longue conclusion, du Boulbon exhorte la grand-mère à devenir son propre guérisseur: "Non, je n'en veux pas à votre énergie nerveuse. Je lui demande seulement de m'écouter; je vous confie à elle."⁴ Voilà l'erreur des interlocuteurs: avoir écouté le médecin et suivi ses conseils, mais sans être sensibles à la vaine présomption de ses promesses, sans être plus attentifs à la

1. *CGI*, p 305.

2. *Ibid.*, p 304.

3. *Ibid.*, p 302.

4. *Ibid.*, p 306.

"voix" de Mme de Sévigné. En effet, des additions postérieures aux cahiers 47 et 48 situent cette citation de l'épistolière juste avant la prise de parole du médecin:

[Ma grand-mère] avait beau nous répondre par la lettre de Mme de Sévigné sur Mme de La Fayette: "On disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir. Je disais à ces personnes si précipitées dans leur jugement: "Mme de La Fayette n'est pas folle" et je m'en tenais là. Il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison de ne pas sortir."¹ Du Boulbon appelé donna tort, sinon à Mme de Sévigné qu'on ne lui cita pas, du moins à ma grand-mère.²

L'ample discours de du Boulbon démontre la futilité de réfuter les avis de Mme de Sévigné. Posée juste avant les paroles du médecin, la citation aura dû mettre les interlocuteurs (et le lecteur) sur le qui-vive. Le langage des médecins mène, fatalement, en erreur. Leurs promesses sont pur paraître. Les scandaleux effets de leurs paroles n'ont pas besoin d'être commentés. Il y a effectivement une absence totale d'analyse psychologique et même plus tard le discours ne fait jamais l'objet des réminiscences du Narrateur. Il préfère ni

1. Citation exacte mais incomplète. Dans une lettre à la comtesse de Guïtaut, le 3 juin 1693, Mme de Sévigné parle de la mort de sa meilleure amie, Mme de La Fayette, survenue le 25 mai: "Je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir. Elle avait une tristesse mortelle: quelle folie encore! n'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? Elle en convenait aussi, mais je disais à ces personnes, si précipitées dans leurs jugements: 'Mme de La Fayette n'est pas folle', et je m'en tenais là. Hélas! Madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justifiée; il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison et de ne point sortir et d'être triste." (Correspondance, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", III, pp 1006-1007.)

2. *CGI*, p 301.

interpréter ni corriger les paroles du médecin car la scène des Champs-Élysées donne son vrai sens au discours. "Un dialogue proustien manifeste [. . .] toujours une vérité - fût-ce à travers l'erreur" note pertinemment Jean-Yves Tadié.¹ Celui de du Boulbon annonce et formule, avant le Temps retrouvé et avant les passages sur Bergotte, visiteur silencieux auprès de la grand-mère, le débat du Livre et des souffrances qu'impose et requiert la création.

À la suite de du Boulbon qui semble avoir tout dit, le langage des médecins devient de plus en plus gestuel et nettement moliéresque. Les trois médecins qui surgissent dans l'espace de la mort - le professeur E..., le spécialiste des nez, et Dieulafoy - se définissent soit par certaines manies, soit par certaine élégance de tenue, mais toujours par une impuissance à véritablement communiquer avec la mourante et la mort.

La voix du professeur E... fait irruption dans le récit lorsque le Narrateur, retraversant les Champs-Élysées avec sa grand-mère, prend conscience du silence et du néant qui le séparent désormais d'elle. Cette voix, avant qu'elle ne soit identifiée, attribue l'impossibilité où se trouve le professeur E... de voir la grand-mère, à "une question de déontologie."² La mort existe déjà dans les mots. Pendant le "quart d'heure bien juste" qu'il accorde, à contrecœur, à la grand-mère, le professeur E... entame la consultation, comme

1. Proust et le roman, éd. citée, p 156.

2. "« Monsieur, je ne dis pas, mais vous n'avez pas pris de rendez-vous avec moi, vous n'avez pas de numéro. D'ailleurs, ce n'est pas mon jour de consultation. Vous devez avoir votre médecin. Je ne peux pas me substituer, à moins qu'il ne me fasse appeler en consultation. C'est une question de déontologie... » (CG II, p 313; addition sur les deuxièmes épreuves.)

le docteur du Boulbon, par le biais de la littérature. Le Narrateur emploie le style indirect pour rapporter, en condensé, le contenu du discours du médecin: "Comme il savait ma grand-mère très lettrée et qu'il l'était aussi, il se mit à lui citer pendant deux ou trois minutes de beaux vers sur l'Eté radieux qu'il faisait."¹ Comme les plaisanteries et citations de du Boulbon, celles du professeur E... concourent à rassurer le Narrateur, à le convaincre de l'infailibilité des médecins. Le langage du professeur E... passe aisément, à une vitesse vertigineuse, d'un registre à l'autre. Ayant prononcé la sentence faidique ("Votre grand-mère est perdue [. . .]. C'est une attaque provoquée par l'urémie. En soi, l'urémie n'est pas fatalement un mal mortel, mais le cas me paraît désespéré."²), le professeur E... s'apprête à recevoir son habit ajusté par la femme de chambre, tend "gracieusement" la main au Narrateur et, une fois celui-ci sorti, pousse des cris de colère car la femme de chambre n'a pas percé la boutonnière de son habit.

Le spécialiste des nez arrive à un moment où "selon l'expression populaire, on ne sait plus à quel saint se vouer"³. Toute cette brève scène est source de comique: la trousse du médecin "chargée de tous les rhumes de ses clients, comme l'outre d'Eole"; son examen des nez; et son langage fortement moliéresque: "Voilà un petit cornet que je serais bien aise de revoir. N'attendez pas trop. Avec quelques pointes de feu je vous débarrasserai." Pas de langage scientifique mais dès le lendemain "chacun de nous eut son catarrhe." Tous, sauf la grand-mère qui, sagement, a refusé de se laisser examiner, se soustrayant ainsi à la puissance d'un autre langage médical.

1. Ibid., p 317.

2. Ibid., p 318.

3. Ibid., p 324.

Le comique moliéresque atteint son apogée avec l'entrée de Dieulafoy resplendissant en redingote noire. Comme Rabelais, Molière et Balzac, Proust a le sens de l'onomastie. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un personnage fictif, dès que l'on entend le nom du médecin on se croit chez Molière. Très proche des noms Diafoirus (la consonance latine évoque le pédantisme), et Bonnefoy, personnages du Malade imaginaire, le nom de Dieulafoy semble évoquer l'énorme effort de croyance et de foi qu'exigent de nous les médecins: "Le docteur Dieulafoy a pu en effet être un grand médecin, un merveilleux professeur; à ces rôles divers où il excella, il joignait un autre dans lequel il fut pendant quarante ans sans rival, un rôle aussi original que le raisonneur, le scaramouche ou le père noble, et qui était de venir constater l'agonie ou la mort. Son nom déjà présageait la dignité avec laquelle il tiendrait l'emploi, et quand la servante disait: 'M. Dieulafoy', on se croyait chez Molière."¹ Le contraste avec le duc de Guermantes est souligné par le Narrateur: "Dans sa noble redingote noire, le professeur entrait, triste sans affectation, ne donnait pas une seule condoléance qu'on eût pu croire feinte et ne commettait pas non plus la plus légère infraction au tact. Aux pieds d'un lit de mort, c'était lui et non le duc de Guermantes qui était le grand seigneur."² Nous ne savons pas quelles paroles le médecin adresse à voix basse au père du Narrateur, mais tout dans son comportement suggère une élégance, un tact et une réserve incomparables.

Dans le monde des serviteurs, des illettrés, deux "voix" se font entendre: celle de Françoise, vieille servante, et celle de son jeune valet de pied, Joseph Périgot. Voix auxquelles on aurait avantage à être attentifs, comme le conseille

1. Ibid., p 342.

2. Ibid.

Ramon Fernandez: "[. . .] les domestiques, sorte de chœur sournois qui commente dans l'ombre et dans les coulisses la comédie humaine, doivent être attentivement écoutés."¹

Dès le cahier 48, Françoise croit obstinément que certains mots ne se prononcent pas de la manière dont ils s'écrivent. Sa préférence pour les ventouses découle moins d'une connaissance scientifique de leur efficacité à décongestionner le cerveau, que de son goût pour l'adjectif insolite "clarifiées":

Françoise espéra un instant qu'on mettrait des ventouses "clarifiées". Elle en chercha les effets dans mon dictionnaire mais ne put les trouver. Eût-elle bien dit "scarifiées" au lieu de "clarifiées" qu'elle n'eût pas trouvé davantage cet adjectif, car elle ne le cherchait pas plus à la lettre c qu'à la lettre s; elle disait en effet "clarifiées" mais écrivait (et par conséquent croyait que c'était écrit) "esclarifié".²

Il y a chez elle, partout dans le roman, une résistance à toute correction, une "surdité linguistique"³ qui implique ici son incapacité d'être sensible auditivement à l'annonciante, de comprendre le langage de la mort. D'où l'emploi du démonstratif indéterminé, volontairement vague et neutre, "cela", pour se référer à ce que l'on ne sait ni comprendre ni nommer: "[. . .] elle ne savait que répéter: 'Cela me fait quelque chose', du même ton dont elle disait, quand elle avait pris trop de soupe aux choux: 'J'ai comme un poids sur l'estomac', ce qui dans les deux cas était plus naturel qu'elle ne semblait le

1. Proust ou la généalogie du roman moderne, éd. citée, p 185.

2. CG II, p 334.

3. Gérard Genette, "Proust et le langage indirect", Figures II. Paris: Editions du Seuil, 1969, p 228.

croire."¹ Nous avons déjà signalé le même usage du démonstratif chez la "marquise" avec qui Françoise occupe le même rang linguistique. Usage qui relève toujours de la "contagion" par contiguïté dont nous parlions plus tôt.

Il convient de noter ici la même parenté linguistique entre Jupien et le duc de Guermantes. Juste avant la sortie de la grand-mère, le giletier, chez qui Françoise est entrée pour faire faire un point au mantelet que la grand-mère mettrait pour sortir, essaie de faire de l'esprit: "Est-ce votre jeune maître qui vous amène ici, [. . .] est-ce vous qui me l'amenez, ou bien est-ce quelque bon vent et la Fortune qui vous amènent tous les deux?"² La plaisanterie de Jupien suscite un de ces rapprochements fulgurants et instructifs qui nous surprennent dans la Recherche: "Bien qu'il n'eût pas fait ses classes, Jupien respectait aussi naturellement la syntaxe que M. de Guermantes, malgré bien des efforts, la violait."³ Plus tard, lors de la visite intempestive du duc de Guermantes - qui vient, cérémonieusement, étaler son art du salut, et qui est contrarié par la froideur apparente de la mère du Narrateur - , le duc se félicite du "bon vent" qui lui a, fortuitement, amené son neveu Saint-Loup.⁴

Dans son ignorance agaçante, c'est Françoise avec son franc-parler qui risque de détruire la "confiance sans limites" qu'inspire le docteur du Boulbon chez le Narrateur et sa famille, de percer à jour l'impuissance des médecins:

"Ah! je ne sais pas, c'est bien possible", dit

1. CG II, p 340. Voir aussi notre chapitre IV, p 221.

2. CG I, p 308.

3. Ibid.

4. CG II, p 339.

*Françoise qui était là et qui entendait pour la première fois le nom de Charcot comme celui de du Boulbon. Mais cela ne l'empêchait nullement de dire: "C'est possible." Ses "c'est possible", ses "peut-être", ses "je ne sais pas" étaient exaspérants en pareil cas. On avait envie de lui répondre: "Bien entendu qu'vous ne saviez pas puisque vous ne connaissez rien à la chose dont il s'agit; comment pouvez-vous même dire que c'est possible ou pas, vous n'en saviez rien? En tous cas, maintenant vous ne pouvez pas dire que vous ne savez pas que Charcot a dit à du Boulbon etc., vous le savez puisque nous vous l'avons dit, et vos "peut-être", vos "c'est possible" ne sont pas de mise puisque c'est certain."*¹

Irrité, le Narrateur tente, de manière confuse, en imaginant une réplique, d'écarter le voile de doute que Françoise jette malicieusement sur le nom de du Boulbon. Il est également irrité par son langage infantile qui, comme la glace pendant qu'elle coiffe la grand-mère, risque de mettre la mourante face à face avec l'animalité dévorante de la mort:

*Aussi Françoise m'exaspérait-elle en lui répétant avec ces petits rires qu'on a avec un enfant qu'on veut faire jouer: "Oh! les petites bêtes qui courent sur Madame." C'était, de plus, traiter notre malade sans respect, comme si elle était tombée en enfance."*²

Etant donné la pauvreté et la familiarité de son vocabulaire, son incapacité de traduire ses sentiments avec un maximum de plénitude, Françoise recourt plutôt au geste. Coiffer la grand-mère lui permet de témoigner à la malade ou à la

1. CG I, p 301.

2. CG II, p 335. (Addition sur les premières épreuves. cf. Cahier 48, f° 3 r°.)

morte son profond respect, à l'aide de supports matériels (peignes, brosses, peignoir et eau de Cologne) et non de paroles toujours inadéquates à communiquer son chagrin.

A partir des épreuves les expressions impertinentes et la déformation des mots sont transmises à la fille de Françoise, à cette jeune Parisienne qui appelle Combray dédaigneusement la "cambrousse" où elle se sent devenir "pétrousse".¹ C'est le mot cambrousse en particulier qui accuse, au niveau du langage, la dévalorisation que subit le lieu maternel, pur et primitif (et qu'incarne la grand-mère). Dans Le Côté de Guermantes, la mort de la grand-mère accompagne la mort du Livre et de la Poésie. Le Narrateur aura la tâche, en écrivant, de restituer au lieu mythique de l'enfance tout son charme et toute sa magie.

Il ne suffit pas d'emprunter et d'enchaîner les mots pour aboutir à un fragment d'œuvre littéraire, comme en témoigne l'activité scripturale du jeune valet de pied. Pendant que la grand-mère perd la parole, que la parole créatrice du romancier Bergotte se tait lentement et que le Narrateur, muet, observe le corps qui se meurt, le seul à s'engager dans une activité "littéraire" est le valet de pied de Françoise. Lui croit que la poésie est "chose connue de tout le monde"² et, jeune dilettante, il est désireux de combler quelques heures d'oisiveté. S'esquisse pendant l'agonie son "apprentissage", qui rappelle tant soit peu la maturation progressive du vocabulaire d'Albertine. Il reste un seul échantillon de l'extraordinaire amalgame de styles du valet de pied: la lettre,

1. Ibid., p 341. (Addition sur les premières épreuves.)

2. Ibid., p 322.

oubliée sur le bureau du Narrateur, qui raconte les obsèques de la grand-mère.¹ La lettre n'atteint pas le "fondu" désiré par Proust: les tons s'y mélangent, les fautes d'orthographe et les expressions absurdes jaillissent. Pour le jeune homme la lettre est un exercice de style, la mort un sujet pour impressionner et les citations une manière complaisante de remédier aux insuffisances de son matériel linguistique. Elle annonce de loin l'anti-démonstration du pastiche Goncourt dans le Temps retrouvé. Parodie du genre chroniques/mémoires où l'événement passé est sauvegardé, préservé dans une lutte implicite contre l'oubli et le temps perdu, la lettre du valet de pied représente tout ce que le Narrateur doit fuir dans sa recherche stylistique. Ecrire, c'est apprendre à parler avec sa propre voix.

On se demande pourquoi, peu avant le passage sur la respiration de la grand-mère, qui se transforme en une longue et heureuse phrase, Proust a situé les remarques sur le temps qu'échangent le père, le grand-père et le cousin. A un moment où devrait régner le *pathos* (au sens étymologique), à quoi bon des clichés? On peut être tranquille, nous dit Sartre, lorsque règne le lieu commun: "[. . .] ce beau mot a plusieurs sens: il désigne sans doute les pensées les plus rebattues mais c'est que ces pensées sont devenues le lieu de rencontre de la communauté."² Ce genre de langage ne reflète aucune pensée individuelle, authentique, il est rassurant car il donne l'illusion d'une communication entre les êtres et, ce qui est plus important, détourne l'attention de cet autre langage qui, immédiat et parfait, dématérialisé, atteint une plénitude expressive et, dans la chambre de la mort, communique. Il n'est pas

1. Ibid., pp 566-567.

2. Préface au roman de Nathalie Sarraute, Portrait d'un inconnu. Gallimard, 1956, pp 8-9.

fortuit que le Narrateur nous signale la surdité du grand-père¹, ni le fait que les soeurs de la grand-mère, sourdes depuis longtemps², ne se précipitent pas à Paris pour écouter au chevet de la mourante l'expressivité sublime de sa "longue phrase". Comme les soeurs qui restent à Combray, les trois hommes qui veillent sur la grand-mère, n'appréhendent pas le message de la phrase, n'entrent pas en contact avec l'autre, avec le langage de l'autre.

Les lieux communs, la "parlerie", accusent l'existence très proche d'un autre langage, issu des profondeurs de l'âme. Les paroles des trois hommes ne trahissent aucune conscience de l'existence d'un autre langage, elles cachent le vide qu'ils ne sont pas disposés à reconnaître. On ne connaît pas leurs arrière-pensées et le Narrateur ne les commente pas, échappant ainsi aux pièges de la prédication. Il préfère recourir à la subtilité du non-dit. Il ne procède donc pas ici comme Balzac qui, dans La Cousine Bette, par exemple, interrompt son récit pour faire remarquer ce que cachent les plaisanteries et les reparties des convives au dîner chez les Hulot.³ Un siècle après, Claude Mauriac déclare, dans Dîner en ville: "Ce que nous évoquons en réalité n'est

1. "-Quoi? demanda d'une voix forte mon grand-père qui était devenu un peu sourd et qui n'avait pas entendu quelque chose que mon cousin venait de dire à mon père. " (CG II, p 341.)

2. Sw, pp 21-22: "Le désintéressement de leur pensée était tel, à l'égard de tout ce qui, de près ou de loin, semblait se rattacher à la vie mondaine, que leur sens auditif - ayant fini par comprendre son inutilité momentanée dès qu'à dîner la conversation prenait un ton frivole ou seulement terre à terre sans que ces deux vieilles demoiselles aient pu la ramener aux sujets qui leur étaient chers, - mettait alors au repos ses organes récepteurs et leur laissait subir un véritable commencement d'atrophie."

3. La Cousine Bette. Introduction, notes et relevés de variantes par Maurice

pas ce dont nous parlons apparemment. Les mots dits sont là pour des choses tues."¹ En effet c'est en observant ses relations avec la domestique que le Narrateur de la Recherche note l'existence d'un autre moyen de communication, d'un autre langage que celui des mots:

*[. . .] la première, Françoise me donna l'exemple
[. . .] que la vérité n'a pas besoin d'être dite pour
être manifestée, et qu'on peut peut-être la
recueillir plus sûrement, sans attendre les paroles
et sans tenir même aucun compte d'elles, dans
mille signes extérieurs, même dans certains
phénomènes invisibles, analogues dans le monde
des caractères à ce que sont, dans la nature
physique, les changements atmosphériques.
J'aurais peut-être pu m'en douter, puisque à
moi-même, alors, il m'arrivait souvent de dire des
choses où il n'y avait nulle vérité, tandis que je la
manifestais par tant de confidences involontaires
de mon corps et de mes actes (lesquelles étaient
fort bien interprétées par Françoise).²*

Entre la grand-mère et sa fille circule un langage privilégié. Leurs paroles ne mentent pas, et si, pendant l'agonie, elles ne se disent pas toute la vérité c'est toujours par affectivité, par le désir d'atténuer la douleur et d'euphémiser les horreurs de la mort. Les gestes de la mère du Narrateur traduisent sa dévotion filiale, son "adoration perpétuelle" de la mourante:

*[. . .] ma mère s'approcha de grand-mère,
embrassa sa main comme celle de son Dieu, la
soutint, la souleva jusqu'à l'ascenseur, avec des*

Allem. Paris: Editions Garnier, 1962, p 372 sq.

1. Paris: Albin Michel, 1959, p 195.

2. *CGI*, p 66.

précautions infinies où il y avait, avec la peur d'être maladroite et de lui faire mal, l'humilité de qui se sent indigne de toucher ce qu'il connaît de plus précieux, mais pas une fois elle ne leva les yeux et ne regarda le visage de la malade.¹

Sa profonde vénération l'empêche de poser les yeux sur le visage altéré de sa mère - geste qui constituerait pour elle une désacralisation du visage aimé.² Si elle recourt à de "faux serments" c'est pour rassurer la malade ("Maman, tu seras bientôt guérie, c'est ta fille qui s'y engage"³) et non, comme les médecins, pour créer une illusion. Elle essaie plutôt de donner à la grand-mère la force d'affronter ces heures pénibles. Communication sans paroles, le baiser qu'elle dépose "humblement, pieusement" sur le front de sa mère, communique tout seul son tendre amour filial.

De son côté, la grand-mère déploie tous ses efforts pour cacher à sa fille ses propres douleurs et ses "Ah! c'est affreux!" s'accompagnent d'explications: "Ah! ma fille, c'est affreux, rester couchée par ce beau soleil quand on voudrait aller se promener, je pleure de rage contre vos prescriptions."⁴ Y voir de l'insincérité serait ignorer l'affectivité qui motive et imprègne les paroles de la grand-mère. La communication atteint un niveau supérieur lorsqu'elle se passe de paroles et se traduit en un baiser:

Et penchée sur le lit, les jambes fléchissantes, à demi agenouillée, comme si, à force d'humilité, elle avait plus de chance de faire exaucer le don

1. CG II, p 319.

2. Voir notre chapitre V, p 278.

3. CG II, p 320.

4. Ibid., p 323.

passionné d'elle-même, elle inclinait vers ma grand-mère toute sa vie dans son visage comme dans un ciboire qu'elle lui tendait, décoré en reliefs de fossettes et de plissements si passionnés, si désolés et si doux qu'on ne savait pas s'ils y étaient creusés par le ciseau d'un baiser, d'un sanglot ou d'un sourire.¹

Ce baiser, avec sa valeur oblatrice, rappelle le baiser que la mère, à l'époque de Combray, donnait à son enfant à l'heure du coucher. Pour l'enfant le baiser était comme un précieux "viatique"², comme une forme si profonde de l'émotion et de la communication qu'il devenait une communion: "[. . .] elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir."³

Entre grand-mère et petit-fils également le baiser instaure la tendre contiguïté d'une mère et son enfant:

[. . .] je savais, quand j'étais avec ma grand-mère, si grand chagrin qu'il y eût en moi, qu'il serait reçu dans une pitié plus vaste encore; que tout ce qui était mien, mes soucis, mon vouloir, serait, en ma grand-mère, étayé sur un désir de conservation et d'accroissement de ma propre vie autrement fort que celui que j'avais moi-même; et mes pensées se prolongeaient en elle sans subir de déviation parce qu'elles passaient de mon esprit dans le sien sans changer de milieu, de personne. Et [. . .] trompé par

1. *Ibid.*, p 324.

2. *Sw*, p 27.

3. *Ibid.*, p 13.

l'apparence du corps comme on l'est dans ce monde où nous ne percevons pas directement les âmes, je me jetai dans les bras de ma grand-mère et je suspendis mes lèvres à sa figure comme si j'accédais ainsi à ce coeur immense qu'elle m'ouvrait. Quand j'avais ainsi ma bouche collée à ses joues, à son front, j'y puisais quelque chose de si bienfaisant, de si nourricier, que je gardais l'immobilité, le sérieux, la tranquille avidité d'un enfant qui tète.¹

Le baiser est un geste intimement lié au souffle vital. Pour l'illustrer, Alain Buisine cite le cas des rites funéraires des Romains:

Dans le De Suppliciis Cicéron raconte les souffrances des mères des capitaines qui ont été condamnés à mort par Verrès: "Quae nihil aliud orabant nisi ut filiorum suorum postremum spiritum ore excipere liceret" (Elles ne réclamaient rien d'autre que le droit de recueillir avec leur bouche [dans un baiser] le dernier souffle de leurs fils). Car dans les rites funéraires des Romains figure l'habitude pour le plus proche parent de recueillir dans un baiser le dernier soupir, l'ultime souffle du mourant. Ainsi tout se passe comme si les mères des malheureux capitaines siciliens désiraient absorber, reprendre ce souffle qui avait assuré pendant leur vie l'indépendance biologique de leurs enfants.²

Au moment ultime, le Narrateur, jusque-là observateur muet, scelle avec un baiser son amour pour sa grand-mère:

Quand mes lèvres la touchèrent, les mains de ma grand-mère s'agitèrent, elle fut parcourue tout

1. JF, pp 667-668.

2. Proust et ses lettres, éd. citée, p 71.

entière d'un long frisson, soit réflexe, soit que certaines tendresses aient leur hyperesthésie qui reconnaît à travers le voile de l'inconscience ce qu'elles n'ont presque pas besoin des sens pour chérir.¹

Une fatalité souterraine dirige les mots, oriente l'écriture irrévocablement vers la Mort. Servant de contrepoint au style comique et moliéresque, le style "pompéien" comme nous l'appellerions volontiers, tire ses effets du jeu des métamorphoses: les sourires deviennent des grimaces, les plaisanteries des sentences fatidiques, les paroles des cris inintelligibles. Dès les premières pages de l'épisode, l'écriture n'élude pas la fatalité: le thermomètre, tel "une Parque momentanément vaincue par un dieu plus ancien, [tient] immobile son fuseau d'argent."² Le texte se tisse, les fils du comique et du tragique s'entrecroisent et s'enchevêtrent, et le crime se trame. Les oracles se succèdent: du Bouilbon hâte l'inévitable, la "marquise" prépare à la mourante les "délices d'un adieu", le professeur E... (comme le mercure, "petite prophétesse"³) confirme implacablement la vérité. Leurs présages aboutissent au style prémonitoire qu'incarne le fiacre qui, n'échappant pas à la loi de la fatalité, de "char de fées" se transforme en char funèbre "dans une terre cuite de Pompéi."

Pourquoi l'évocation de Pompéi? Endroit de villégiature et rendez-vous des vacances romaines⁴, cette petite ville de Campanie disparut le 24 août '79 sous

1. CG II, p 344.

2. CG I, p 300.

3. ibid., p 299.

4. Difficile de ne pas y entrevoir une allusion à Balbec.

la lave et la boue lors de l'éruption du Vésuve. Avant la catastrophe la ville avait acquis une réputation de débauche. La fameuse inscription "Sodome, Gomorrhe" se trouvait sur le mur d'une des maisons de la ville ensevelie sous les cendres.¹ L'évocation de Pompéi avant l'agonie de la grand-mère, annonce donc les volumes du roman à venir, la stérilité des salons Guermantes, le côté toujours plus envahissant de Sodome et Gomorrhe et les années apocalyptiques de la Grande Guerre qui séparent le Narrateur du moment où il entreprend finalement la transcription des années "perdues".

Que la destruction et la mort soient favorables (et nécessaires) à la création, est l'une des découvertes capitales du Temps retrouvé. Sans l'éruption du Vésuve, Pompéi ne serait pas conservé sous les cendres et n'aurait sans doute pas acquis sa gloire posthume. L'endroit serait tombé dans l'oubli. L'écrivain de la Recherche a la tâche de ressusciter les morts, de repeupler les ruines. Son effort scriptural/sculptural, comme la terre cuite de Pompéi, conserve l'effigie de la grand-mère et remporte la victoire sur le thème du *fugit irreparabile tempus*: il transforme le temps qui fuit en un espace qui demeure.

L'image de la grand-mère, morte mais rajeunie, paraît un paradoxe impensable. Elle traduit cependant non seulement le désir de remonter aux origines, à une ère incorruptible, mais aussi le besoin de faire de la fin un commencement, un nouveau point de départ. L'emplacement de l'épisode racontant l'agonie, placé en tête du deuxième volume du Côté de Guermantes, vient confirmer et réaliser ce vœu de l'éternel retour. Le paradoxe de la mort destructrice qui redonne la jeunesse, la beauté et l'innocence de la grand-mère, oblige à considérer, au terme de ce chapitre, les rapports entre mort et création.

1. Voir *TR*, p 807 et aussi p 833.

L'audition de la respiration mélodieuse de la grand-mère, suivie par l'image de sa jouvence inattendue, a lieu la nuit, propice aux métamorphoses inexplicables. Ce prodige nocturne, qualifié par le Narrateur de "miracle", renverse les effets nihilisateurs de la mort, et démontre le pouvoir régénérateur de l'écriture. Se justifie par conséquent le passage sur le réveil et le sommeil du Narrateur.¹ A son réveil, il est plus sensible à l'écoute du chant qui s'élève, plus sensible que ne le sont les trois hommes qui veillent depuis plusieurs nuits sur la mourante. Bien qu'il n'arrive pas à réellement comprendre la mort, le souvenir accomplira un mouvement d'intériorisation, à Balbec, pendant le sommeil et le rêve.

Comme nous le savons, le passage sur le "néant" qui clôt l'épisode au cahier 14, a été supprimé et, à partir des épreuves, remplacé par un blanc typographique, par une suspension de la parole et de l'écriture. On se trouve momentanément face au vide, à l'inexplicable, à l'inénarrable, à l'absence définitive du sujet. Incorporé définitivement au texte, le corps de la grand-mère disparaît, crée le vide, pour ainsi dire, afin de recevoir la plénitude d'un autre corps - celui d'une jeune fille, Albertine.

Le scripteur proustien fait par et dans le langage une enquête sur le langage. Le roman est le "laboratoire du récit" comme l'a montré Michel Butor dans l'un de ses premiers textes critiques: "Le roman comme recherche" (1955) où l'on expérimente *in vitro* de nouvelles formes qui, une fois qu'elles ont fait leurs preuves, qu'elles ont été assimilées, servent à modeler le récit. De même Proust essaie de nouvelles formes comme il essaie de nouvelles "voix" et établit, dans le monologue de la langue, l'effet de dialogue, de plurilogue. On

1. CG II, pp 335-336.

a, surtout en parcourant les avant-textes, une forte impression d'expérimentation. L'écrivain prête sa voix à plusieurs personnages, essaie énergiquement plusieurs styles, s'approche ou s'éloigne à volonté du centre de son champ d'observation. Mais si l'écriture est expérimentation et recherche, elle est aussi délivrance: par elle, le scripteur se libère de la communication structurée (du Boulbon), des gestes (le duc de Guermantes et Dieulafoy), des lieux communs (le père, le grand-père et le cousin), de la langue défectueuse et familière (Françoise et sa fille), du silence infécond ou négateur (du Boulbon, le prêtre, le jeune Narrateur), du pastiche volontaire (le valet de pied). Il s'affranchit du matérialisme de ces divers langages, pour retrouver dans le geste d'abord et le souffle ensuite, un langage immatériel, un peu de langage "à l'état pur". La mort crée la tension nécessaire par son danger omniprésent, par son animalité dévorante. Le langage comporte toujours un risque, et le langage d'un du Boulbon n'apporte aucune assurance contre ce risque. Il faut se fier aux métamorphoses, accepter l'inéluctable fatalité de Pompéi qui déclenche la fin du monde, avant la résurgence de la parole conservatrice. La créativité est liée à la destruction, à la dé-structuration, pour aboutir à une nouvelle structure, semblable mais autre, matérielle mais pure. A mesure que la grand-mère s'absente, qu'elle s'éteint littéralement, elle devient présence à la fois immatérielle et matérielle. On atteint ainsi à la fois la dématérialisation et la représentation du signe.

CONCLUSION

Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste immense et naturel? Mon cerveau est un palimpseste et le vôtre aussi, lecteur. Des couches innombrables d'idées, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a péri . . . [. . .] Le palimpseste de la mémoire est indestructible.

Baudelaire: Les Paradis artificiels

Une évolution profonde de notre conception de la littérature s'est accompagnée, de nos jours, d'un intérêt tout nouveau pour la genèse et pour le phénomène de la production écrite. Qu'est-ce que l'écriture? se demande le lecteur qui surprend la pensée de l'écrivain dans le moment où elle se cherche. Qu'est-ce que ce texte littéraire qui s'invente, s'esquisse, s'élabore, s'amplifie, subit des suppressions, des substitutions, intègre d'autres fragments, se condense, se sélectionne, et finalement, se fixe sous la forme que nous connaissons? Le lecteur doit se contenter du fait que jamais il ne pourra, de façon tout à fait satisfaisante, déceler et expliquer le secret de la fabrication. Pour tenter de comprendre la problématique de l'écriture, nous avons inscrit notre étude dans la perspective d'une méthodologie dite moderne - la génétique littéraire. Méthodologie qui possède ses techniques - l'analyse et la transcription des ébauches, des brouillons, des mises au net, des dactylographies, des corrections sur épreuves -, et son projet d'élucidation - la genèse de l'oeuvre.

Ce qui a, indiscutablement, facilité notre étude, c'est le choix d'un épisode qui a été entièrement corrigé par l'auteur, et publié de son vivant, soit en revue soit en volume. Ce texte définitif est donc l'aboutissement d'un long travail et d'une transformation progressivement plus complexe. Forme achevée parce que imprimée, l'épisode de la mort de la grand-mère a atteint un état d'équilibre, un état indépendant de sa propre genèse. On l'a déjà dit, ce sont des contingences commerciales qui imposent un arrêt à l'écriture, sans lequel l'écrivain ne cesserait de travailler son texte.

Compulser les manuscrits d'un grand auteur deviendra, dans notre ère de l'informatique et des micro-ordinateurs, une rareté, et il n'est rien moins qu'un miracle que cet objet fragile qu'est la feuille écrite, soit parvenu jusqu'à nous, plus ou moins intact. Les avant-textes que nous avons consultés,

ne sont pas, par bonheur, trop lacunaires. Nous ne possédons pas, il est vrai, l'étape intermédiaire entre le cahier 48 et la dactylographie (qui a servi de base à la rédaction de la prépublication de 1914) ni les quatrièmes épreuves où Proust a apporté d'ultimes corrections (notamment la suppression des références à Wagner) ni, finalement, les placards du début de l'épisode (qui se trouve actuellement dans le premier volume du Côté de Guermantes). Mais, qu'un jour ces avant-textes refassent surface, notre lecture, croyons-nous, ne serait pas sensiblement différente. Certes, d'autres lecteurs interpréteront de manière individuelle les changements effectués par Proust au cours de la rédaction, mais il est indéniable que, pour chacun, le texte "en devenir" aura permis de poser un regard nouveau sur l'écriture proustienne. Regard capable de percer les diverses strates de la "palimpseste"¹ de la Recherche, sa lente et sûre maturation, l'émergence d'un langage aux mots générateurs de sons et de sens.

D'esquisse en esquisse, pourquoi Proust, talonné par la mort, s'est-il soumis au laborieux travail de rédaction, comment a-t-il vu l'amoncellement des cahiers, angoissé de jamais se voir publié? Nous croyons que pour Proust écrire s'est justifié d'abord comme l'accomplissement d'une mission communiquée et acceptée, d'une tâche promise. C'est la mère qui a éveillé en lui la tentation d'écrire, qui a été la raison même par laquelle s'est effectuée une reprise du travail. Avec sa perte disparaissaient les encouragements, les exhortations, le commerce des idées, les conseils, les avertissements qui constituaient le nerf de la relation vivante. L'ouvrage, nous l'avons déjà dit, est consacré à la mère, à celle dont la volonté fut le premier moteur de l'écriture. L'oeuvre est par conséquent la volonté continuée et réalisée de celle qui disparaît.

1. Voir Gérard Genette, "Proust palimpseste" in Figures. Essais. Paris: Editions du Seuil (Coll. "Tel Quel"), 1966, pp 39-67.

Assurant une durée accrue au désir permanent de la mère, l'oeuvre a la charge de faire durer ce qui est menacé de destruction, de préserver ce qui est en péril, et de conserver et continuer ce qui lui fut transmis.

Par sa vigilance et sa patience, le lecteur des brouillons et des manuscrits découvre les jours et les années qui ont été nécessaires au long apprentissage de l'écriture, l'effort requis pour faire entrer la mère dans la fiction de l'oeuvre romanesque. Au début, elle y entre toute seule, mais dans un cadre aux allures déjà burlesques et solennelles. Les strates successives de la composition - la satire des médecins et de la société, le thème de l'Art - donnent une nouvelle orientation à l'épisode. Cette apparente décentralisation de l'intérêt nous permet de comprendre l'attention distraite ou indifférente du Narrateur et son sentiment de culpabilité. En effet, c'est le déploiement et le resserrement des thèmes, des signes, des leitmotiv autour de la grand-mère qui font d'elle le centre d'un réseau fécond et contagieux. S'associe au déclin de la grand-mère, le silence du vieux romancier, Bergotte, car il faut que l'ancien guide meure, que ses livres se taisent, pour que soit né le Livre du Narrateur. Quant à la grand-mère qui est, à un phonème près, l'anagramme de Germantes¹, elle doit mourir dans le volume du même nom, pour que le Narrateur-écrivain puisse, après quelques détours et retours, effectuer l'intériorisation de son regard en assumant lui-même, en sa conscience de soi et de son écriture, le rôle de mère:

*[. . .] l'idée de mon oeuvre était dans ma tête,
toujours la même, en perpétuel devenir. Elle était
pour moi comme un fils dont la mère mourante
doit encore s'imposer la fatigue de s'occuper sans
cesse, entre les piqûres et les ventouses.²*

1. Jean Milly, La phrase de Proust, éd. citée, p 87.

2. *TR*, pp 1041-1042.

ÉTUDE GÉNÉTIQUE D'UN ÉPISODE D'A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU:

LA MORT DE LA GRAND-MÈRE

Michelina Chiara Giacobazzi

VOLUME

II

**A Thesis submitted to the Faculty of Arts,
University of the Witwatersrand, Johannesburg,
in fulfilment of the requirements for the degree
of Doctor of Philosophy**

Johannesburg 1993

APPENDICE I

CHRONOLOGIE DES DEUILS PENDANT LA VIE DE

MARCEL PROUST

(1889-1914)

CHRONOLOGIE DES DEUILS PENDANT LA VIE DE

MARCEL PROUST¹

(1889-1914)

1855		Mort de François-Valentin Proust, grand-père paternel de Marcel Proust.
1874,	26 septembre	Mort de Moïse-Baruch Weil, architecte.
1880,	31 janvier	Mort de Mme Adolphe Crémieux, née Amélie Silny.
	10 février	Mort d'Alfred Crémieux.
1886,	1 ^{er} juin	Mort de Mme Jules Amiot, opérée d'une tumeur intestinale.
1889,	19 mars	Mort de Mme Françoise-Valentin Proust, née Virginie-Catherine Torcheux, grand-mère paternelle de Marcel Proust.
	14 décembre	Dernière maladie de Mme Nathé Weil, née Adèle Berncastel, grand-mère maternelle de Marcel Proust.
1890,	3 janvier (vendredi)	Mort de Mme Nathé Weil, atteinte d'urémie.

1. Cette chronologie que nous fournissons à titre d'information, fait pendant au Chapitre I: "Marcel Proust et la mort (1889-1914)." Pour l'établir nous nous sommes appuyé surtout sur les ouvrages de Philip Kolb, de George Painter et de Henri Bonnet.

	5 janvier	Obsèques de Mme Weil.
1892,	18 septembre	Mort d'Edgar Aubert, jeune Genevois, d'une appendicite.
	2 octobre	Mort d'Ernest Renan.
	décembre	Mort de Mme Houette, marraine de Marcel Proust.
1893,	6 mars	Mort d'Hippolyte Taine.
	15 août	Mort du Docteur Antoine-Emile Blanche.
	3 octobre	Mort de Willie Heath, jeune Anglais et ami de Proust, à Paris.
	5 novembre	Marcel Proust propose de dédier son livre <u>Les Plaisirs et les Jours</u> à Edgar Aubert et à Willie Heath.
	6 novembre	M. Proust assiste aux funérailles du marquis de Fiers, oncle de Robert.
1894,	juillet	Dédicace à la mémoire de W. Heath.
	17 juillet	Mort de Leconte de Lisle, à Louveciennes, chez Mme Guillaume Beer.
	8 septembre	Accident de Robert Proust.
1895,	28 septembre	Mort de Pasteur.
1896,	10 janvier	Enterrement de Verlaine au cimetière des Batignolles. Proust assiste à une messe pour le poète.
	10 mai (vendredi)	Mort de Louis Weil, oncle de Mme Proust, à 5 heures de l'après-midi, d'une fluxion de poitrine.
	12 mai	Enterrement de Louis Weil au Père-Lachaise.
	30 juin (mardi)	Mort de Nathé Weil (82 ans), père de Mme Proust et de Georges Weil, juge au tribunal de Première Instance de la Seine.

	16 juillet	Edmond de Goncourt meurt à Champrosay, chez les Daudet.
	21 juillet	Mort de Miss Mary Dutton, dame de compagnie de Mme Brantes.
	14 novembre	Mort de Mme Viand (88 ans), mère de Pierre Loti.
1897,	15 juillet (jeudi)	Le père de Reynaldo Hahn meurt au Parc de Montretout, leur maison de campagne.
	16 décembre (jeudi)	Mort d'Alphonse Daudet, à Paris, 41, rue de l'Université. Marcel Proust et Reynaldo Hahn chez les Daudet dans la soirée.
	19 décembre (dimanche)	<u>La Presse</u> publie la notice nécrologique de Proust: <u>Adieux</u> (à Alphonse Daudet). (In <u>Contre Saint-Bauve</u> , pp 402-403.)
	20 décembre	Assiste à l'enterrement d'Alphonse Daudet.
1898,	19 avril	Mort de Gustave Moreau.
	3 juin	Alice Helleu (18 mois), fille du peintre Helleu, meurt dans un accident de voiture au Bois de Boulogne.
	6 juillet	Mme Proust subit une opération pelvienne. Elle reste 3 mois dans la maison d'opération, rue Bizet.
	7 septembre	Mort de Mme Gustave Nauburger, cousine germaine de Mme Proust, belle-mère d'Henri Bergson.
	9 septembre	Mort de Mallarmé.
1899,	16 février	Mort de Félix Faure, président de la République.
1900,	20 janvier	Mort de John Ruskin (81 ans) à Londres, aux suites de l'Influenza.
	juin	Mme Proust souffre de rhumatisme.

	peu après le	
	21 juin	Le Docteur Proust se prépare à subir l'opération de la vésicule biliaire.
	26 novembre	Mort de Méry Laurent.
	30 novembre	Mort d'Oscar Wilde à Paris.
1901,	8 août	Mort du prince Edmond de Polignac.
	25 décembre	Mort de Henry Fouquier (1838-1901), père de Mme Ballot.
1902,	14 juillet	Mort de Charles Haas.
	29 septembre	Mort de Zola.
	31 octobre	Mort de la princesse Alexandre Bibesco, mère d'Antoine, à Bucarest.
1903,	3 février	Mort à Cannes de l'oncle de Pierre Lavallée, Emile Chaperon (57), frère de Mme Alphonse Lavallée.
	9 février	Obsèques à Paris d'Emile Chaperon.
	27 février	Mort de Robert Lavallée, frère de Pierre, d'urémie.
	17 mars	Mort de Daniel Mayer, cousin germain de Mme Proust.
	18 mars	Proust chez Daniel Mayer, s'offre à veiller avec le fils aîné du défunt.
	printemps	Le frère de Mme Proust, Georges Weil, est "malade de l'estomac depuis plusieurs années, neurasthénique extrêmement". Se rend à Berne pour consulter le Dr Dubois, neurologue célèbre.
	17 juillet	Mort de Whistler.
	20 juillet	Mort de Léon XIII, pape depuis le 20 février 1878.
	mi-septembre	Mort de la grand-mère de Pierre Lavallée.
	24 novembre (mardi)	Le professeur Adrien Proust foudroyé par une hémorragie cérébrale. Robert Proust le ramène sur un brancard chez lui, rue de Courcelles, 45.
	25 novembre (mercredi)	Naissance de Suzy, fille de Robert Proust et de son épouse Marthe Dubois-Amiot, 6, avenue de Messine.

	26 novembre (jeudi)	Le père de Proust meurt chez lui à 9 heures du matin, sans avoir repris connaissance.
	27 novembre (vendredi)	<u>Le Figaro</u> publie la notice nécrologique "Le Docteur Proust" par Horace Bianchon (alias Maurice Fleury).
	28 novembre	Obsèques du professeur Proust. Le deuil est conduit par Marcel et Robert Proust, Jules Amiot et Georges Weil. L'inhumation a lieu au Père-Lachaise.
1904,	2 janvier	Mort de la princesse Mathilde. Proust fait une visite de condoléances au 20, rue de Berri, mais ne voit pas le comte Joseph Primoli.
	5 avril	Mort de Mme Herbelin, la tante de Madeline Lemaire; Marcel Proust commence un article nécrologique qui paraîtra dans <u>La Chronique des Arts et de la curiosité</u> du 23 avril, "Une miniaturiste du Second Empire" (Voir <u>Contre Sainte-Beuve</u> , pp 487-489.)
	17 avril	Mort du comte Thierry de Montesquiou-Fezensac, père du poète.
	10 août	Mort de Waldeck-Rousseau.
	23 septembre peu avant le	Mort de l'artiste Emile Gallé.
	24 octobre	Marie Nordlinger apporte chez Proust le médaillon du docteur Proust.
	25 novembre	Marcel Proust au Père-Lachaise pour décorer la tombe de son père; y prend froid.
1905,	29 mai	Obsèques du baron Alphonse de Rothschild; Marcel Proust cité parmi ceux qui ont défilé rue Laffitte (<u>Le Figaro</u> du 30 mai).
	9 juillet	Mme Proust se rend à Neuilly pour prendre des nouvelles d'Yturri, compagnon fidèle de Montesquiou; apprend sa mort (6 juillet).
	28 juillet	Proust assiste aux obsèques de la duchesse de Gramont.

août	Mme Proust fait un séjour à Saint-Cloud.
6 ou	
7 septembre	Mme Proust, arrivée avec Marcel à Evian, tombe malade de crises d'urémie.
peu après le	
6 septembre	Robert Proust, appelé à Evian, ramène sa mère à Paris. Marcel, malade, reste encore à Evian, au Splendide Hôtel, attendant les nouvelles.
vers le	
13 septembre	Proust rentre à Paris, auprès de sa mère mourante.
26 septembre	Jeanne Weil Proust meurt vers onze heures du matin, de néphrite (peut-être par compression urétérale). Mme Gustave Neuburger, "tante Laure" près de son lit au moment du décès; Marcel dans la chambre à côté.
26, 27 ou	
28 septembre	Reynaldo Hahn chez Proust, le voit près du lit de mort de sa mère, "pleurant, et souriant au cadavre à travers ses larmes". <u>Notes</u> (Journal d'un musicien, p 99).
27 ou	
28 sep.	Visite du docteur Gosset, "allègre et gentil", avec une des sœurs de la rue Bizet, après la mort de Mme Proust.
28 septembre	Obsèques de Mme Proust: le deuil est conduit par Marcel et Robert Proust et par son frère Georges-Denis Weil.
30 septembre	Mort de Charles Ephrussi.
vers le	
30 septembre	Proust entre au sanatorium de Boulogne-sur-Seine, pour subir le traitement du Dr Sollier.
1906,	
6 janvier	Mort de Mme Alexandre Wiener (53 ans), mère de Francis Croisset.
7 mai	Mort de Henri van Blarenberghe, ingénieur en chef

		des Ponts et Chaussées, président du Conseil de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, un ami du docteur Proust.
23 mai		Mort d'Ibsen.
juin		Proust commence à écrire quelque chose uniquement sur sa mère. Il rêve d'elle "plusieurs fois par jour".
29 juin		Mort d'Albert Sorel.
30 juin		Mort de Jean Lorrain (pseudonyme de Paul-Alexandre Martin Duval).
23 juillet		Mort du professeur Brouardel, ami du Dr Proust.
6 août		Proust, inquiet pour l'état de santé de son oncle Georges Weil, s'installe à Versailles, Hôtel des Réservoirs.
22 août		Il se rend à Paris pour voir son oncle qui est trop malade pour le reconnaître. A la gare Saint-Lazare Proust tombe malade et rentre à Versailles où il apprend la gravité subite de son oncle.
23 août		Georges-Denis Weil meurt d'urémie.
26 août		Enterrement de Georges-Weil; Proust trop malade pour s'y rendre.
(dimanche)		
septembre		Mort de la belle-mère d'André Chevrillon.
vers le		
1 ^{er} novembre		Adrienne Proust tombe malade; on croit à une angine grave.
5 novembre		Proust apprend que sa nièce a la diphtérie.
7 novembre		Mort de Mlle Socquet, à l'âge de 17 ans.
16 novembre		<u>Le Figaro</u> annonce la mort du comte François d'Oncieu de la Batie (35 ans).
5 décembre		Mort du frère de Mme Bréhant, Jacques Beszière (31 ans).
9 décembre		Mort de M. Ferdinand Brunetière. Marcel Proust écrit une lettre de condoléances à Georges Goyau.
1907.	25 janvier (vendredi)	Henri van Blarenberghe (40 ans), administrateur de société, tue sa mère et se suicide.

31 janvier	Sur la demande de Gaston Calmette, Proust écrit l'article "Sentiments filiaux d'un parricide", d'un seul jet, de trois heures à huit heures du matin. A onze heures du soir, au lieu de corriger les épreuves, il ajoute "une fin assez bien vraiment". (Voir <u>Contre Saint-Beuve</u> , pp 150-159; p 786.)
1 ^{er} février	<u>Le Figaro</u> publie l'article mais y supprime la fin que Cardane juge "immorale".
15 février	Mort de la marquise de Lauris, mère de Georges.
16 février (samedi)	Le jour des obsèques de Mme de Lauris, Proust est trop malade pour y assister et pour écrire un article nécrologique.
26 février	Mort du marquis de Flers, père de Robert.
11 avril	Mort du baron Doasan.
21 juillet	Marcel Proust apprend la mort de Mme Eugène de Rozière, grand-mère de Robert de Flers; son article nécrologique "Une Grand'mère" paraît le surlendemain, jour de l'enterrement, dans <u>Le Figaro</u> . (Voir <u>Contre Sainte-Beuve</u> , pp 545-548.)
18 décembre	On annonce la mort de Gustave Borda.
26 décembre	<u>Le Figaro</u> publie un article nécrologique, signé "D", par Proust, sur Gustave Borda.
1908,	
8 mai	Apprend la mort de Ludovic Halévy, écrit un article nécrologique sur lui mais renonce à le faire publier ayant été devancé par André Beaunier.
12 mai	Mort de Paul Mirabaud, beau-frère de Robert de Billy. Proust envoie une lettre de condoléances à Mme Robert de Billy.
19 juin	Mort de Mme Lavalée (63 ans), mère de Pierre.
9 juillet	Charles Vincens, le mari de Mme Arvède Barine (pseudonyme de Mme Vincens), meurt d'une apoplexie. Proust écrit une lettre de condoléances à Mme Vincens. Elle devait mourir le 15 novembre de la même année.
2 octobre	Mort du frère de Marie Nordlinger, Harry, noyé.
8 novembre	Mort de Victorien Sardou, beau-père de Robert de Flers.

1909,	5 avril	Mort du père de la comtesse d'Alton, le comte de la Roque-Ordan.
	1 ^{er} juillet	Proust écrit une lettre de condoléances à Mme Cazalis (3 juillet) pour le décès de son mari, le docteur Henri Cazalis, à Genève.
	21 juillet	Mme Montaud, mère de Louisa de Mornand, s'éteint.
	30 septembre	Décès de Mme Jules Allard (87 ans), grand-mère maternelle de Lucien Daudet.
1910,	13 janvier	Mort de Mme Caillavet. Proust envoie une couronne et des lettres de condoléances à Gaston Caillavet, à sa femme, à leur fille et à Anatole France. Il se drogue pour tâcher d'assister aux obsèques le 14 janvier.
	29 octobre	Mort de Robert Gangnat (43 ans), l'amant de Louisa de Mornand.
	2 novembre	Proust écrit à Robert de Fiers, lui disant qu'il vient d'écrire une lettre à la mère de Robert Gangnat.
	7 novembre	Mort d'Henri Dreyfus (54 ans), frère de Robert.
1911,	14 février	Mort de Pablo Daireaux, frère de Max, à la suite d'un accident de cheval, près de Buenos Aires.
	23 mars	Mort de Mme Léon Fould, née Ephrussi. Proust se rend à la maison mortuaire mais il a "un étourdissement et un spasme cardiaque en route".
	25 mars	Proust écrit une lettre de condoléances à la vicomtesse de Nantois, sa fille, et à Eugène Fould, son fils.
	9 mai	Mort de la Comtesse Greffulhe, douairière, née La Rochefoucauld, grand-mère de la duchesse de Guiche.
	22 mai	Mort d'une nièce de Reynaldo Hahn, Mme Falk.
	21 juin	Mort de Charles Martini, avocat.

	11 août	<u>Le Figaro</u> annonce la mort du prince Alexandre Bibesco, père d'Emmanuel et d'Antoine.
	12 septembre	Proust écrit une lettre de condoléances à Maurice Duplay, qui vient de perdre sa mère, Mme Simon Duplay.
1912,	19 janvier	Mort de Mme Peigné-Crémieux d'une hémorragie cérébrale. Elle avait traduit et publié les <u>Pierres de Venise</u> de Ruskin et les <u>Lettres</u> de Schumann.
	1 ^{er} février	Mort de la grand-mère d'Albert Henraux, Mme Placci.
	28 février	Mort de Georges Neuburger de la scarlatine.
	25 mars	Mort de Mme Carlos Hahn.
	28 mars	Obsèques de la mère de Reynaldo Hahn.
	13 août	Mort de Jules Messenet, professeur de Reynaldo Hahn, au Conservatoire.
	26 septembre	Lettre de condoléances à Pierre Lavallée pour le décès de son oncle, M. Laurent-Attalin, conseiller à la cour de cassation.
1913,	10 avril	Mort de l'oncle de Georges de Lauris, M. Jules Van de Wynckele.
1914,	17 mars	Mort de Calmette, assassiné par Mme Caillaux.
	30 mai	Alfred Agostinelli tombe à la mer avec son monoplane dans la baie des Anges, au large d'Antibes et meurt, noyé.

APPENDICE II

ÉVOLUTION DE L'ÉPISODE "MORT DE MA
GRAND-MÈRE" DEPUIS LES CAHIERS DE BROUILLON
JUSQU'AU TEXTE DÉFINITIF

FLORIADE FF. 298 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1988)		CARTIER 29 19097	CARTIER 14 1910-19117	CARTIER 47 & CARTIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	18 ^{mes} EPREUVES 1919	20 ^{mes} EPREUVES 1920	30 ^{mes} EPREUVES 1920
p. 298 (594)	Je remontai et trouvai ma grand-mère plus souffrante. [...] C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, [...] Eux peuvent causer avec notre corps, nous dire si sa colère est grave ou s'apaisera bientôt.		f° 17 r°	folios 35 r° à 36 r°		f° 36 f° 52			
pp. 298 - 299 (594 - 595)	Cottard, qu'on avait appelé auprès de ma grand-mère [...] de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités.			f° 36 r° f° 62 r°		f° 78 f° 103 Addition postérieure aux carnets: "Car la médecine étant un compendium des erreurs successives [...] de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités."			
p. 299 (595)	Cottard avait recommandé qu'on prit sa température. [...] Elle ne disait rien d'autre, [...] il semblait que ce fût son dernier mot avertisseur et menaçant.	f° 85 r°	folios 17 r° à 19 r°	f° 37 r°		folios 36 à 38 folios 52 à 54			
pp. 299 - 300 (595 - 596)	Alors, pour tâcher de la contraindre à modifier sa réponse, nous nous adressâmes à une autre créature du même règne, [...] un félin du même ordre que l'aspirine, non encore employée alors. [...] Mais, stupide, elle remuait dit: "A quoi cela vous servira-t-il?" [...] Cela ne durera pas toujours. Alors vous serez bien avancés."		folios 19 r° à 20 r°	f° 38 r°		f° 38 f° 54			

PLEIADE FF. 296 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1988)		CADIER 29 19067	CADIER 14 1910-19117	CADIER 47 & CADIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ère EPREUVES 1919	2ème EPREUVES 1920	3ème EPREUVES 1920
p.300 (596)	Alors ma grand-mère éprouva la présence, ou elle, d'une créature qui connaissait mieux le corps humain que ma grand-mère; [...] De son côté le thermomètre, comme une Parque momentanément vaincue par un dieu plus ancien, tenait immobile son fuseau d'argent.					Addition postérieure aux cahiers. f°38 f°54			
p.300 (596)	Hélas! d'autres créatures inférieures, [...] en rapport avec quelque état persistant que nous n'apercevions pas.			f°38 r°					
pp.300 - 301 (596 - 597)	Bergotte avait choqué en moi l'instinct scrupuleux qui me faisait subordonner mon intelligence, quand il m'avait parlé du docteur du Boulbon [...] au fond de mon esprit je finissais béoffecter le docteur du Boulbon de cette confiance sans limites que nous inspire celui qui d'un oeil plus profond qu'une autre perçoit la vérité.		folios 21 r° & 22 r°	f°39 r°		f° 45 f°56 f°103			
p.301 (597)	Je savais certes qu'il était plutôt un spécialiste des maladies nerveuses, [...] vos "c'est possible" ne sont pas de mise puisque c'est certain."					L'allusion à Charcot est une addition postérieure aux cahiers.			
p.301 (597)	Malgré cette compétence plus particulière en matière cérébrale et nerveuse, comme je savais que du Boulbon était un grand médecin [...], je suppliai ma mère de le faire venir, [...] Du Boulbon appelé donna tort, sinon à Mme de Sévigné qu'on ne lui cita pas, du moins à ma grand-mère.			f°39 r°		L'allusion à Mme de Sévigné est postérieure aux cahiers.			

PLEIADÉ pp. 395 - 345, EDITION 1954 (A.P. 394 - 641, EDITION 1985)		CAHIER 29 19097	CAHIER 14 1910-19117	CAHIER 47 & CAHIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1 ^{ères} EPREUVES 1919	2 ^{èmes} EPREUVES 1920	3 ^{èmes} EPREUVES 1920
pp.301-302 (397 - 398)	Au lieu de l'ausculteur, [...] il commença à parler de Bergotte. [...] ses yeux ironiques étaient remplis de bonté.		f°22 r°, <u>act. man.</u>	f°39 r°		f°36			
pp.302-303 (398 - 399)	- Vous irez bien, Madame, le jour lointain ou proche, et il dépend de vous que ce soit aujourd'hui même, [...] Croyez-vous, Madame, qu'il ne m'a pas suffi de voir vos yeux, [...] de voir Madame votre fille et votre petit-fils qui vous ressemblent tant, pour connaître à qui j'avais affaire?		f°22 r° f°21 v° f°22 v°	folios 39 r° à 40 r°		folios 56 à 57			
pp.303-304 (399 - 400)	- Tu grand-mère pourrait peut-être aller s'asseoir, si le docteur le lui permet, dans une allée calme des Champs-Élysées, [...] il croyait de son devoir de ne pas ajouter foi à la médecine, il reprit vite sa sérénité philosophique.					L'allusion à Apollon et au serpent Python est postérieure aux cahiers.			
pp.304-307 (400 - 403)	Ma mère [...] ajouta à l'appui de son dire qu'une cousine germaine de ma grand-mère [...] était restée sept ans cloîtrée dans sa chambre à coucher de Combray, [...] Mada. 'ai bien l'honneur de vous saluer.		folios 21 v° à 22 v° f°22 r° folios 23 r° à 24 r°	folios 40 r° à 44 r°		folios 57 à 61			
p.307 (403)	Quand, après avoir reconduit le docteur du Boulbon, je rentrai dans la chambre où ma mère était seule, [...] comme nous aimons à nous exalter de vertueux projets que les circonstances ne nous permettent pas de mettre à exécution.	f°83 v°		f°44 r°		f°62			
p.307 (403)	Françoise m'exaspéra en ne prenant pas part à notre joie. [...] si elle n'avait pas écouté les "racontages". On commençait déjà depuis plusieurs jours à savoir ma grand-mère souffrante et à prendre de ses nouvelles. Saint-Loup m'avait écrit: [...] il y aura jamais un pardon pour ta fourberie et ta trahison".					Additif postérieur aux cahiers: Françoise émue à cause d'une lutte entre le valet de pied et le concierge rapporteur.	<u>act. man.</u> La misère de Saint- Loup. Destinée pour p.338, ce passage est rayé, puis, modifié, il est déplacé ici, p. 37		

FLEIADÉ FF. 294 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1988)		CADIER 29 1909?	CADIER 14 1910-1911?	CADIER 47 & CADIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1 ^{ère} EPREUVES 1919	2 ^{ème} EPREUVES 1920	3 ^{ème} EPREUVES 1920
pp.307-308 (603-604)	Mais des amis, jugeant ma grand-mère peu souffrante [...] m'évalent demandé de les y. andre le lendemain aux Champs-Élysées [...] Le soleil [...] coulait à la pierre de taille un tiède épiderme, un halo d'or imprécis.	f°84 r°: rendez-vous avec <u>la petite Juliette</u>	f°21 r°: les plumes concernant la promenade aux Champs-Élysées sont rayées folios 25 r° à 26 r°: rendez-vous avec <u>Maria</u>		f°44 r°: Le Narrateur reçoit une lettre de Mme du Change et une invitation à dîner à Ville-d'Avray chez les Verdurin. folios 45 r° à 50 r°: L'espoir de réaliser son rêve.	folios 62 à 63 f°63, <u>add.marg.</u> ("ma mère [...] eût l'énergie de se fâcher") folios 63 à 64: Des amis invitent le Narrateur.			
pp.308-309 (604-605)	Comme Françoise n'avait pas eu le temps d'envoyer un "tubo" à sa fille, elle nous quitta dès après le déjeuner. [...] Une fois Françoise partie et le mantelet réparé, il fallait que ma grand-mère s'habillât.					Addition postérieure aux cahiers.			
p.308-309 (605-606)	Ayant refusé obstinément qu. maman restât avec elle, elle mit, toute seule, un temps infini à sa toilette, [...] Je fus frappé comme elle était cor. -tionnée et compris que, s'étant mise en retard, elle avait dû beaucoup se dépêcher.		folios 25 r° à 26 r° f°26 v° f°25 v°			f°65			
pp.309-311 (606-607)	Comme nous venions de quitter le square à l'entrée de l'avenue Gabriel, je vis ma grand-mère qui [...] se dirigeait vers le petit pavillon ancien [...] Je ne regrette pas ses deux sous."		folios 26 r° à 27 r° f°26 v° folios 27 r° à 28 r°	folios 50 r° à 54 r° folios 49 v° à 50 v°		folios 39 à 43 folios 65 à 69			

FLIHADE PP. 296 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1965)		CARTIER 29 19097	CARTIER 14 1910-19117	CARTIER 47 & CARTIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ère EPREUVES 1919	2ème EPREUVES 1920	3ème EPREUVES 1920
pp.311-312 (607 - 608)	Enfin, après une grande demi-heure, ma grand-mère sortit [...] elle venait d'avoir une petite attaque.		folios 29 r° à 31 r°	folios 54 r° à 55 r°		folios 43 à 45 folios 70 à 71 f° 18			
p.313 (609)	LE COTÉ DE GUERMANTES II Chapitre premier Maladie de ma grand-mère. - Maladie de Bergotte. - Le duc et le médecin - Déclin de ma grand-mère. - Sa mort.								Division en chapters. En tête du placard Proust inscrit le titre du chapitre.
p.315 (609)	Nous retrouvâmes l'avenue Gabriel, au milieu de la foule des promeneurs. [...] ce néant [...] que ma grand-mère serait bientôt.		f° 32 r° f° 33 r° à 34 r° f° 87 r° f° 86 v°	folios 55 r° à 56 r° folio 55 v°		f° 18 folios 45 à 46 folios 71 à 72			
pp.315-316 (609 - 610)	- Monsieur, je ne dis pas, mais vous n'avez pas pris de rendez-vous avec moi [...] l'ascenseur que le professeur E ... avait mis lui-même en marche pour me faire descendre, non sans me regarder avec méfiance.							Le professeur E ...	
pp.316-317 (610 - 612)	Nous disons bien que l'heure de la mort est incertaine, [...] alors, même nous tenir immobile [...] devient l'objet d'une lutte épuisante.		folios 32 r° à 33 r° folios 31 v° à 33 v° folios 33 r° à 34 r°	folios 56 r° à 58 r°		f° 18 folios 46 à 48 folios 72 à 74			
p.316 (612)	Et si Legrandin nous avait regardés de cet air étonné, [...] son chapeau, son visage, son manteau dérangés par la mala de l'angoisse invincible avec lequel elle avait lutté.		f° 33 v° (f° 27 v° et 86 v°: les nausées de la grand-mère)	f° 58 r° à 59 r°; 57 v° (folios 58 r° à 59 r°; 57 v°: les nausées de la grand-mère au voiture)		folios 48 à 49 f° 74			

ELIADÉ FF. 298 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1988)		CAHIER 29 1909?	CAHIER 14 1910-1911?	CAHIER 47 & CAHIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ères ÉPREUVES 1919	2èmes ÉPREUVES 1920	3èmes ÉPREUVES 1920
pp.316-317 (612 - 613)	J'ai pensé, depuis, que ce moment de son attaque n'avait pas dû surprendre entièrement ma grand-mère [...] nous demeurons en tout cas dans le doute jusqu'au jour qu'elle nous a enfin abandonnés.						La terrible connaissance de l'Embarquer (cf. cahier 61, f°91)		
pp.317-318 (613 - 614)	Je mis ma grand-mère dans l'ascenseur du professeur E... [...] Nous repartîmes vers la maison.							La visite chez le professeur E...	
p.318 (614)	Le soleil déclinait ; [...] un char funèbre dans une terre cuite de Pompéi.			f°58 v°		f°49 (f°50) f°74			
pp.318-319 (614 - 615)	Enfin nous arrivâmes. Je fis asseoir la malade en bas de l'escalier [...] Ainsi montèrent-elles [...], ma mère détournant les yeux.		folios 87 r° à 88 r°	f°59 r° à 60 r°		folios 21 à 23 folios 50 à 51 folios 74 à 75			
pp.319-320 (615)	Pendant ce temps il y avait une personne qui ne quittait pas des yeux ce qui pouvait se deviner des traits modifiés de ma grand-mère [...] : c'était Françoise. [...] L'intérêt qu'elle éprouve à voir la chair qui souffre.					f°51 f°75			
p.320 (615)	Quand, grâce aux soins parfaits de Françoise, ma grand-mère fut couchée, elle se rendit compte qu'elle parlait plus faiblement [...] elle alla le déposer humblement, pleureusement sur le front adard.		folios 89 r° à 90 r° folios 88 v° à 89 v°	folios 60 r° à 61 r°		folios 20 à 21 folios 23 à 24 f°51 f°75 f°77 f°82 f°84			

FLIXADE FF. 298 - 343, ÉDITION 1954 (FF. 594 - 641, ÉDITION 1955)		CAHIER 29 19097	CAHIER 14 1910-19117	CAHIER 47 & CAHIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ères ÉPREUVES 1919	2èmes ÉPREUVES 1920	3èmes ÉPREUVES 1920
p.320 (616)	Ma grand-mère se plaignait d'une espèce d'alluvion de couvertures [...] par les apports successifs du flux.		f°66 r°				La grand-mère se plaint des couvertures.		
pp.320-321 (616-617)	Ma mère et moi [...] nous ne voulions même pas dire que ma grand-mère fût très malade, [...] Dans une guerre celui qui n'aime pas son pays n'en dit pas de mal, mais le croit perdu, le plaint, voit les choses en noir.					f°77 f°82			
pp.321-322 (617-618)	Françoise nous rendait un service infini [...] Il [le valet de pied] entraînait ses propres réflexions de vers de Laurentine, comme il sût dire qui viendra, ou même: bonjour.					f°77 add.marg. (le manque de tact de Françoise) f°78 add.marg. (Le service infini de Françoise)	Passage rayé. Le valet de pied.		Pourquoi Françoise refuse l'aide du valet de pied
pp.322-323 (618-619)	A cause des souffrances de ma grand-mère on lui permit la morphine. [...] De là vient sans doute qu'une vive préoccupation empêche de se plaindre d'une rage de dents.		f°21 r°	f°67 r°		folios 78 à 79 f°103			
pp.323-324 (619-620)	Quand ma grand-mère souffrait ainsi, la sueur coulait sur son grand front mûre, [...] Et penchée sur le lit, [...] elle inclinait vers ma grand-mère toute sa vie sans son visage comme dans un échoire qu'elle lui tendait, [...] un sourire.		folios 87 v° à 88 v° f°86 r° f°98 r°	folios 62 r° à 63 r° f°62 v°		folios 79 à 80 f°83 f°88			

FLEIADE FF. 298 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1988)		Cahier 29 19097	Cahier 14 1910-19117	Cahier 47 & Cahier 48 1913-1914		Dactylographie 1914	1ère Epreuves 1919	2ème Epreuves 1920	3ème Epreuves 1920
p.324 (620)	Ma grand-mère essayait, elle aussi, de tendre vers maman son visage. [...] Ensuite, il faudrait la briser, et puis, dans ce tombeau - qu'on avait si péniblement gardé, avec cette dure contraction - descendre.						Le visage durci et ridé de la grand-mère.		
pp.324-325 (620 - 621)	Dans un de ces moments où [...] on ne sait plus à quel saint se vouer [...], on suivit le conseil d'un parent qui affirmait qu'avec le spécialiste X... on était hors d'affaire en trois jours. [...] Il nous avait examinés au moment où nous étions déjà malades.							Le spécialiste des nez.	
p.325 (621)	La maladie de ma grand-mère donna lieu à diverses personnes de manifester un excès ou une insuffisance de sympathie [...] Madame Sazerat écrivit à maman, mais comme une personne dont des fiançailles brusquement rompues [...] nous ont à jamais séparés.		f°89 v°	folios 64 r° à 65 r° folios 66 r° à 67 r°		f°81 (f°82 add.ms. : la conversation entre Françoise et l'ouvrier électricien) f°83 f°90	Add.ms. du f°32 est rayée. Add.ms. : La lettre de Mme Sazerat		
pp.325-329 (621 - 625)	En revanche Bergotte vint passer trois jours plusieurs heures avec moi. [...] Et tous les jours elle [ma mère] me disait: "Surtout n'oublie pas de bien le remercier."		f°89 v°	folios 65 r° à 66 r°		f°90		Bergotte et le nouvel écrivain original.	Bergotte, sa maladie et la Renommée
pp.329-330 (625)	Nous eûmes [...] la visite de Mme Cottard. [...] Je fus très touché des lettres qu'il [le comte de Nassa u] ne cesse de m'adresser [...] : Séverine n'aurait pas mieux dit.								La visite de Mme Cottard et les lettres de grand-oncle à Luxembourg.

FLEIADE FF. 295 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1985)		CADIER 29 19097	CADIER 14 1910-19117	CADIER 47 & CADIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ère EPREUVES 1919	2ème EPREUVES 1925	3ème EPREUVES 1926
pp.330-331 (625-627)	Le même jour, maman, pour obéir aux prières de grand-mère, dut la quitter un moment et faire semblant d'aller se reposer. [...] ce bon ouvrier électricien qui avait pris tant de dérangements.					f°82, add. marg.: "A un de ces endroits" (Françoise et l'ouvrier électricien)	Les opinions de Françoise sur la guerre russo-japonaise.		
pp.331-332 (627)	Nous fûmes heureusement très vite débarrassés de la fille de Françoise [...] Françoise n'était pas insensible à tout de mise en scène; celle qui entourait la maladie de ma grand-mère lui semblait un peu pauvre, bonne pour une maladie sur un petit théâtre de province.							Françoise, sa fille, et ses cousins du Midi (cf. cahier 60, f° 95 v°)	
p.332 (627-628)	Il y eut un moment où les troubles de l'urémie se portaient sur les yeux de ma grand-mère. [...] On était obligé de faire répéter à ma grand-mère à peu près tout ce qu'elle disait.				f°63 r°: l'embaras de la parole.	f°83, add. marg.: pendant quelque jours la grand-mère est aveugle.		Pendant quelques jours la grand-mère devient sourde.	
pp.332-333 (628-629)	Maintenant : grand-mère, sentant qu'on ne la comprenait plus, renonçait à prononcer un seul mot et restait immobile. [...] c'était le regard maussade d'une vieille femme qui radote.		f°90 r°	folios 67 r° à 69 r°		folios 24 à 25 f°76 folios 84 à 85			
pp.333-334 (629-630)	A force de lui demander si elle ne désirait pas être coiffée, Françoise finit par se persuader que la demande venait de ma grand-mère. [...] elle me regarda d'un air étonné, méfiant, scandalisé : elle ne m'avait pas reconnu.		folios 89 v° à 90 v° folios 90 r° à 91 r°	f°69 r°		folios 25 à 26 folios 85 à 86			

FLEURBAE PP. 296 - 545, EDITION 1954 (PP. 394 - 641, EDITION 1988)		CAHIER 29 19097	CAHIER 14 1910-19117	CAHIER 47 & CAHIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	2ème EPREUVES 1919	2ème EPREUVES 1920	3ème EPREUVES 1920
pp.334-335 (630-631)	Selon notre médecin c'était un symptôme que la congestion du cerveau augmentait. Le filait le dégaizer. [...] Dans la vie de la plupart des femmes, tout, même le plus grand chagrin, aboutit à une question d'usage.		f°91 r° f°90 v° f°92 r°	f°69 r°	folios 2 r° à 3 r°	folios 27 à 28 f°87, <u>add.ms.</u> : Ottard prescrit les sangues. (f°88, <u>add.ms.</u> : le grand-mère se souvient des scènes de sa jeunesse. La secou ses nerveux produit : par les approches de la mort.) -- Dayé sur épi. 1	<u>add.ms.</u> : François espère qu'on met des ventouses "d'infidèles". <u>add.ms.</u> : Le dégoût de la grand-mère pour les sangues. <u>add.ms.</u> : Le langage infantile et exaspérant de François. <u>add.ms.</u> : La toilette de deuil de François. (cf. cahier 60, f°88 r°)		
pp.335-336 (631)	Quelques jours plus tard, comme je dormais, ma mère vint m'appeler au milieu de la nuit. [...] - Mon pauvre petit, ce n'est plus maintenant que sur ton papa et sur ta maman que tu pourras compter.		f°92 r°		folios 3 r° à 4 r°	f°28, <u>add.ms.</u>	<u>add.ms.</u> : Le sommeil et l'éveil (cf. cahier 60, folios 83 r° à 86 r° et f°86 r°)		
p.336 (631-632)	Nous restâmes dans la chambre. Couchée en demi-cercle sur le lit, un autre être que ma grand-mère, une espèce de bête [...] habita, geignait, de ses convulsions secouait les couvertures. [...] sa main qui écartait les couvertures d'un geste [...] qui maintenant ne signifiait rien.		f°92 r° à 93 r°		f°4 r°	folios 28 à 29			
pp.336-339 (632-635)	Maman me demanda d'aller chercher un peu d'eau et du vinaigre pour imiter le front de ma grand-mère. [...] [le duc de Guermantes] se rendait d'ailleurs si peu compte de ce que c'était que le chagrin de maman, qu'il demanda, la veille de l'enterrement, si je n'aurais pas de la diatribe.					f°63, <u>add.ms.</u> sur "papierole" : La mère du Narrateur demande d'apporter de l'eau et du vinaigre. La visite du duc de Guermantes. Le duc recommande le docteur Deneuboy. f°69, <u>add.ms.</u> sur "papierole" : La mère du duc de Guermantes.	<u>add.ms.</u> : Le nom de Deneuboy cité comme celui d'un "tourneur" sans rival.	<u>add.ms.</u> : L'arrivée de Saint-Loup. Son départ avec son oncle, le duc de Guermantes.	

PLHIADE FF. 298 - 345, EDITION 1934 (FF. 394 - 641, EDITION 1988)		CAHIER 29 1909?	CAHIER 34 1910-1911?	CAHIER 47 & CAHIER 48 1913-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	18 ^{ème} ERREURS 1919	28 ^{ème} HPRHU 28 1920	38 ^{ème} ERREURS 1920
pp.339-340 (635)	Un beau-frère de ma grand-mère, qui était religieux, [...] vint ce jour-là. [...] D'ailleurs quel est l'ami, si cher soit-il, dans le passé, commun avec le nôtre, de qui il n'y ait pas de ces minutes dont nous ne trouvons plus commode de nous persuader qu'il a dû les oublier?					f°90, <u>add.marg.</u> Le beau-frère religieux de la grand-mère.			
p.340 (635-636)	Le médecin fit une piqûre de morphine et [...] demanda des ballons d'oxygène. [...] Puis [...] ce chant, mêlé d'un murmure de supplication dans la volupté, semblait à certains moments s'arrêter tout à fait comme une source s'épuise.		f°21 r° folios 94 r° à 96 r°		folios 4 r° à 5 r°	folios 30 à 31 folios 91 à 92 f°91 f°92 f°94 (= f°93) f°95 (add. en marge)			
pp.340-341 (636)	Françoise, quand elle avait un grand chagrin, éprouvait le besoin si inutile [...] de l'exprimer. [...] Elle voulait du moins, au retour, le lui "raconter".						<u>add.ms.</u> : Le besoin de Françoise d'exprimer son chagrin.		
pp.341-342 (636-637)	Depuis plusieurs nuits mon père, mon grand-père, un de nos cousins veillaient et se sortaient plus de la maison. [...] - Oui, ne vous tourmentez pas, c'est fait, dit mon cousin dont les joues bronzées par une barbe trop forte sourirent imperceptiblement de la satisfaction d'y avoir pensé [à prévenir Legrandin].					f°93 f°91, <u>add.marg.</u> (Le cousin "si fier et si courageux") f°99			

FLÉHADE FF. 296 - 345, EDITION 1954 (FF. 594 - 641, EDITION 1964)		CADIER 29 19097	CADIER 14 1910-19117	CADIER 47 & CADIER 48 1911-1914		DACTYLOGRAPHIE 1914	1ère EPREUVES 1919	2ème EPREUVES 1920	3ème EPREUVES 1920
pp.342-343 (637-639)	A ce moment, mon père se précipita [...]. C'était seulement le docteur Dieulafoy qui venait d'arriver. [...] ma mère [...] aurait tant voulu que les morts revinssent, pour avoir quelquefois sa mère auprès d'elle.						La visite du docteur Dieulafoy.	La façon dont le médecin accepte le cachet.	
pp.343-344 (639)	Pour revenir maintenant à ces heures de l'agonie : - Vous savez ce que ses sœurs nous ont télégraphié ? [...] Qu'est-ce qu'il y a, on ne donne plus d'oxygène ?					f°81			
pp.344-345 (639-640)	Ma mère dit : - Mais, alors, maman va recommencer à mal respirer. [...] Ma grand-mère était morte.		folios 96 r° à 96 v° f°97 r° folios 96 v° à 97 r° f°97 v°		folios 6 r° à 7 r°	folios 32 à 35 folios 93 à 96 folios 100 à 101 Les folios 20, 35, 81, 96 (le néant qu'est déjà le moment ultime) sont supprimés.			
p.345 (640-641)	Quelques heures plus tard, François fut une dernière fois et sans les faire souffrir poigner ces beaux cheveux [...] Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du Moyen Age, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille.		folios 85 r° à 85 v°		f°8 r°	f°19 folios 97 à 98 folios 101 à 102			

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES AVANT-TEXTES

(Appendices III à VIII)

APPENDICES III à VIIINote sur la transcription des avant-textes

Nous devons compte ici de la méthode que nous avons suivie pour transcrire les manuscrits (les cahiers 29, 14, 47 et 48) ainsi que la dactylographie et les épreuves complètement corrigées par Proust, et surchargées d'additions manuscrites.

Nous sommes resté fidèle aux manuscrits, respectant la ponctuation et tenant compte des ratures, des réécritures, parfois même des balbutiements d'écriture. Nous restituons, autant que possible, d'après le contexte, la finale d'un mot. Dans les notes explicatives de bas de page nous signalons si Proust a négligé de rayer un mot ou segment de phrase; si une phrase reste inachevée; ou si un mot a involontairement été omis. Nous reconstituons pour la compréhension du texte (manuscrit ou dactylographié) la progression du récit, la transition d'un folio à un autre, surtout quand il s'agit de plusieurs versions d'un même passage à l'intérieur d'un même cahier. Nous indiquons les sigles de Proust ou ses notes de régie qui renvoient souvent à des additions en marge ou à une rédaction sur le verso de la page.

Pour faciliter la reproduction sur micro-ordinateur de ces transcriptions, nous avons suivi le protocole pour la présentation des manuscrits d'impression de la Bibliothèque de la Pléiade.

Les sigles adoptés sont les suivants:

<u>add.</u>	addition
<u>add.interl.</u>	addition interlinéaire
<u>add.marg.</u>	addition marginale
<u>add.ms.</u>	addition manuscrite
<u>dactyl.</u>	dactylographié
<u>épr. 1</u>	premières épreuves
<u>épr. 2</u>	deuxièmes épreuves
<u>épr. 3</u>	troisièmes épreuves
<u>fo.</u>	folio
<u>ms.</u>	manuscrit
<u>ro.</u>	recto
<u>vo.</u>	verso

Pour restituer une partie d'un mot non écrit par l'auteur, nous soulignons la partie que l'auteur n'a pas poursuivie, de la façon suivante:

[elle se sentait barré]

Quand il s'agit d'une leçon conjecturale, nous écrivons le mot, suivi d'un astérisque, entre crochets droits:

[forgée*]

On rend compte d'autres phénomènes de la façon suivante:

pour des mots indéchiffrables:

[plusieurs mots illisibles]

pour un blanc typographique: [un blanc]

pour un mot omis que nous restituons:

[avec]

suivis d'une note explicative.

APPENDICE III

CAHIER 29

N.a.fr. 16669

folios 46 r°, 83 r° à 85 r°

CAHIER

N.a.fr. 16669

fo.46 ro.Après la mort de ma grand'mère

Je lui avais dit: Je ne pourrais vivre sans toi, je n'aime pas les autres, ils n'existent que pour t'en parler. Je vivais [avec barré] et fort bien sans elle, je sentais les autres prendre peu à peu, [et tout barré] dans ma vie ce même rôle que j'avais cru [lui barré: qui add.interl.] n'appartiendrait jamais qu'à elle. Je causais avec une fille comme je causais avec elle. Elle me tenait compagnie comme elle avait fait. [Je barré] Comme je lui avais parlé de Mme de Villeparisis c'était à Mme de Villeparisis que je parlais d'elle, et rarement. [Notre tendresse barré: Quand je repensais à add.interl.] la vie de tendresse que nous avions menée ensemble était [vague et barré] irréaliste comme une lecture [que barré][1] j'aurais faite [après laquelle que barré] après laquelle quand les yeux commencent à être fatigué[s][2] on est content de quitter le héros pour des êtres moins

[1]Barré par mégarde.

[2]fatigué, par erreur.

parfaits qui ont l'avantage d'être réels, qui vous attendent autour de la table servie, et avec qui on pourra épancher son besoin de ne pas penser, et de parler.

Fils de couliissier avec qui ma grand'mère me prie de ne pas me lier. Ami de Montargis.[3] Dis-lui donc de ne pas fréquenter Bloch que je n'approuve pas. ...

fo.83 re. Crainte de mort de ma grand'mère

[On avait fait barré: Par politesse ma grand'mère voulait qu'après le départ de maman on fît add.marg.et interl.] venir le médecin pour [que barré] qu'il constate ma guérison.[4] Il me trouva bien je le raccompagnai et sur la porte il me dit: "Mais c'est à Mm^e votre grand'mère que je trouve bien mauvaise mine." Je ne sais pourquoi je fis comme si en effet nous la croyions fort malade quoique je ne le pensai nullement. Je ne rappelai qu'elle avait un peu d'albumine[5] et je le lui dis. Il me demanda quelle

[3]Saint-Loup, après la refonte du roman en 1913.

[4]Une croix signale ici une note en marge: Peut-être mettre plus tard pour que je fasse sans doute la [partie*] des filles.

[5]ALBUMINE - Substance organique (appartenant au groupe des protéines, composée de carbone, d'azote,

quantité. J'avais entendu dire 20 centigrammes, mais je confondis et lui dis 20 grammes. Il secoua la tête. C'est très grave lui demandais-je? Très grave me répondit-il. Pas immédiatement barré] D'ailleurs ne vous alarmez pas, il n'y a pas de danger immédiat. Mais il est bien certain qu'une personne ne peut pas vivre bien longtemps avec vingt grammes d'albumine. Elle sera emportée dans une crise d'urémie".[6] Le docteur partit. Il venait de laisser dans mon coeur une douleur que je n'avais encore jamais connue. Pour la 1re[7] fois je venais d'avoir la sensation que ma grand'mère pouvait mourir. C'était [même add.interl.] plus particulier que cela, cette sensation qui pénétrait si douloureusement dans mon coeur que si un instant je me laissai aller à un plaisir quelconque aussitôt que je la sentis qui enfonçait sa pointe ce n'était pas [seul barré] la sensation que ma

d'oxygène, d'hydrogène), blanchâtre, généralement visqueuse, soluble dans l'eau, thermocoagulable, se trouvant dans le blanc d'oeuf, le lait, le sérum sanguin, les muscles, certains tissus végétaux, etc.

AVOIR DE L'ALBUMINE: être affecté d'albuminurie.

ALBUMINURIE: Pathol. Présence anormale d'albumine dans l'urine, symptomatique de diverses affections, notamment des néphrites.

(Trésor de la langue française - Dictionnaire de la langue du 19e et du 20e siècle. Klincksieck.)

[6]C'est la maladie dont furent atteints la mère de Marcel Proust, son oncle Georges Weil et son ami Robert Lavalée.

[7]Abréviation de l'auteur.

grand'mère pouvait mourir, c'était la sensation que j'avais éprouvé[e][8] quand le docteur m'avait dit qu'elle pouvait mourir d'urémie. Il me semblait que si on

fo.84 ro.

me l'avait apportée - mort [forgée*] par ma nature c'eût été moins douloureux. Cela tenait tout simplement à ce que cette mort [forgée*], c'était une supposition, une chose à laquelle je n'avais aucune raison de croire au moment où j'y pensai, tandis que l'autre chose m'avait été dite par le docteur, elle était une chose qui pouvait arriver, qui arriverait. [J'a barré] A tout moment j'allais près de ma grand'mère, je l'embrassais, je [n'osais barré: ne add.ms.] pouvais lui dire à qui je pensais. [Ce fut le barré: Le barré: Ce fut le add.interl.] surlendemain que vint la petite Juliette. J'allai l'attendre à la gare. Mais ce désir d'elle qui était [à la cime de moi-même barré] [il y a quelques jours add.interl.] [porté par add.marg.] toutes[9] les [volontés barré: désirs add.interl.] moins forts de ma

[8]C'est nous qui corrigeons.

[9]Proust a oublié de changer le mot toutes en tous.

volonté à la cime de ma volonté, si bien que j'avais dit sans hésitation, la tenir dans mes bras cinq minutes et mourir, n'y occupait plus aucune place depuis que la vie de ma grand'mère était la seule pensée, si douloureuse que j'avais. [J'allai barré: Je add.ms.] fus obligé d'aller attendre ma fidèle amie à la gare, et revins trois fois à l'hôtel embrasser ma grand'mère avant d'y aller. Elle sorti[t][10] joyeusement du wagon, j'étais malheureux près d'elle. Elle me demanda ce que nous ferions, je lui demandai de ne pas s'éloigner de l'hôtel, je lui dis que ma grand'mère n'était pas bien. Elle m'a dit ah! d'un air doublement déçu. Elle vint avec moi tenir compagnie à ma grand'mère et l'heure du train vint sans que je l'eusse même embrassée.

fo.83 vo.

Le soir je ne pouvais la quitter, quand j'étais dans ma chambre et que je sentais qu'il faudrait rester avec cette douleur si je n'avais pensé [à la crainte* que c'était barré: au coup add.interl.] au coup[11] mortel que je lui aurais porté, je me serais jeté par

[10]sorti, par inadvertance.

[11]sic

la fenêtre. Que m'était en effet une vie où je savais qu'elle me quitterait un jour. Sa mort certes me rendrait la vie impossible et je ne pourrais lui survivre. Mais d'avance, maintenant qu'elle m'apparaissait comme déjà certaine, comme pas très éloignée, elle remplissait ma vie d'une douleur devant laquelle par contraste les autres choses ne m'apparaissaient que comme des [riens*] incapables d'affecter ma sensibilité, de m'apporter du bonheur. A peine couché je me relevais. [Pour m'approcher barré] J'écoutais à sa porte si elle dormait et quand j'en étais bien sûr je [savais que barré] venais sur la pointe des pieds, me réfugier près d'elle, la regarder dormir. Qu'un mot d'elle m'eût fait du bien, mais je n'osais pas la réveiller, je retournais dans ma chambre, je m'étendais une seconde sur mon lit et retournais dans la sienne. Si elle s'éveillait je lui disais que j'étais venu chercher q.q.[12] chose chez elle. Et quand le matin arrivait où je pouvais, faisant semblant d'avoir dormi, la revoir, je me sentais moins malheureux. Enfin un jour je cherchai dans ses papiers les analyses qu'[un jour add.interl.] elle s'était fait faire. Je vis que ce n'était pas 20 grammes mais 20 centigrammes. J'allai chez le médecin. Mais alors ce n'est rien du tout. Ce n'est pas grave on peut vivre avec cela. Jusqu'à

[12]Abréviation de l'auteur.

cent ms! [Je lui [dis adieu barré: tendis
add.interl.barrée: serrai la main en le quittant
add.interl.barrée] mais je ne barré] A partir de cet
 instant je ne pus lui dire une parole, je me levais
 bientôt je serrais la main, mais ne pus proférer un
 son; comme [à add.interl.] Zaccharie[13] le Seigneur
 m'avait enlevé la parole, [enfin* barré: mots
illisibles en interl.][14]

[13]Orthographe de l'auteur. Zacharie (saint), prêtre juif, époux de sainte Elisabeth et père de saint Jean-Baptiste le Précurseur. (1er s.) Selon saint Luc (I, 5-25), son épouse Elisabeth, parente de Marie, (future mère de Jésus), était stérile. Un jour, à l'heure de l'encensement, au Temple, un ange lui annonça qu'il aurait un fils nommé Jean, qui disposerait le peuple à l'arrivée du Seigneur. Ayant douté de la parole de l'ange, Zacharie devint muet; mais, après la naissance de son fils, sa langue se délia et il chanta le "Bénédictus" (Luc, I, 57-79).

Il y a dans "Journées de lecture" (Contre Sainte-Beuve, pp. 193-194, note) la seule allusion au père de saint Jean-Baptiste qui subsiste dans les écrits de Proust.

[14]Une addition au folio 84 vo. semble être la suite de ce passage:

Un jour à grands pas de chez lui contenant toujours l'issue de sanglots qui était dans ma poitrine et qui était prête à s'épancher, je [montai barré: pris le chemin qui monte add.interl.] au grand soleil [le chemin barré] sur la falaise, et arrivé en haut, seul, avec le ciel [mot illisible] au-dessus de moi, et le bruit de la mer je me couchai à plat sur [l'herbe fleurie barré: le ventre add.interl.] la figure sur l'herbe fleurie, alors je(1) seulement j'ouvrais mon coeur, et versai en [mot illisible](2) tous les sanglots, toutes les larmes qui m'opprimaient la poitrine. La vie de ma grand'mère venait de m'être rendue, elle s'étendait devant moi pendant de longues années. Je remerciais [le add.interl.] ciel d'être si doux pour m'assister dans ma joie, la mer de m'envoyer si [faiblement*] sur ses airs. Le soir j'embrassai ma

fo.85 ro.

La mort de ma grand'mère me causa [un peu de tristesse et une sorte [grand add.interl.barrée] de soulagement, d' barré: un peu de chagrin mais [presque add.interl.barrée] une sorte add.interl.] d'expression joyeuse[15] add.interl.] [Sans doute la pensée qu'elle ne souffrait plus en était le principe. Mais cette pensée elle-même était égale aux pensées barré] J'étais heureux de penser qu'elle ne souffrait plus, et soulagé aussi de sentir que je ne pouvais plus la faire souffrir, [de ne pas barré: d' add.ms.] être débarrassé de tous les scrupules, de [tous les barré] tous les remords qui accompagnaient mes moindres actions. Depuis quelque temps je ne pouvais plus sortir le soir sans lui faire de peine, être inexact à un repas sans la rendre malade, négliger un travail, mal dormir une nuit, sans

grand'mère comme un être à qui la vie, la durée étaient retirées, qui ne se dérobaît pas à une tendresse. Avec quelle douceur je me couchai, et j'entendis le murmure de la mer qui si distinct à trois cent mètres du pré où je pleurais m'avait assisté tantôt dans ma [crise*].

- (1) Proust a oublié de barrer je.
- (2) Est-ce humilité?

Ce folio contient aussi un développement fragmentaire qui n'est pas intégré au texte. Précédé de cette note de régie: "Ne pas oublier Mme de Villeparisis ...", et avec quelques ratures, le développement comporte des notes de base pour une rédaction future concernant le duc de Villeparisis et son fils.

[15]joyeuse, barré par négards.

compromettre mon avenir. [Il me se barré] Il me sembla que tout d'un coup la possibilité d'être heureux, libre, de rêver m'était rendue. Je me rappelais combien [j'avais souffert barré] il y a quelques années à Querqueville [à la pensée qu'elle pourrait barré] la [seule add.interl.] pensée qu'elle pouvait mourir un jour [la vie m'était devenue très insupportable et j' barré] avait suffi pour me rendre la vie si douloureuse[16] que si ce n'avait été par peur de hâter sa fin, je me serais tué. Et je m'étonnais maintenant qu'elle était morte de me sentir au contraire heureux.

[16]Cf. A l'ombre des jeunes filles en fleurs, I, pp. 727-728 où le problème de la séparation irréparable est abordé dans une conversation entre la grand-mère et son petit-fils pendant le premier séjour à Balbec (appelé Querqueville avant la refonte du roman en 1913).

APPENDICE IV

CAHIER 14

N.a.fr. 16654

folios 17 r° à 34 r°

folios 85 r° à 97 r°

CAHIER 14

N.a.fr. 16654

fo.17 ro.

[Ma barré] Ma grand'mère était revenue[1] [se plaignant toujours souffrante. Elle ne savait pas ce qu'elle avait barré] et sans [trop add.interl.] savoir ce qu'elle avait [ni nous, ni les médecins qu' barré] elle se plaignait de sa santé. C'est dans la maladie que nous sentons le plus combien nous sommes doubles à quel être d'une nature, d'un règne entièrement [opposés barré: différents add.interl.] à nous, qui nous est incompréhensible nous sommes enchaînés. Sous quelque mauvais maître que nous tombions dans la vie, sous quelque fâcheux compagnon que nous tombions sur une route, encore aura-t-il peut-être quelques lueurs d'honnêteté, de sens moral, de raison. Mais [notre corps ne barré: nos prières barré] nos prières, notre bonté, [notre barré : nos add.ma.] raisonnements [nous ne pouvons add.interl.barrée] peuvent à peu près autant sur notre corps que sur une pieuvre. Et c'est avec lui, c'est en lui qu'il nous faut

[1] Dans le texte définitif (Le Côté de Guermantes I, p. 298, édition de la Pléiade) il n'est pas question d'un retour. Proust envisageait-il, primitivement, un séjour à Balbec où la grand-mère tomberait malade?

vivre. Mais si ce que voulait, si ce qu'était en train de faire son corps [et par barré] [où^[2] il lui faisait si mal barré] était inintelligible à ma grand'mère et lui avait même pendant quelque temps passé inaperçu, en revanche cela était clair à des êtres [du même barré] du même règne, du même monde inconnu à l'âme, et qui si on les questionnait [faisaient entendre barré] ne se lassaient pas de répéter leurs avertissements. Un jour, et pour je ne sais quelle circonstance toute fortuite on lui avait dit de "prendre sa température". On avait pris un vieux thermomètre à température où la [petite barré] prophétesse, la petite salamandre^[3] [de mercure barré: argentée add.interl.] [était barré]

fo.18 ro.

dormait [dans barré: depuis si longtemps dans add.interl.] sa cuvette [depuis barré] que nous ne savions même si elle n'était pas morte et qu'épanchant le thermomètre dans tous les sens on ne

[2]Proust a négligé de rayer où.

[3]La salamandre est un petit amphibien terrestre, allongé, aux membres égaux, et à la peau venimeuse. Jadis, on considérait les salamandres comme capables de vivre dans le feu et d'en activer l'ardeur. En sorcellerie c'était le nom donné aux esprits du feu que les magiciens supposaient habiter les entrailles ignées de la Terre.

pouvait pas l'apercevoir. Mais ne prenez donc pas ma température je n'en ai pas disait ma grand'mère qui ne s'occupait jamais d'elle. Pourtant après avoir lavé le thermomètre, on le mit dans sa bouche puis on le retira. On n'eut pas longtemps à regarder pour voir si la petite [salamandre d'argent barré: prophétesse add.interl.] n'était pas morte. Elle était montée presque à la moitié du tube de verre. [Et elle marquait 38,4. barré: Elle apportait le renseignement qu'on lui avait demandé, elle disait 3 barré] Comme un interprète qu'on aurait envoyé chez un peuple dont on ne sait pas la langue elle apportait le renseignement qu'on lui avait demandé: 38, [7 barré: 5 add.ms.] Nous fûmes effrayés. On secoua violemment le thermomètre pour faire retomber la salamandre [jusqu'à barré: de add.interl.] la [marque barré: place add.interl.] fatale où elle avait grimpé et elle retomba dans sa cuvette. Hélas il était bien visible qu'elle seule savait quelque chose, était en rapport avec l'état réel de ma grand'mère que la pensée de ma grand'mère ne pouvait saisir exactement. Un jour elle était gaie, s'amusait, le médecin disait: "Voyez comme vous êtes déjà mieux depuis que vous causez comme vous avez bonne mine," ma grand'mère se sentait bien voulait partir en voyage, on remettait le thermomètre. Au bout d'un instant [le fuseau d'argent barré: la prophétesse add.interl.] était venu[e] [se barré]

de lui-même[4] se placer à la marque fatidique 38,[7
barré: 5 add.ms.] [Rien ne pouvait l'empêcher de nous
 répéter son présage barré] Nous avions peur que ce ne
 fussent les [derniers add.interl.] jours de ma
 grand'mère qu'elle filait ainsi de son fuseau
 d'argent. Nous la

fo.19 ro.

renvoyions vite à sa cuvette. [Hélas nous ne la
 voyions plus filer elle filait tout de même biff'
 Nous le remettions sur le corps de ma grand'mère,
 [nous le retrouvions barré] quelque fussent les
 dispositions de ma grand'mère, de même, les [erreurs
 de sa barré: incertitudes et add.interl.] les
 variantes, les erreurs de son esprit et du nôtre sur
 son mal [qui avec une promptitude infallible
 bondissait à un moment sur la trace de la fièvre et
 venait s'arrêter [ne bougeait barré] sans plus bouger,
 à la place que nous ne voulions pas voir, 38,5 barré]
 elle avec une promptitude [une fidélité add.interl.]
 infallible, [filait barré] bondissait et venait
 s'arrêter, belle de certitude, de constance, de
 clairvoyance d'une chose qui n'avait pas disparu et

[4]En changeant le fuseau d'argent en la prophétesse,
 Proust a oublié d'effectuer l'accord du participe passé et
 de corriger lui-même.

que nous ne voyions pas encore, nous indiquait 38,5, [toujours barré: Alors barré: Elle semblait barré: Alors pour lui donner barré] semblait dire [je ne vous barré] vous avez beau désirer, croire, je ne vous dirai pas autre chose, c'est le mauvais présage que je vous apporte. Alors pour la forcer à dire autre chose nous nous adressâmes à un autre être du même règne et plus [savant que barré] puissant qu'elle auprès du corps, à la quinine. [Du barré] Trois heures après on mit le thermomètre. Morose la verge du mercure ne bougea pas. Elle semblait dire: "Si c'est comme cela, [je n'ai rien barré] du moment que vous avez un ordre signé de la quinine, je n'ai rien à dire, c'est bien en règle 37,5. Mais elle semblait dire: A quoi cela vous avance la quinine me donnera l'ordre [Du moment que vous la connaissez et que vous avez des [probations*] Eh bien la quinine me donnera l'ordre add.interl. et marg.] une fois, deux fois, dix fois. Et puis après je la connais

fo.20 ro.

allez, elle [filera barré] ne vous obéira pas toujours. A quoi cela vous aura-t-il avancé. Le lendemain on fit signer un nouvel ordre à la quinine; [la verge d'argent resta barré] la quenouille d'argent ne bougeait plus [et disait barré] : c'est bon, c'est

bon" [mais barré] et gardait son air de mauvais augure. Et en même temps d'autres. Et en même temps d'autres appareils où l'homme a dressé certains éléments [chimiques barré] à faire servir des instincts chimiques que nous ne possédons pas pour lui [chas barré] [montrer*] la présence d'un [invisible add.interl.] gibier nous ramenaient sans savoir ce qu'ils faisaient, [nous barré] apportaient sans méchanceté à notre [triste barré] coeur des raisons de se [désoler*], des quantités [invisibles barré] d'albumine et de sucre qui elles aussi [dans leurs proportions barré] par l['barré: eur add.ms.] invariabilité, [la constance de leurs proportions barré] semblaient indiquer quelque chose de fixe, de particulier, [dont elles saisissaient barré] qui n'avait rien de fortuit et dont elles saisissaient exactement les proportions [et barré] définies et constantes.[5] Ma mère disait: Il

[5]Un sigle de la main de Proust renvoie à une note de régie écrite en marge:

Voir [2 barré: 1 add.ms.] page plus loin la scène des Champs-Élysées. Le morceau à partir de ma mère disait il n'est pas possible ne rendre qu'après les Champs-Élysées.

Le même sigle se trouve en effet une page plus loin, folio 21 ro. Il se peut qu'au moment de rédiger les folios 20 ro. et 21 ro. Proust n'ait pas pensé à la consultation du docteur du Boulbon. D'après des phrases barrées (fo. 21 ro.), les promenades aux Champs-Élysées ne suivaient pas la visite du médecin.

Le morceau "Il n'est pas possible..." se trouve au folio 32 ro., mais inachevé et rayé. Le morceau développé

n'est pas possible qu'on ne s'en rende pas maître, qu'on n'arrive pas à bout, comme un enfant qui pensant à une guerre dit, si j'avais été là à la tête de 10 mille hommes il n'en serait pas resté un parce que dans ces cas là on se représente une [petite barré] chose [morte add.interl.] [en face de soi barré: les barré: une barré: l' add.ms.] ennemis[6], la maladie et [soi plus barré] en face d'eux, sa force, son intelligence, qui frappe dessus et finit par les exterminer. Mais il faudrait d'abord pouvoir les atteindre. Nous touchions, à faux la plus part[7] du temps et sans que nos coups portassent, le mal de ma grand'

fo.21 ro.

mère à peu près comme [nous avions barré] si [mot illisible barré] une personne que nous aimions étant entrée dans la cage d'un lion qu'on ne peut plus rouvrir nous essayons dans l'obscurité de porter des coups au lion dont nous attrapions une fois l'oreille, une fois la crinière, sans être sûr que notre seul résultat n'était pas de l'exaspérer et de faire

se trouve finalement au folio 86 ro.

[6]Proust n'a pas corrigé le pluriel.

[7]Orthographe de l'auteur.

dépecer plus vite le malheureux captif. [On disait barré] Le médecin disait l'insomnie et l'étouffement sera justiciable[8] d'un peu de morphine[9]. On donnait de la morphine, ma grand'mère passait une bonne nuit, n'étouffait pas et au matin la quantité d'albumine éliminée avait triplé. Et de tout ainsi. En réalité nous ne pouvions faire porter des coups à la maladie que par son [propre* barré] corps à elle et chaque fois le coup insuffisant à la maladie avait meurtri la partie du corps que nous avions chargé de frapper. C'est comme si nous avions pris le corps du captif comme arme [à travers les barreaux de la cage add.interl] pour frapper le lion. [L'[air était bon* barré: nécessaire* barré] alimentation était nécessaire mais difficile barré: J'emmenais ma grand'mère se promener barré] [Ma grand'mère faisait de petites promenades, nous allions nous asseoir aux Champs-Élysées. [Un jour barré] J'inquiétais Maria[10] en lui demandant si elle ne pouvait pas biffé]

[On recommand barré: Ma grand'mère barré: Un jour ma grand'mère barré] La croyance dans le génie d'un

[8]Par mégarde Proust n'a pas écrit seront justiciables.

[9]Dans le texte définitif (p. 322) la scène où le médecin (Cottard) administre la morphine, a lieu après l'attaque aux Champs-Élysées.

[10]Juliette, au cahier 29, fo. 84 ro.

médecin, d'un homme politique, d'un romancier, est[11]

fo.22 ro.

quand il se produit un phénomène identique quelques soient le médecin et le client, le romancier et le lecteur. Nous avons des amis qui nous vantaient beaucoup le célèbre docteur X[12], l'admirateur d'Elstir[13] qui restait à lire tout haut ses livres pendant que l'attendaient ses malades. On le fit venir. Il me vit, vit ma grand'mère, trouva que nous nous ressemblions "Famille de nerveux [vous vous

[11] Cette phrase est inachevée. Le sigle qui la précède renvoie à celui du folio 20 ro. Voir la note 5, p.444

[12] Autour du docteur X (du Boulbon aux folios 22 vo. et 24 ro.), se développent quatre versions presque parallèles de sa visite auprès de la grand-mère:

1. La première commence par cette phrase inachevée du folio 22 ro. ["... quand il se produit..."] et comprend une addition marginale également inachevée.
2. La seconde version s'étend d'en bas du folio 21 vo. jusqu'au haut du folio 22 vo.
3. La troisième version va du folio 21 vo. au bas du folio 22 vo. jusqu'en haut du folio 23 ro.
4. La quatrième version sert d'adjonction à la deuxième version et se trouve aux folios 23 ro. et 24 ro.

[13] Bergotte, à partir de la dactylographie (fo.55). Voir aussi À l'ombre des jeunes filles en fleurs, pp. 570-571. Cependant, dans le Petit carnet inédit (B.N.), c'est Charlus qui recommande le médecin: "Ne pas oublier pour la maladie de ma grand-mère de rappeler que ce que M. de Charlus m'a dit des mérites de du Boulbon nous frappa le faire appeler." (p. 31)

laissez suggestionner par l'idée de la maladie
add.interl. t marg.] dit-il." Ma grand'mère qui
 était très abattue quand il était venu, s'anima en
 causant. "Vous voyez vous êtes déjà mieux
 dit-il." [14] Elle dit: "Mais j'ai toujours un peu de
 fièvre." Il toucha sa main: "Pas en ce moment." Avec
 une éloquence merveilleuse il persuada à ma grand'mère
 qu'elle n'avait rien, qu'elle devait continuer ses
 sorties, s'alimenter: "Mais si j'ai de nouveau la
 fièvre?" "En voilà une raison, est-ce que nous ne
 laissons pas à l'air des tuberculeux, qui ont la
 fièvre, est-ce que nous ne les suralimentons pas." Ma
 grand'mère ne demandait qu'à croire à la vie [elle se
 sentait barré]. Je ne sais si elle s'était laissée
 suggestionner par l'idée de la maladie, mais elle se
 laissa suggestionner par celle de la santé. [15]

 [14] Ces paroles sont l'écho de celles du médecin
 anonyme, folio 18 ro.: "Voyez comme vous êtes déjà mieux
 depuis que vous causez comme vous avez bonne mine."

[15] Fin de la première version. En marge et au niveau
 de "...est-ce que nous ne les suralimentons pas", Proust
 inscrit une addition plus tardive et inachevée:

Puis [il ap barré] je lui glissai que j'admirais
 Elstir, il resta une 1/2 heure à nous en parler. Ma
 grand'mère lui dit de jolies choses. "Croyez-vous que
 vous en parleriez ainsi si vous étiez malade. Lisez-le
 c'est le meilleur remède que je puisse vous indiquer.
 Dans la grande certitude où est venue aujourd'hui la
 médecine il n'y a peut-être qu'un seul point certain
 l'action néfaste ou bienfaisante qu'ont

fo.21 vo.

[comme*] [dans*] la croyance de son état. Et chez les nerveux cette croyance est décuplée. [Il barré] Dites leur que la fenêtre est ouverte ils s'enrhumeront, que vous avez mis de l'huile de ricin dans leur potage ils seront purgés. [Qu'il y ait [mot illisible] près d'eux barré: Non* barré: Mangez, sortez, dites vous barré] Mettez vous à la diète, gardez le lit, prenez votre température, vous serez malade. Mangez, sortez, dites vous je suis bien portante, lisez Elstir, vous échapperez à votre mal. Même pour les maladies contagieuses, ne savez-vous pas que la peur d'y succomber les fait prendre?" [Ma grand'mère barré] Vous appartenez il me suffit de voir vos yeux, d'entendre votre voix à cette race admirable et lamentable qui est le sel de la terre, pour tout ce qui [est barré] il y a de grand ici bas a été fait, les nerveux! Ils nous donnent les chefs-d'oeuvre de l'art toutes les délicatesses du sentiment, jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit, [mais* barré] et surtout ce qu'ils ont

fo.22 vo.

souffert pour le leur donner. Nous jouons leur musique, nous [pleurons* barré] pleurons à leurs

poèmes, mais nous ne savons pas les insomnies, les suffocations, les urticaires, les dyspepsies, l'inquiétude même pour sa vie[16] [Madame add.interl.] ajouta-t-il en souriant. Car à[vant* barré] mon arrivée, avouez que vous n'étiez pas rassurée. Vous trembliez un peu.[17] Toute cette force nerveuse, toute cette puissance d'imaginer était contre vous. Elle sera avec vous maintenant. Maintenant que vous savez que vous n'avez rien, vous n'auriez rien, vous mangerez, vous dormirez, vous sortirez. Adieu, madame et ne médisez pas des nerfs. Ils vous ont fait bien du mal mais maintenant c'est eux qui vont vous soigner vous rendre l'appétit et la joie. Et puis sans eux vous n'auriez jamais goûté Elstir.[18]

[16] Cette idée est amorcée dans Jean Santeuil: "[Le médecin] sait qu'un homme qui écrit de beaux livres est quelqu'un qui ne dort pas, qui se croit malade, qui a des crises d'asthme qu'on ne peut soigner, qui consulte les médecins, et que cela fait partie du talent." (p. 732).

"[...] les médecins ont pu constater que les gens de lettres dorment mal, souffrent de maux qu'on guérit difficilement, sont difficiles à soigner et désireux d'être drogués, qu'ils sont une proie facile pour les hypnotiseurs et les charlatans." (p. 733).

[17] Une croix renvoie ici à une addition assez longue qui va du folio 23 ro. ("Croyez-vous que je ne vous comprenne pas...") jusqu'au folio 24 ro. ("[...] elle était bien portante.") et que nous reproduisons après la troisième version de la visite du médecin, pp.454-456.

[18] Fin de la deuxième version. En haut du folio 21 vo. Proust reprend le discours de du Boulbon sur l'écrivain Elstir. L'écriture qui se rétrécit confirme que cette rédaction est postérieure à celle qui se trouve au bas du folio (p.449), et que Proust a été obligé de poursuivre la rédaction au bas du folio 22 vo. (p.452).

fo.21 vo.

Mon grand'père, moitié par l'espoir présumé que l'avis du consultant le rassurât, moitié pour lui faire dire ce qu'il croyait lui-même glissa quelques mots sur [notre barré] la parenté avec notre tante Léonie qui avait toujours vécu couchée: "Voyez je n'en savais rien Madame mais j'avais pu vous le dire, s'écria le docteur. Il m'avait suffi de voir vos yeux, d'entendre votre voix, de voir votre ressemblance avec votre petit fils." "Mais Monsieur dit ma grand'mère soit un peu agacée, soit plutôt désireuse de communiquer au médecin toutes les objections à sa théorie pour qu'à son esprit à elle, elle fût aussi plus convainquante et qu'elle ne pût plus rien y objecter quand il serait parti, mais Monsieur moi au contraire je ne veux jamais me coucher. "N'en triomphez pas Madame on ne peut pas avoir, pardonnez-moi le mot, toutes les manies. Avant de venir vous voir j'avais été appelé en consultation dans un établissement de neurasthéniques. [Un malade barré] Je vis dans le jardin un malade debout une jambe en l'air sur un banc. Je le retrouvai dans la même position en sortant. Il se refroidissait disait-il quand il était en nage et restait immobile pour que sa sueur tombât [sans barré] car s'il remuait certaines parties de sa flanelle n'adhérant plus à sa peau, [son cou barré: sa add.ms.] chemise glissait un

peu, une partie du cou pouvait légèrement se découvrir et il était sûr [d'avoir barré] qu'il aurait le lendemain un mal de gorge ou un torticolis. Et il l'aurait eu en effet cela est certain car les nerfs commandaient à le [retenir*] [Hé bien*] ce neurasthénique prenait en pitié les malades de l'établissement qui tous prenaient tellement la manie d'observer leur poids qu'on est obligé de finir par mettre les balances sous clef sans cela ils se font maigrir à force de se peser. [Hé bien barré] Il triomphait lui de ne jamais [désirer add.interl.] se faire peser et même d'y aller comme à la corvée quand le médecin le lui prescrivait. Il n'avait pas la manie de se peser parce qu'il en

fo.22 vo.[19]

en avait d'autres. On peut être nerveux sans vouloir rester couché. Mais je [ne suis barré] ne suis pas que nerveuse, monsieur, dit ma grand'mère. J'ai de l'albumine." "Vous ne devriez pas le savoir madame répondit du Boulbon. Vous avez ce que j'appelle de l'albuminurie mentale. [Votre médecin vous l barré] Nous avons tous de l'albumine à un moment quelconque

[19]Note de Proust: "Suite de la page précédente, morceau de haut".

sous l'empire d'une indisposition, votre médecin l'étant[1] simplement perpétuée en vous le révélant, et vous avez ajouté pour la maintenir plus souvent [cette barré: la add.interl.] mauvaise hygiène, [cette vie barré] morale et physique qui est la vôtre. Et pourtant, regardez [que barré] comme vous êtes encore jeune [Hé barré] Monsieur, j'ai bien grisonné depuis un an." "Vous vous en plaignez Madame, mais sans savoir votre âge, laissez moi manquer à la coquetterie en vous disant puisque vous avez un petit fils que je sais certainement

fo.23 ro.

votre cadet, et je suis tout blanc. Et vous avez à peine des mèches grises. Non Madame vous ne nous persuadez pas, vous êtes une nerveuse, et croyez bien qu'en disant cela c'est un grand hommage que je vous rends. Vous appartenez à cette race[2]

[1]Par mégarde Proust n'a pas écrit ayant.

[2]Phrase inachevée. Fin de la troisième version, puis blanc de deux lignes.

fo.23.ro.[3]

Croyez-vous que je ne vous comprenne pas [Je vous disais [combien barré] de combien barré] Ah! si je ne savais pas vous comprendre, [me barré: je ne me add.interl.] serais pas mêlé de vous confesser. [Et barré] Je ne raille pas vos maux, je sais de combien de puissance morale et intellectuelle ils sont la source. [Et tenez barré: Et si je vous ai parlé d'eux avec un sourire, add.marg.] [tenez comme add.interl.] il n'est de bonne confession que réciproque. [Si barré], je vais vous dire pourquoi, vous me garderez le secret, c'est que ce sont aussi les miens. Sans un peu de maladie nerveuse vous ai-je dit il n'est pas de grand musicien, de grand poète, de grand saint. Hélas il n'est pas non plus de médecin possible des maladies nerveuses. [Mais barré] Je ne me crois pas albuminurique, je n'ai pas la manie de rester couché, mais je ne suis jamais sûr d'avoir fermé une porte et puisque vous me fournissez l'occasion d'apaiser un doute qui me tourmente depuis dix minutes, permettez-moi d'aller voir si j'ai bien fermé celle-ci en entrant. Et [il alla barré: s'étant levé add.interl.] à quatre ou cinq reprises il fit fermer le bouton, puis il revint se rasseoir.

[3] Cette dernière esquisse est une adjonction au folio 22 vo. (Voir supra, p.450, note 17.)

Ainsi donc, Madame, dit-il [en reprenant barré] avec plus de gravité, de solennité qu'il n'en avait montré jusqu'ici,

fo.24 ro.

nous [nous add.interl.] disions qu'avant notre arrivée, vous étiez inquiète pour votre santé, dites le franchement, peut'être pour votre vie. [C'est que barré] Votre imagination nerveuse vous présentait le pire, vous vous croyiez en danger. Maintenant que je vous ai montré que ce danger était imaginaire, votre force nerveuse a fait machine en arrière, elle ne sera plus votre maladie, mais votre médecin, c'est elle que je charge je ne dis pas de vous guérir - [si l'on peut guérir barré: parce que vous n'êtes pas malade add.interl.] [une personne qui[4] n'est pas malade barré] mais de vous surveiller, de vous faire manger, de vous faire sortir, de vous faire lire, de vous distraire, de vous donner des forces, de vous rendre confiance dans la vie. Adieu madame [j'ai bien l'honneur de vous saluer barré] et ne médisez pas de vos nerfs. Eux seuls vont être capables jour par jour de réparer le mal qu'ils vous ont fait, comme eux

[4]Par mégarde Proust n'a pas barré une personne qui.

seuls qui vous avaient abattue avant mon arrivée, venaient de vous donner pendant une demi-heure d'horloge la force de m'écouter, tout droite, sans même vous appuyer. [mot illisible barré] Et puis sans eux, croyez-le bien vous n'auriez jamais goûté Elstir. Et ils ne vous feront jamais un mal qui puisse être mis en balance avec ce bonheur-là. J'ai bien l'honneur de vous saluer Madame et il se retira.

Je ne sais si ma grand'mère avait été suggestionnée [par barré] comme le disait Du Boulbon par l'idée [de la maladie barré: qu'elle était malade add.interl.], mais elle le fut [à coup sûr add.interl.] par celle qu'elle était bien portante.[5]

fo.25 ro.

Si elle se sentait mal à l'aise elle ne s'en occupait pas. [Tous les jours nous allions barré] Tous les jours nous allions ensemble aux Champs-Élysées. Et ma mère ravie disait: Elle a marché sans se fatiguer jusqu'[aux biffé: au ms.] Rond-Point. Elle a elle-même redemandé de la salade. Je vous assure qu'elle a refait bien [tous barré] des comptes [comme

[5]Fin de la quatrième version.

barré: sans fin sur lesquels add.interl.] bien des femmes plus jeunes s'en seraient endormies. [Un jour barré] Voyant que nous allions tous les jours aux Champs-Élysées j'avais écrit à Maria pour l'en avertir sachant qu'elle y venait q.q.[6] fois et lui demandant si je ne pouvais la voir. Elle me dit que [le add.interl.] jeudi suivant s'il faisait beau elle irait un moment vers trois heures. Dès deux heures [comme tous les jours add.interl. je devais partir avec ma grand'mère, mais je ne sais ce qui la retard^a. A 2 heures j'étais dans l'anti-chambre. A 2 heures 1/2 elle[7] j'étais encore là elle n'était pas prête. Ce qui m'étonna c'est que celle qui ne pensait qu'aux autres et au moindre dérangement qu'elle leur donnait s'excusant sans fin, pouvait ne pas s'apercevoir de son retard si bien que je le lui fis remarquer.[8] Nous rencontrâmes mon grand'père qui restait. Elle lui dit: Je me demande si je veux sortir. Mon grand'père dit: "Voilà que tu vas recommencer à t'écouter; tu sais pourtant bien ce que

[6]Abréviation de l'auteur.

[7]Proust n'a pas barré elle.

[8]Faute de sigle de la main de Proust on ne sait exactement où cette addition (fo.24 vo.) doit être insérée:

Il semblait qu'une sorte d'égoïsme venait de lui naître tout d'un coup, qu'elle trouvait naturel de s'occuper d'elle et pas des autres et qu'elle n'avait aucun pardon à demander.

le médecin t'a dit si vous n'avez pas envie de sortir sortez, il n'a jamais fait si beau. Tu ne me feras pas croire que cela peut te faire du mal de sortir par un soleil pareil. Quant à moi qui étais

fo.26 ro.

déjà au moment où j'allais voir Maria, je ne voulais [même add.interl.] pas admettre que nous ne sortirions pas et [je bouillais* d'impatience add.interl.barrée: dans mon impatience add.interl.] j'étais déjà au bas de l'escalier.[9] La fenêtre en était ouverte. Et

[9]Un sigle de la main de Proust (trois petites croix) renvoie à une addition au folio 25 vo. La première partie qui va de "Puisque nous préférons nos parents à tout..." jusqu'à "... pour retrouver d'autres" (phrase inachevée) a été complètement barrée:

[Puisque add.interl.] Nous préférons nos parents à tout, [puisque add.interl.] s'ils meurent c'est la plus grande douleur, et pourtant elle ne fait que nous priver d'une société que nous recherchons si peu de leur vivant, toujours [allant vers barré: les quittant add.interl.] [pour d'autres, pensant toujours à retrouver les autres. Nous les pleurons et pourtant barré: Nous ne devons barré] pas avoir assez de toutes les heures du jour pour en jouir de ce bien délicieux, et pourtant nous ne pensons qu'à les quitter sans cesse, pour aller vers d'autres, pour retrouver d'autres barré]

au bas de l'escalier.

Puisque nous préférons nos parents à tout, [puisque quand [ils meurent nous avons la plus grande douleur barré] à leur mort nous [sommes à barré] [privant*] à jamais d'eux nous causons [notre barré: la barré: notre add.interl.] plus grande douleur [que

la pierre barré: il add.interl.] laissait à l'air chaud qui entraît [de l'escalier sans le réchauffer du froid add.interl.] l'odeur de la pierre [humide add.marg.] et [de son barré: du add.interl.] tapis [déchiré add.interl.].[10] Bientôt j'entendis que ma grand'mère descendait [et, nous barré] une fois résolue à partir, elle ne s'occupa plus que de la promenade; elle savait que je devais voir Maria, me demanda [où barré] si je devais faire arrêter le

nous puissions barré] comment ce bonheur de leur [présence barré] biffé] Comment ce bonheur de leur [présence barré] société [dont la barré: si délicieux que la add.interl.] privation pour toujours, à leur mort, nous causera la plus grande douleur que nous puissions éprouver, comment [tout barré] pendant toutes les années où il nous est merveilleusement consacré [jouissons barré] cherchons-nous si peu à en jouir. Nous sommes toujours prêts à les quitter pour le plus insignifiant camarade. [Chaque jour add.interl.] Nous sortons, nous nous dérangeons pour voir tout le monde excepté eux. [Et barré] Nous savons pourtant qu'un jour nous ne pourrons plus les voir et cependant nous continuons bien comme hier [comme si nous devions toujours les voir. Nous ne méritons guère de ne pas les perdre tant nous en profitons peu tant que nous les gardons. La fenêtre de l'escalier était ouverte barré] Qu'attendons-nous pour [tirer de leur présence barré: du bonheur add.interl.barrée: pour agir barré] agir comme s'ils étaient vivants, et non comme s'ils étaient morts, pour ne pas anticiper d'avance et de leur vivant, la tristesse de ne les voir jamais? Nous méritons bien peu de ne pas les perdre, quand nous en profitons si peu tant que nous les gardons.

La fenêtre de l'escalier était ouverte

[10] Un sigle de la main de Proust renvoie à une addition, fo.25 vo.:

La porte vitrée glissait sur un air vertical, [tiède add.interl.] et liquide qui entraît comme si nous avions ouvert la porte d'un réservoir.

fiacre comme d'habitude à l'entrée de la rue Gabriel. [Puis add.marg.barrée: Mon Dieu j'aurais dû mettre un autre mantelet puisque tu vas voir ton amie. J'ai l'air un peu malheureux avec cela add.marg.] Je fus frappé comme elle était rouge et compris que s'étant mise si en retard elle avait dû beaucoup se dépêcher. Comme nous venions de quitter le fiacre à l'entrée de [la rue barré: l'avenue add.interl.] Gabriel, dans les Champs-Élysées[11] [bario barré] où la race des arbres verts sentant son heure venue montrait [se barré] tous à la fois leurs têtes feuillues au-dessus du bariolage de la foule, des cris et du soleil, [ne g barré] nous nous avançons vers la grande avenue, quand [nous barré] je vis que ma grand'mère s'était détournée. Elle était obligée d'entrer un instant dans les Cabinets qui étaient à l'entrée de l'Avenue. Il n'était encore que 3 heures 1/4; [co bar.é] je compris que cela ne me ferait pas manquer Maria. Ma grand'mère mettait sa main devant sa bouche comme une personne qui a envie de vomir. Je compris qu'elle aimait mieux ainsi à cause de cela ne pas parler.

[11]Faute de sigle on ne sait exactement à quel mot rattacher l'addition du fo.25 vo. Il semble qu'elle se greffe sur les Champs-Élysées mais elle ne s'intègre pas au texte:

[qui barré] d'où montait à nous autant de bruit, [de papillonnement add.interl.], de soleil, de cris qu'il en entre par une fenêtre qu'on vient d'ouvrir.

Une minute après elle entra dans un des cabinets et je restais dans le [cabinet barré] pavillon de chasse dont l'odeur me rendit le petit fumoir de mon oncle

fo.27 ro.

à Combray[12]. La vieille dame plâtrée et coiffée de dentelles qui le tenait dont Françoise disait que c'était une Marquise[13] causait avec un garde du jardin qui lui disait: Alors comme ça vous ne pensez pas à vous retirer." "Et pourquoi que je me retirerais répliqua l'heureuse douairière. Où est-ce que je pourrais être mieux qu'ici. N'ai-je pas toutes mes aises, toujours du [monde barré] mouvement du va et vient, de la distraction, au courant de ce qui se

[12]Cf. A l'ombre des jeunes filles en fleurs, p. 494:

En rentrant, j'aperçus, je me rappelai brusquement l'image, cachée jusque-là, dont m'avait approché, sans me la laisser voir ni reconnaître, le frais, sentant presque la suie, du pavillon treillagé. Cette image était celle de la petite pièce de mon oncle Adolphe, à Combray, laquelle exhalait en effet le même parfum d'humidité.

[13]La tenancière des Champs-Élysées a hérité certains traits de Mme Laudet dans Jean Santeuil, notamment son orgueil et sa manière despotique de surveiller l'admission à son "salon". Voir Jean Santeuil, pp. 351-352.

passee. [Et puis"[14] add.interl]

fo.26 vo.

tout le monde est si gentil pour moi dit-elle. Je n'ai pas à me plaindre. On aime bien venir ici. Tenez il y a un vieux Monsieur tout ce qu'il y a de bien, eh! bien Monsieur dit-elle au garde sur un ton ardent comme prête à soutenir les armes à la main cette assertion si le bénévole gardien la mettait en doute, hé bien monsieur depuis huit ans vous m'entendez bien depuis huit ans il ne s'est pas passé un jour qu'il ne vienne ici. [Quand* barré: Si je me trompe un jour barré] Sur le coup de deux heures s'il n'est pas là c'est qu'il [a][15] bien été malade. Il n'y a qu'un jour qu'il n'est pas venu. [C'est J'a barré] Le soir tout d'un coup je me suis dit: "Mon Dieu ce monsieur n'est pas venu il est peut'être mort. Il n'était pas mort, Monsieur, car il est venu le lendemain et tous les jours depuis sans manquer. C'est sa femme qui était morte. Le garde n'ayant nullement mis en doute ce récit et ayant gardé son

[14]Un sigle - une petite croix - renvoie à une longue addition (fo.26 vo.) que nous insérons dans le texte. Le folio 27 ro. ("Certes ce n'est pas l'ouvrage qui manque...") continue après l'addition.

[15]est, par mégarde.

épée au fourreau elle reprit d'un ton plus doux: "Que voulez-vous on a ici ses petites habitudes on aime y faire ses petits besoins, y lire son journal.

fo.27 ro.

Certes ce n'est pas l'ouvrage qui manque mais je n'ai jamais reculé devant l'ouvrage. Et puis je ne prends que les clients qui me plaisent vous savez. Je ne reçois pas les gens que je ne connais pas, j'ai mon petit groupe, mon petit milieu dit-elle en souriant comme une mondaine [de barré] pleine de snobisme. [Mon barré] Je n'ouvre pas mon [pe barré] salon comme je l'appelle à tout le monde. Est-ce que cela n'a pas l'air d'un salon avec mes fleurs. Il me faut toujours mes fleurs. Et comme j'ai des clients très aimables, toujours l'un ou l'autre vient m'apporter un peu de lilas, ou de jasmin, ou de belles roses ma fleur préférée." L'idée que nous étions peut-être [mépris barré] mal jugés par cette dame en ne lui apportant jamais ni lilas ni belles roses me fit rougir, et pour [me donner une [mot illisible] barré] tâcher d'échapper physiquement à son mauvais jugement [et de n'être jugé par elle que par contumace add.interl.] je m'avançai vers la porte. Mais ce ne sont pas toujours

fo.28 ro.

dans la vie les personnes qui apportent les belles roses pour qui on est le plus aimable car la "marquise" [cr barré] croyant que je m'ennuyais s'adressa à moi pour m'offrir une distraction. Elle m'appela se leva, m'ouvrit un cabinet, et jugeant qu'elle me connaissait depuis si longtemps que j'étais encore un enfant à qui on offre des bonbons elle me dit: "Vous ne voulez pas que je vous ouvre une petite cabine. Vous savez ce sera par dessus le marché. Madame votre tante est une [vieille add.interl.] cliente. Elle est si aimable cette dame, je serais enchantée de vous faire plaisir." Je déclinai son aimable proposition: "Non vous ne voulez pas ajouta-t-elle avec un sourire, et elle ajouta comme sans doute le personnage de marquise n'est pas facile à retenir jusqu'au bout, ce sont des besoins qu'il ne suffit pas de ne pas payer pour les avoir. A ce moment un [homme assez barré: femme add.interl.] mal vêtue [en barré] entra précipitamment qui semblait elle avoir précisément ce besoin. Mais elle ne faisait pas partie du "petit groupe" du "petit milieu" de la marquise car celle-ci avec la férocité du snobisme, lui dit sèchement: Il n'y a rien de libre, madame. Est-ce que ce sera long demanda la pauvre dame rouge sous ses fleurs jaunes." "Ah! Madame je vous conseille d'aller ailleurs car

fo.29 ro.

vous voyez il y a encore ces deux messieurs qui attendent dit-elle en [me barré: nous add.interl.] montrant moi et le garde et je n'ai qu'un cabinet les autres sont en réparation. "Ah! bien pardon dit la pauvre dame en s'éloignant comprenant au ton fier de la marquise qu'elle dérangeait [et elle barré] Est-ce que vous pourriez me dire où [pourrais* une a add.interl.barrée] il y en a d'autres vous devez connaître ... vos collègues." "Non Madame, [je ne co barré] connais pas répondit fièrement la marquise. Je ne fréquente personne. Adressez-vous à un sergent de ville" et la pauvre dame confuse s'éloigna en courant. [ce n'est pas bien une tête de mauvais payeur barré] Un silence suivit son départ où l'odeur de bois, et de l'air chaud parut plus puissante, où je remarquai davantage le ciel bleu. Le garde ne rompit pas le silence, on comprenait que ses [tête-à-tête barré] visites à la marquise devaient être fait[e]s[16] de plus de silences que de paroles. Ça [devait être barré: a bien une tête add.interl.et marg.] de mauvais payeurs, dit la marquise. Et puisque ce n'est pas le genre d'ici. Je ne reçois pas de ça. [Du reste ce sont des barré: Et puis je

[16]Nous corrigeons.

connais ces add.interl.] espèces [là add.interl.] [qui n'ont barré: ça n'ont add.interl.] pas de propreté, pas de respect, [et barré] il [faut après cela que[17] je reste plus longtemps barré: après qu'elle soit partie add.interl.barrée: aurait fallu que je add.interl.] [reste add.interl.barrée] [qui nettoie pour ces dames barré: on ne veut pas barré] passe une heure à nettoyer pour Madame. Je ne regrette pas ses deux sous.

Je ne pouvais comprendre comment ma grand'mère restait si longtemps. Par la fenêtre l'azur du ciel

fo.30 ro.

me paraissait vaguement assombri comme si [l'en barré: le add.ms.] soleil était déjà moins fort. Il me semblait que mon rendez-vous avec Maria était déjà à demi manqué. Et je trouvais presque indiscret de ma grand'mère vis-à-vis de la marquise de rester si longtemps. De nouveau [l'idée barré: la add.ms.] honte de ne pas apporter de jasmin ni de lilas me

[17]Une addition interlinéaire, que ce soit moi, n'est pas intégrée au texte. Dans la dactylographie (fo.69) la phrase a été transcrite comme suit: "il aurait fallu que ce soit moi qui passe une heure à nettoyer pour Madame"

reprit et j'allai vers la porte [pour faire les cent pas dans l'allée add.interl.] comme si en n'étant plus dans l'établissement, je ne prenais plus ma part de responsabilité de l'indiscrétion de ma grand'mère. A ce moment la porte s'ouvrant ma grand'mère sortit [je ne voulais pas [assister barré] la voir barré] j'entendis la marchande se lever et quitter le garde [car elle barré] en s'excusant des nécessités du métier peu absorbant mais qui la forçait à quitter un moment ses "fidèles" causeurs et à les mettre pour une seconde dans la promiscuité des clients qui étaient du reste des fidèles aussi. [J'entrai barré] Je restai dans l'allée et ne me retournai pas pour ne pas [voir ma grand'mère payer add.marg.] prendre ma part de responsabilité de l'absence de pourboire, de lilas et de belles roses. Puis j'entendis ma grand'mère qui venait [à moi je* barré] mais je fus étonné qu'elle ne tournâ[t][18] pas la figure de mon côté et ne me parlât pas peut-être avait elle encore mal au coeur. Je la regardai, à ce moment je fus frappé de ce que sa démarche avait de saccadé, son chapeau était de travers, son manteau aussi, sa figure rouge avait une expression que je ne connaissais pas, elle avait l'air d'une personne qui

[18]C'est nous qui corrigeons.

fo.31 ro.

vient de tomber dans un fossé ou d'être bousculée par une voiture. Je lui parlai, lui demandai comment elle se sentait. Sans doute elle comprit qu'elle ne pouvait pas continuer à ne pas me parler sans m'effrayer. Alors elle me dit: "J'entendis toute la conversation entre la marquise et le garde. C'était on ne peut plus Guermantes. Dieu sait qu'en termes galants ces choses là étaient mises."[19] Mais en même temps que j'entendais [ou plutôt que je devinais add.interl.] cette phrase presque trop longue, qui me montrait [que barré] l'intégrité de l'intelligence de ma grand'mère, sa présence d'esprit, et [n'avait barré] semblant dans l'exagération même de sa finesse vouloir me les prouver, je remarquais que ma grand'mère disait tout cela d'un ton de voix ronchonnant [serr d barré] les dents si serrées que la crainte de revomir ne pouvait suffire à l'expliquer.

[19]La grand-mère cite la réplique de Philinte dans Le Misanthrope de Molière: "Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!" (Acte I, sc. II, v. 325).

Souvenir de la mort de Mme Proust. Voir le texte inédit cité par André Maurois in A la recherche de Marcel Proust (Préface de Jean Dutourd. Paris: Hachette, réédition 1985), p. 119:

Dans les Cahiers du fils, on trouve cette note, cachée au coin d'une page: "Maman avait quelquefois du chagrin, mais on ne le savait pas, car elle ne pleurait jamais qu'avec douceur et esprit. Elle est morte en me faisant une citation de Molière et une

Je tremblai qu'elle ne s'entendit elle-même et je lui dis "ne te fatigue pas à parler puisque tu as mal au coeur." [Je venais barré: J'avais compris que barré: Il vaut mieux que add.interl.] nous rentrions. "Je n'osais pas te le proposer [à cause de Maria add.interl.] me dit-elle, [me dit-elle. Pauvre petit! Mais si tu veux bien c'est plus sage autant que je puis le comprendre add.marg.] [Si je te parle ainsi, tu sais, add.interl.] si je parle ainsi c'est par peur de vomir si j'ouvre trop la bouche." [Cette fois-ci je barré] Elle sentit que j'avais compris qu'elle venait d'avoir une petite attaque[20].

[Le lendemain ma grand'mère prononçait beaucoup mieux; elle avait été frappée par le passage brusque dans le sang d'une trop grande quantité d'albumine qui avait

citation de Labiche. Elle m'a dit, de la garde qui sortait un instant, nous laissant seuls: 'Son départ ne pouvait plus à propos se faire ...' - 'Que ce petit-là n'ait pas peur; sa maman ne le quittera pas. Il ferait beau voir que je sois à Stampes et mon orthographe à Arpajon ...' Et puis elle n'a plus pu parler. Une fois seulement elle vit que je me retenais pour ne pas pleurer et elle fronça les sourcils, fit la moue en souriant, et je distinguai, dans sa parole déjà si embrouillée; 'Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ...'"

[20]Selon George Painter (Marcel Proust, I, p. 335, note 1), Proust songe aux circonstances de la maladie de son père le 24 novembre 1903 lorsqu'il raconte l'attaque subie par la grand-mère dans les Cabinets des Champs-Élysées. Le professeur Adrien Proust mourut, cependant, sans avoir repris connaissance.

dû boucher momentanément le cerveau. Et on put cacher à ma mère ce qu'elle avait eu. Mais elle ne se remettait pas, elle ne dormait pas, avait des étouffements constants. Ma mère disait barré]

fo.32 ro.

[: "Il n'est pas possible qu'on ne trouve pas quelque chose, nous ne la laisserons pas s'affaiblir ainsi, comme les enfants etc. barré][21]

Nous retraversâmes l'avenue Gabriel jusqu'à ce que nous eussions un fiacre[22]. [J'étais barré] La mort[23], [ou ce qui la rend iné barré] sa première apparition, suit en nous un chemin si obscur si invisible à nous, qu'elle se produit [entre mille

[21]Voir supra, p.444, note 5. Suit un blanc de deux lignes.

[22]Bien que l'épisode, à ce stade de son évolution, côtoie la biographie, ce fut en réalité Robert Proust qui, en septembre 1905, accompagna leur mère atteinte d'urémie à Paris, tandis que Marcel resta à Evian, au Splendide Hotel. De même, deux ans auparavant, lorsque le docteur Proust fut foudroyé d'une hémorragie cérébrale à la Faculté de Médecine, ce fut Robert qui le ramena à la maison.

[23]Ce passage où le Narrateur réfléchit sur la "première apparition" de la mort a connu une autre version qui se développe aux versos des folios 31, 32 (avec une addition au folio 33 ro.) et 33. Nous reproduisons cette deuxième version après le folio 33 ro. (p.472).

barré: entre add.interl.barrée] au milieu d'une journée [toute parti barré] pleine de petits projets particuliers et semblables à ceux qu'on a d'habitude. On a hésité sur le choix d'un mantelet, [on n'a pas voulu manquer sa promenade, on [devrait rentrer pour un rendez-vous barré] à savait pas ce qu'on amenait avec soi, on barré] comme s'il ne devait rien se produire de particulier, on n'a pas voulu manquer sa promenade comme s'il ne devait rien s'y produire de particulier, on a pris une voiture découverte comme d'habitude, on ne savait pas ce qu'on amenait avec soi sous le mantelet, dans la voiture, à la promenade. C'était à quelques minutes d'éclater mais on ne savait rien, on [s'était si bien recouvert, si bien caché qu'on ne savait rien, add.interl. et marg.] [on][24] hésitait sur la voiture à prendre, [c'était à quelques instants d'...ter mais on ne le savait pas barré: et l'aspect du cheval ad. interl.] car on ne savait pas ce qui était là, ce qu'on croyait faire dans une heure, faire dans 2 heures, c'est la promenade, le rendez-vous, la personne du soir. On pense bien à la mort, demain on verra si on n'est pas moins bien si elle ne s'annonce pas, on sait bien que son heure est incertaine mais

[24]on, mais.

fo.33 ro.

on ne réfléchit pas à ce que cela veut dire et [que le barré: qu'un des add.interl.] moments où on sera avenue Gabriel, après être descendu de voiture [la contient barré] avant de rentrer, avant le rendez-vous la contient. On continue à penser au retour, à ce qu'on fera en rentrant [parce que[25] on ne barré] comme on[26] à penser à la promenade, au beau temps parce qu'on ne savait pas que c'était à q.q.[27] minutes de se produire.

fo.31 vo.

La mort, - sa première apparition après laquelle on ne [peut barré] peut plus vivre, après laquelle la mort totale n'est qu'une affaire de temps - [chemin barré: chemine barré: s'approche add.interl.] en nous [dans une barré: d'une add.ms.] telle obscurité [que que q barré] sans que nous puissions soupçonner qu'elle éclatera dans deux heures, qu'elle se produit au milieu d'une journée où tous nos projets sont faits

[25]Proust n'a pas barré parce que.

[26]Le verbe continue a été omis par négarde.

[27]Abréviation de l'auteur.

comme d'habitude, où ma grand'mère avait hésité sur le choix de mantelet, de fiacre, voyait sa journée faite devant elle avec la promenade, le retour pas trop tard à cause de son rendez-vous, [ce barré: C'est un add.marg.] corps où la mort allait éclater, que la mort allait déformer, [elle barré] qu'elle couvrait du mantelet, qu'elle installait dans le fiacre, [à barré: pour add.ms.] [le b n de add.interl.] qui elle ne voulait pas interrompre sa promenade pour qu'à la fin du mois, elle ait un bon total d'air. Certes on se dit bien que personne ne [connaît l'heure de sa mort barré: sait quand il mourra add.interl.] mais on ne [comprend barré] réfléchit pas à ce que cela veut se dire et qu'en effet le moment d'avant (dans ce genre de mort) on ne le sait[28] pas, qu'on croit qu'on verra ses amis le soir, qu'on fera sa promenade le lendemain. [Comme barré] Sous nos petits divertissements quotidiens, en notre corps, dans un autre plan, [dans l' add.interl.] obscurité elle cheminait, de sorte qu'elle se produit au milieu d'une

fo.32 vo.

journées quelconque. [Elle n'est add.interl.]

[28]C'est Proust qui souligne.

peut'être pas si dure si effrayante puisqu'elle n'a pas empêché une heure avant de sortir, de mettre ses affaires, de monter en fiacre, de descendre aux Champs-Élysées. Et qu'après en somme, dans le plan au-dessous de celui où elle a fait sa première apparition, où elle a frappé sa 1re.[29] attaque, [et barré] en somme au pt.[30] de nier ses faits, pour qui passe par là, on revient ainsi par l'avenue Gabriel, [on rentre chez barré] on est forcé d'être encore - après [être][31] sorti quelques moments, on rentre chez soi - ce que ne font pas les gens malades, si bien que la vie jusqu'au dernier soupir semble une chose pleine de petites actions, de petits développements, sous lesquels se produit ce qui les fait cesser pour toujours. [Nous ret barré: Je tra barré] Ma grand'mère retraversa avec moi l'avenue Gabriel. [Peut-on pouvait d barré], et elle alla en fiacre avec moi dans la rue Boissy-d'Anglas, au soleil, aperçue et saluée par des connaissances. Mais peut-on dire qu'elle [était barré] allait en fiacre, qu'elle était en fiacre, qu'elle traversa l'avenue Gabriel. Sans doute pour la constatation extérieure des faits peut'être. [Mais peut-on dire qu'un banc

[29]Abréviation de l'auteur.

[30]Ibid.

[31]être, omis.

est avenue Gabriel. En donnant à notre existence le sens restreint d'un bon endroit[32] barré: On peut [la barré] voir qu'elle était avenue Gabriel en voiture. Mais l'avenue Gabriel, la voiture étaient-elles autour d'elle? add.interl.][33] Mais pour être même appuyé dans une voiture il faut encore une dose d'existence [g barré] énorme qui ne nous semble quand nous l'avons, pas plus que nous ne sentons la pression que nous opposons à l'air extérieur parce qu'il y a équilibre. Mais sans doute si on faisait le vide en nous ou si on le faisait dans l'air autour de nous notre équilibre ne serait plus le même et nous tiendrions-nous difficilement [alors tout d'un coup sentirions[34] la pression terrible de l'air et ne serait-ce pas assez de toutes nos forces pour y résister add.interl.] Et quand les abîmes de la mort s'ouvrent en nous et que nous n'avons plus de force à opposer au tumulte du monde, et même au poids de nos muscles, et même aux images de nos yeux, et même au

[32]Proust n'a pas barré d'un bon endroit.

[33]Un sigle (une petite croix) renvoie à une addition au folio 33 ro. dont la fin est un faux raccord:

Pour un banc être avenue Gabriel je ne sais pas au juste ce que c'est. Ses conditions d'équilibre n'ont pas besoin de la vie et ont d'ailleurs besoin d'autres conditions à leurs propos qui font qu'ils s'écroulent aussi. Mais pour une personne être dans un endroit c'est

[34]-nous, omis.

frisson de notre corps, alors se tenir immobile dans un fauteuil ou

fo.33 vo.

dans un fiacre exige une force plus désespérée, une lutte plus épuisante [contre un vertige qui nous entraîne add.interl.] que de se tenir suspendu [par un doigt add.interl.] après les balustres d'un balcon qui va s'écrouler dans les flots. Et c'est pourquoi dans le fiacre dont le dossier ne pouvait suffire à retenir son corps, [devant barré] dans son visage devant lequel le monde entier se dérobaît, ma grand'mère [dont l'é barré] apparut à ceux qui ce jour-là l'aperçurent rue Boissy-d'Anglas comme si elle était accrochée après un vaisseau sombrant, glissant à l'abîme, l'oeil égaré, se retenant, s'accrochant, les cheveux épars. [Nous ne barré] Elle était à côté de moi dans l'avenue Gabriel, elle était à côté de moi dans le fiacre, mais je sentais qu'elle était dans un autre plan, dans un plan oblique et inférieur où quoique à côté de moi elle était à jamais hors des prises de ma volonté qu'elle vive, de ma tendresse, presque de l'idée de moi et de l'attention à moi. Elle appartenait maintenant à ce monde où elle avait reçu ces coups qui me l'avaient fait apparaître tout de travers, sans doute, son chapeau et son voile

dérangés par une lutte invisible, sa figure portant la trace des coups des mains mystérieuses que je ne voyais pas. [Le soir elle allait mieux barré]

fo.33 ro.[35]

J'écoutais ces [mots barré: allusions à Mme de Guermantes add.interl.] qu'elle me faisait, toutes ces allusions à des choses que bientôt elle ne connaîtrait plus. Le fait que [bientôt barré: ces paroles étaient prononcées par elle pour qui add.interl.] tout cela [ne serait[36] barré: n' add.ms.] existerait plus [pour elle barré], qu'elle-même n'existerait plus, [donnait à ses paroles de maintenant quelque chose de sans support, de fantastique, un [mot illisible] mécanisme, [car barré] [presque de* barré] comme si sa mort prochaine [reflet barré] ce qui ex barré] qui [en somme barré] était déjà [pour ainsi dire barré] l'être qui ne les comprendrait plus, pour qui tout cela n'avait plus aucun sens, donnait à ces paroles quelque chose

[35]Ce passage qui n'est pas intégré au texte, porte en marge la mention: "A sa place". Le passage servira de raccord entre la "petite attaque" aux Champs-Élysées (31 ro.) et la traversée en fiacre de l'avenue Gabriel (32 ro.).

[36]Proust a négligé de barrer serait.

fo.34 rc.

de fantastique, sans appui, produites par du néant, quelque chose de mensonger pour ainsi dire comme l'espoir qu'on donne à un malade de choses qu'il ne pourra plus faire, [puisqu'elles lui feraient t barré: car add.interl.] elles faisaient taire le langage sain, le langage [de quel barré: d' add.ms.] une femme pour qui le monde réel existait, pour qui [les G barré] les nuances d'idées [secrètes add.interl.] qu'exprimaient les Guermantes etc. à [quelqu'un barré] un être [pour qui [déjà barré] dans quelques secondes barré] en qui [avait déjà barré] existait déjà, se développait avec une rapidité effrayante cet être nouveau, [cet barré] ce néant, [qui add.interl.barrée: qu'elle sait tout entier dans quelques heures add.interl.et marg.] [et pour qui add.interl.][37] tout cela n'existait pas.

[38][Je me barré: Je marchais avec ma grand'mère aux barré: J'étais encore avec elle add.interl.barrée] Bientôt cette idée me quitta, et [je marchais barré]

[37]Nous supprimons la répétition de pour qui.

[38]Note en marge: Avant.

bien que pensant surtout à Mlle de Quimperlé[39], je marchais dans l'avenue Gabriel comme je marchais avec ma grand'mère, [ne pen barré] allégé d' [car[40] add.interl.] une part de mon être n'était pas en moi, mais coupé à sa personne pour qu'elle la connût, à sa bonté pour qu'elle la distinguât, débarrassé de toute une part de moi que je sentais en elle.

[41] Alors je sentis tout d'un coup mon être péniblement accru comme si j'étais devenu plus doux. C'était [toute cette partie de barré: tout mon add.ms. interl.] moi que j'abandonnais sans réserve en toute confiance en ma grand'mère qui [elle barré] me revenait, ne pouvait plus habiter en elle et qui m'opprimait de son poids inaccoutumé. Et elle-même en qui je me plaçais pour juger le monde il y avait q.q.[42] minutes encore, maintenant elle, qui était à côté de moi, était devenue comme un de ces êtres à qui je ne pouvais dire ce que je pensais d'eux. Je jugeais maintenant et [ne le lui disais pas. [Elle barré] Une add.marg.] partie de moi lui était fermée,

[39]Maria, aux folios 21 ro., 25 ro., 26 ro., 30 ro., 31 ro.

[40]sic

[41]Note en tête: Après.

[42]Abréviation de l'auteur.

une partie d'elle me l'était, nous nous mentionns.[43]

fo.85 ro.

Alors Françoise put cette fois sans me faire souffrir peigner ces beaux cheveux. Il [lui add.interl.] semblait qu'elle faisait à ma grand'mère un dernier plaisir, que jusqu'à la fin elle n'avait pas voulu laisser toucher les cheveux de ma grand'mère par une autre qu'elle. Cette pensée de sa propre fidélité, l'émut, elle pleurait. D'ailleurs elle pleurait [tout le temps barré: constamment add.interl.] et nous trouvait des sauvages de ne pas pleurer. Ma mère pensant que ma grand'mère ne souffrait plus, ne pensait plus qu'elle nous quittait, sentait que ce n'était plus qu'à elle à être malheureuse, eût été plutôt heureuse. Mais elle se disait qu'elle n'avait plus que quelques heures à posséder le corps chéri. [Le visage de ma barré] Le visage de ma grand'mère était devenu pour ainsi dire son vrai visage, celui que je n'avais [guère barré: jamais[44]

[43]Quand, après 51 feuilles, au folio 85 ro., Proust reprend le récit, la progression du texte n'est pas cohérente. Deux développements - Françoise qui peigne les cheveux de l'agonisante (folios 85 ro. à 85 vo.) et les nausées de la grand-mère en voiture (fo.86 vo.) - précèdent la reprise logique du folio 34 ro.

[44]Barré, par mégarde.

add.interl.barrée] connu, débarrassé avec la vie, de tout ce que la vie lui avait apporté [de sillons douloureux, d'empêtements barré] de tous les empêtements, les rides, les sillons, de la douleur. Sur le lit funèbre où elle reposait comme sur sa tombe, il semblait que la [deux mots illisibles barrés] mort, comme ces sculpteurs du moyen âge [commençant avant les temps réalistes qui suivirent add.interl.] qui représentaient la mort^[45] couchée sous les traits d'une jeune femme, lui avait donné l'effigie de sa jeunesse. C'était elle, telle qu'elle était dans le portrait qui était chez mon oncle, comme au jour de ses fiançailles^[46], avec un visage de pureté et de soumission, mais aussi [mot illisible barré]^[47] d'une espérance et du ['un add.interl.] désir de bonheur que la vie

[45]la morte, par erreur.

[46]Cf. La lettre de Proust à Madame Catusse en octobre 1906 où il parle des meubles et des peintures qu'il gardera lors de son installation au boulevard Haussmann. Du portrait à l'huile de sa mère, peint en 1880 par Mme Beauvais, il écrit: "[...] je crains que sa vague ressemblance qui ne s'est précisée que quand Maman a été si incroyablement rajeunie par la mort, me soit bien pénible [...]". (Correspondance de Marcel Proust, VI, p. 262).

Voir aussi la lettre écrite après la disparition de Mme Proust: "[Elle] meurt à cinquante-six ans, en paraissant trente depuis que la maladie l'avait maigrie et surtout depuis que la mort lui a rendu sa jeunesse d'avant ses chagrins, elle n'avait pas un cheveu blanc." (Correspondance de Marcel Proust, V, p. 345)

[47]Est-ce de gaieté?

fg.85 vo.

avait déçu[s][48] avant même que je la connaisse, et dont j'avais brisé les derniers ressorts. Alors elle entra dans la maison de son époux, gaie, avec ses rêves de jeune fille, croyant au bonheur, mais infiniment pure et soumise, servante de l'époux.[49] Et c'est [cet barré] avec cette pureté et cette soumission que devait se faire quand elle avait compris que le bonheur n'était pas pour elle et quand il fut remplacé par le désir douloureux du bonheur pour nous qui ne nous y prêtions pas, cette abnégation, cette douleur que j'avais toujours vue sur son visage, qui l'avait vieillie, qui avait empâté ses joues, durci ses traits, creusé ces sillons sous ses yeux. [Tout cela barré] La vie lui avait apporté tout cela, elle venait de l'emporter. Dans sa pureté virginale, un sourire d'espérance sur les lèvres,

[48]C'est nous qui corrigeons.

[49]Héritage de Jean Santeuil, p. 659: "Mais Mlle Sandré, quand elle épousa M. Santeuil à un moment où ses yeux riaient plus souvent d'une confiante espérance ou d'une gaieté malicieuse qu'ils ne s'égarèrent en sentiment douloureux du mal que d'autres souffraient, ne l'avaient nullement crû si comme avait fait Mlle Saintré de M. Maïndant, parce qu'elle avait entendu parler de lui comme vivant, malgré sa grande fortune, parmi les ouvriers dont il embellissait la vie en leur jouant du César Franck, en leur donnant des reproductions de Botticelli. Et plus tard Mme Santeuil n'avait nullement cherché à élever M. Santeuil à son idéal, mais à tâcher de lui être le plus utile et le plus agréable possible [...]"

immobile et soumise, ma grand'mère semblait prête à recommencer la vie, prête à ce qu'un nouveau cortège la conduisit chez l'époux.

fo.86 vo.[50]

Quelques lignes plus haut en voiture.[51] A 2 ou 3 reprises en voiture ma grand'mère fut reprise de nausée. Il fallut arrêter la voiture[,] elle n'avait pas le temps de retourner aux Champs-Élysées ni d'arriver à la maison. Je lui tendis mon mouchoir. A la 3e[52] fois elle me dit: Je te demande vraiment pardon mon pauvre petit de la peine que je te donne. Alors j'eus un mouvement qui me remplira de honte et d'horreur [que barré] chaque fois que j'y repenserai, je fis le geste [courtois barré: poli add.interl.] et souriant de dénégation d'un homme qui a sa importance - ne venais-je pas de publier une étude et n'étais-je pas à la mode chez les Guermantes - et qui malgré cela est heureux de vous rendre un service si au-dessous de lui, en est heureux [oui vraiment*] mais vous fait

[50]Le folio 86 ro. est reproduit plus loin, p.497.

[51]Cette note de régie renvoie au folio 27 vo. qui porte, en marge du folio 28 ro., la note: "Mettre à son temps". Nous reproduisons le folio 27 vo. dans la note 53, pp.484-485.

[52]Abréviation de l'auteur.

sentir le prix de son service. Qu'importe que par l'imagination j'aie fait entrer en moi les plus sublimes sentiments du monde, si le réflexe qui est venu à l'appel de la réalité a été cet ignoble et bas salut qui avait l'air d'admettre que ce fût une peine, une peine au-dessous de moi, mais dont je m'acquittais volontiers et sans mauvaise grâce.[52]

[53]Ce passage est annoncé par le développement du folio 27 vo. que voici:

Quand elle s'excuse de vomir et que je dis que ce n'est pas la peine d'avoir amené dans son âme tant de choses pour qu'il en sorte cela, ajouter ceci: - [Car barré] [Nous avons une si grande facilité à reproduire en nous tous les états psychologiques que s'il suffisait [notre caractère n'est pas barré] notre moralité n'est pas dans notre n barré]; [le reste n'était barré] et pourtant c'était cela [ma nature barré: ma moralité, mon caractère add.interl.]. Car [notre barré: mon add.marg.barrée: caractère barré: dans ma barré: notre fa barré] notre âme est un champ d'expériences psychologiques si vaste qu'il n'y a pas de caractère avec lequel nous ne puissions sympathiser, et nous pouvons faire [entrer barré: reproduire add.interl.] successivement en nous le caractère d'un héros, d'un [saint, d'un voluptueux barré: épicurien, d'un ascète add.interl.], d'un homme politique [d'un mondain, add.interl.] etc. Nous ne valons ni plus ni [mot illisible barré] moins pour cela. [La moralité ne commence que quand le caractère devient notre c'est-à-dire quand il devient pour nous un [mot illisible barré: mot illisible en interl.](1) d'action barré] Le

(1) Est-ce [véhicule barré: générateur add.interl.]?

L'addition continue en haut du même folio 27 vo.:

[carac barré] [Ces représentations ne sont pas notre [est* barré] caractère, car elles n'ont aucune barré: ce ne sont pas pour cela barré: Pourtant [ce barré] ils ne sont en rien notre caractère. La moralité ne commence que quand au lieu de [la add.inte.l.] représentation désintéressée barré] Aucune moralité

fo.87 ro.

Pour la lère[54] fois ma grand'mère était comme une étrangère près de moi, une personne à qui je ne pouvais pas parler franchement, sur le compte de qui, sur l'état de qui je pensais des choses que je ne

n'est attachée à des formes représentatives [mais seulement barré: à l'acte par lequel nous [mots illisibles] dans la forme développée en nous qui nous fait et suivant laquelle nous agissons barré: tant qu'elles [mots illisibles] mais seulement à la forme add.interl.barrée: tant qu'elles ne [développent barré] [produisent*] pas en nous une force active, nous faisant renoncer à certains plaisirs et choisir certains maux. add.interl.] Il est [probable barré: fort add.interl.] possible qu'un assassin quand il lit un roman sait de coeur avec [le personnage vertueux* barré: la sympathique victime add.interl.] et sympathique(2) et déteste le scélérat, tant que le seul effort qu'exige de lui cette vertueuse conception est de rester [étend barré] allongé dans un fauteuil, et de tourner la page qui [apportera*] une satisfaction de plus à son besoin de curiosité et d'émotion.

(2) Proust a oublié d'effacer et sympathique.

Cf. "La Mort de Baldassare Silvande" in Les Plaisirs et les Jours, p. 18: "Quelques jours plus tard, il [Alexis, le neveu de Baldassare Silvande] fut frappé dans une lecture par le portrait d'un scélérat que les plus touchantes tendresses d'un mourant qui l'adorait n'avaient pas ému."

Voir aussi A l'ombre des jeunes filles en fleurs, p. 741: "Même si cette bonté, paralysée par l'intérêt, ne s'exerce pas, elle existe pourtant, et c'est chaque fois qu'aucun mobile égoïste ne l'empêche de le faire, par exemple pendant la lecture d'un roman ou d'un journal, elle s'épanouit, se tourne, même dans le coeur de celui qui, assassin dans la vie, reste tendre comme amateur de feuilletons, vers le faible, vers le juste et le persécuté."

[54]Abréviation de l'auteur.

pouvais pas lui dire, une personne à qui je ne demandais plus appui, qui ne penserait plus à me l'offrir. Et déjà l'idée de la modification [s'imposait barré] qui s'était faite en elle s'imposait à moi avec tant de force qu'il me semblait que [mon autre* barré: ma vraie add.interl.] grand'mère n'était déjà plus qu'un songe. Je la fis asseoir un instant dans l'escalier pour monter prévenir ma mère que ma grand'mère arrivait un peu souffrante [avec un peu d'étourdissement. add.interl.]

[J'aurais dit à ma [grand barré] mère que ma grand'mère était morte, que probablement je lui aurais fait moins de mal, elle m'aurait dit: Elle ne souffre plus. [La barré] La détresse qui se peignait sur son visage et quelque chose biffé] [Ma mère barré: Le visage de ma mère exprimait barré] Dès mon premier mot[, si immédiatement barré], le visage de ma mère exprima une détresse si immédiate, si profonde, si résignée que je compris qu'il y avait des années qu'elle vivait dans l'anxiété de cette minute. Elle ne me [p barré] demanda rien, il semblait que comme la méchanceté aime à s'exagérer la souffrance des autres, sa tendresse ne voulait pas admettre que sa mère pût être [mot illisible barré] malade, d'une maladie qui intéressait sa personnalité. Elle alla tremblante, [pleurant barré] le visage pleurant sans larmes dire

qu'on alla[t][55] chercher le médecin mais quand elle voulut dire que c'était parce que ma mère était

fo.88 r2.

souffrante, sa voix s'arrêta[56] sa gorge. Elle me suivit dans l'escalier, de sa main essuyant un sanglot sur son visage. J'avais enveloppé un peu le visage de ma grand'mère dans sa mantille, lui disant que j'avais peur qu'elle n'eût froid dans l'escalier, [en réalité barré] mais afin que ma mère ne remarquât pas trop le changement de son visage. Ce fut inutile, ma mère s'approcha d'elle [et aidée par mon père, par moi, par Françoise, add.interl.et marg.] la soutint, la porta dans l'escalier [en détournant les yeux add.interl.] avec une tendresse [une piété barré] infinie, une [pré barré] précaution où il n'y avait pas seulement la peur de lui faire mal, d'être brusque, maladroite, mais avec le sentiment qu'elle n'était pas digne de porter cette chose sainte, ce qu'elle avait de plus précieux dans la vie: mais pas une fois elle ne regarda son visage; pensait-elle que c'était un manque de respect de sa part de voir que le

[55]C'est nous qui corrigeons.

[56]dans, omis.

visage qu'elle vénérât portait quelque trace d'affaiblissement, ou douleur trop grande de la constater, ou crainte que ma grand'mère ne pensât que ce changement ma mère le remarquerait si elle voyait son visage, ou volonté de garder toujours d'elle [un visage où elle av barré: le souvenir add.interl.] d'un visage où était toute son intelligence et toute sa bonté. [Mais ma grand'mère barré] Ainsi ma mère le visage détourné, ma grand'mère à demi cachée dans sa mantille et craignant que ma mère la vît trop bien, elles avaient un air froid qui scandalisait presque Françoise qui eût voulu qu'elles tombassent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant.

fo.89 ro.

Mais quand ma grand'mère fut couchée, et fit fermer les volets, peut-être pensait-elle que c'était un moment où elle ne devait pas manquer à sa fille. Hé bien ma fille dit-elle voilà comme tu plains ta mère [quand elle est add.interl.] souffrante. Si tu crois que ce n'est pas désagréable un étourdissement. Alors [ma mère fit poser son barré] le regard de ma mère se posa passionnément sur les yeux de sa mère, ne voyant pas le reste du visage et elle dit: "Maman! tu seras bientôt guérie c'est ta fille qui te le dit."

Et s'approchant d'elle elle déposa [sur sa joue un baiser barré: de add.interl.barrée: avec sa pensée et add.interl.barrée: où les barré: auquel elle sembla confier barré: où elle barré: auquel elle barré: qu'elle barré: avec tout et[57] barré] avec toute sa pensée non moins qu'avec ses lèvres [qui en imitèrent la tendresse, le respect, le souhait barré] elle déposa sur [ses barré: sa add.ms.] joue un baiser à qui elle semblait confier tout ce qu'elle éprouvait et voulait pour sa mère, [comme s'il avait pu la faire pénétrer en elle et qu'un baiser [humble barré: où le barré] où elle semblait s'effacer devant celle qu'il [allait add.interl.] [touchait barré: toucher add.ms.] l'approcher un baiser [d' add.interl.] où elle semblait se retenir elle-même dans son absolu effacement, son dévouement entier[58] à sa mère, et où l'idée de sa mère, [l'adoration de sa mère add.interl.] le souhait passionné de sa guérison, la crainte barré: comme s'il avait pu [la barré] la transporter add.interl.] [s'en emparer et add.interl.barrée] et la faire pénétrer en elle, ce baiser humble, craintif, [comme barré: ayant peur de froisser add.interl.], se comptant pour rien, comme était sa mère elle-même. Mais dans sa [pieuse*]

[57]Par inadvertance Proust n'a barré ni avec ni et.

[58]Au-dessus de son dévouement entier il y a un mot rayé: [craintivement*]

douceur, dans sa précaution hésitante remplie avec une[59]

fo.90 ro.

ju qu'aux bords de l'amour le plus fort, de l'idée la plus sainte de celle qu'il embrassait. Le lendemain ma grand'mère parlait difficilement[60].

fo.88 vo.

Le lendemain elle allait moins bien, elle parlait difficilement.[61] [Hélas barré: Il fallait add.interl.] lui faire répéter ce qu'elle avait voulu

[59] Cette phrase se raccorde mal avec le folio suivant.

[60] Nous interrompons le texte pour insérer un développement quasi parallèle rédigé aux versos des folios 88 et 89; un autre rédigé aux folios 87 vo. et 88 vo.; et le dernier au folio 86 ro. Nous reprenons le folio 90 ro. à la p. 498.

[61] Dans une lettre à Mme Catusse datant de septembre 1906, Proust fait allusion à cet aspect de la maladie de sa mère. Il évoque les souffrances morales que "l'embarras de la parole et la paralysie" ont dû infliger à sa mère: "Je sais que ce que je dis a l'air barbare mais moi qui depuis sa mort ne suis jamais resté une heure sans essayer de revivre ce qu'elle a pu penser et souffrir depuis son retour d'Evian, j'arrive à reconstituer de telles souffrances que j'aurais mille fois mieux aimé pour elle des souffrances physiques qui lui étaient, je le sais, si peu de chose." (Correspondance de Marcel Proust, VI, pp. 200-201).

dire. Néanmoins nous la comprîmes. Elle s'était rappelée qu'on était le 17, la date du jour où devaient paraître les promotions militaires. Elle demandait si on savait si Montargis[62] était nommé capitaine. Nous dîmes que nous ne savions pas. Elle dit de lui télégraphier, nous rappela pour dire qu'on [dit que barré] alla[t][63] demander d'abord chez Mme de Villeparisis. Nous fûmes émerveillés presque rassurés par sa présence d'esprit. On citait ce trait à toutes les personnes qui venaient prendre de ses nouvelles. Mais elles semblaient en avoir une admiration qui me faisait mal, car elles semblaient s'émerveiller de cela comme d'un fait curieux, nullement d'en réjouir comme d'un motif d'espérance. Les personnes qui venaient ne semblaient préoccupées que de nous flatter en nous disant qu'elles sentaient bien que nous ne dormions pas, que nous ne nous couchions pas, mais qu'il n'y

fo.89 vo.

avait rien à nous dire. Et à tout hasard, ne sachant pas si nous ne leur serions pas gré de nous laisser imposer du repos pour cette raison: elles nous

[62]Saint-Loup, après la refonte du roman en 1913.

[63]C'est nous qui corrigeons.

disaient: Si après cela vous tombez malade qui est-ce qui la soignera[64]. [On s'informait barré] A mon grand'père on demandait des nouvelles purement matérielles de santé, [voulant dire barré] ajoutant: le moral bien bas je n'en doute pas, voulant dire qu'on se doutait bien qu'il était bien plus bas, mais voulant savoir si du moins l'appétit, le sommeil ne fléchissait pas trop. Et mon grand'père mettait peut-être un peu d'affectation à dire qu'il dormait comme un loir, mangeait comme un ogre, qu'il en était honteux, - voulant montrer par là qu'il ne cherchait pas à faire montre de son chagrin. [On n'entendait pas parler de [mots illisibles] sur qui nous comptions barré] Certains amis très proches ne donnaient pas signe de vie. Tout ce qui était Guermantes, Villeparisis etc. prenait des nouvelles plusieurs fois par jour. Bloch en venait demander des nouvelles [en][65] sanglots. [Bergotte barré] Bergotte vint tous les jours pendant quelques jours et resta chaque fois longtemps. Nous étions stupéfaits. [Puis il ne barré] Il avait dû arranger ses journées pour cela et faisait cela mécaniquement. Un beau jour il ne vint plus et ne revint jamais. Il avait dû donner un

[64]Un sigle de la main de Proust renvoie à une addition écrite plus bas sur le même folio, et que nous insérons dans le passage. L'addition va de "[...] A mon grand'père on demandait des nouvelles [...]" jusqu'à "[...] faire montre de son chagrin."

[65]en, omis.

autre mécanisme à ses journées.

fo.87 vo.

Ceci est pour [met're barré: introduire add.interl.] 2 pages plus loin pendant que ma grand'mère est malade, après les Champs-Élysées et avant la mort.

[Par moments barré: Au moment* barré] Par moments elle souffrait horriblement [mais le médecin avait défendu de lui donner [aucun anesthésiant barré] de la morphine, tout médicament ne pouvant que boucher davantage ses reins et augmenter les accidents d'urémie add.marg.] [Dans ces moments là add.interl.] la sueur collait les mèches [grises barré: blanches add.interl.] de ses cheveux au grand front mauve, et si elle croyait que nous n'étions pas là elle [criait barré: ne retenait barré] poussait des plaintes, des Ah! c'est affreux. Mais si elle apercevait ma mère, elle [des bribes de mots illisibles et barrés] employait une force surhumaine à faire disparaître de son visage toute expression de souffrance et [elle barré] ce besoin elle le reproduisait en lui donnant un autre sens pour que rétrospectivement ma mère crût que c'était cela qu'elle avait voulu dire. Elle reprenait ses sourires, gémissait de nouveau en disant: "Ah! ma fille c'est affreux de rester couchée

par ce beau soleil quand on serait si bien à se prome. ', mais [ses yeux restaient* barré] elle ne pouvait empêcher [sa barré: la add.ms.] désolation de ses yeux, la sueur de son front et ses sursauts convulsifs aussitôt réprimés ou montrer combien elle souffrait. Et ma mère était là, au pied du lit, [debout barré: tendant barré: offrant add.interl.barrée: tendant add.interl.] vers ma grand'mère son visage [torturé par barré]

fo.88 vo.[66]

[le sentiment de ce que sa mère souffrait et semblait lui tendre, lui offrir [toute sa vie barré: tout biffé] toute sa vie, tout son amour, [toutes biffé] tous son barré] ciselé par [la barré: une add.interl.] souffrance[, plus barré: bien autrement add.interl.] cruelle que [ma grand'mère barré: de souffrir elle-même add.interl.] de voir souffrir celle [qu'elle add.interl.] aimait mille fois plus qu'elle-même[, et en même temps [gonflé barré] tendrement gonflé barré] gonflé, soulevé, tendu* pour* [tout son amour infini

[66]Ce passage porte en tête cette note de Proust:

Si je ne peux pas bien relire les lignes corrigées, le brouillon presque exacte se trouve pour ces 3 lignes au verso de la couverture de ce cahier.

Voici le brouillon, folio 98 ro.:

par l'offre de toute sa vie [comme [un extensoir où add.interl.barrée: un ciboire barré] où elle avait mis toute sa vie add.interl.barrée], [qui add.interl.barrée] qu'elle lui donnait par tout son être qui pour être plus près d'elle était un baiser de ses lèvres [mot illisible barré] tendait ses joues, poussait tendrement ses regards plus au fond même de ses yeux barré] et pendant ce temps ma mère, [souffrant barré] torturée par [une barré: la add.interl.] souffrance autrement cruelle de voir souffrir celle qu'elle aimait mille fois plus qu'elle-même, [presque agenouillée près du lit comme barré: tendait barré: presque agenouillée près du lit barré] à demi penchée sur le lit, les jambes [tremblantes et barré: mots illisibles en interl. et barrés] fléchies [comme pour s'agenouiller add.interl.] comme si [son [pa barré] don passionné d'elle-même aurait plus barré] à force d'humilité elle eût pu espérer que son don passionné de [sa vie barré: elle-même add.interl.] eût eu plus

tendait comme un ciboire [mot illisible barré] [le ciseau ciselé de plissements barré: creusé et sculpté* add.interl.barrée] [aux joues barré: orné en relief add.interl.] de [fossettes et add.interl.] plissements [mots illisibles en interligne et barrés] [qui avaient la désolation d'un sanglot la douceur d'un sourire et l'ardeur d'un baiser barré] à la fois si désolés [si doux, et barré] si passionnés [et si doux add.interl.] qu'on ne savait pas si [ce qui barré: ils étaient add.interl.barrée: le ciseau qui les creusaient et les relevaient barré] [les avait barré: gonflait barré: était barré: s'ils y étaient add.interl.] creusés par le ciseau d'un sanglot, d'un baiser ou d'un sourire.

de chance d'être accepté et efficace, tendait [son visage add.interl.] vers ma grand'mère comme un [extensoir barré: ciboire add.interl.] où [elle barré] elle avait mis [son barré] tout son amour, toute sa vie, [son visage ciselé par des plissements qui avaient la désolation du sanglot et la douceur du sourire, la passion du baiser, l'élan de la prière [tandis que barré: tandis que les barré: mais où barré: avait add.interl.barrée: le regard attaché sur le spectacle qui la déchirait où ce qui l' barré: Et ses bras implorants étaient inflexibles par le même sentiment comme dans les [plusieurs mots illisibles barrés] [Mais barré] Non [maman barré] ma petite maman nous ne te laisserons pas souffrir comme ça, Aïe.[67] barré: et qui était décoré de [fossettes barré: plissements barré] fossettes et de plissements à la fois si désolés, si passionnés, et si doux qu'on ne savait pas s'ils étaient creusés par le ciseau d'un sanglot, d'un baiser, ou d'un sourire. add.interl.]

[67]Note de Proust: "Suivre 3 pages avant." L'indication renvoie au folio 86 ro. que nous reproduisons depuis "Non ma petite maman [...]" jusqu'à "[...] il doit y avoir un pli aux draps. Aïe."

fo.86 ro.[68]

Non ma petite maman nous ne te laisserons pas souffrir ainsi. Aie patience [une heure barré] quelques instants, quelques minutes, on va trouver quelque chose ce n'est pas possible, [tu ne souffriras barré] on ne te laissera pas souffrir, c'est ta fille qui te le dit. Et [dans oarré] dans son regard attaché sur ce spectacle qui la torturait, ce qui l'emportait surtout c'était une attraction de toute sa pensée rivée à cette souffrance, comme si elle eût pu à force de percer ce front douloureux, ce corps qui recelait le mal de [ses barré: son add.ms.] regard[69] [sans barré] interminable, sans une [larme*], [ni add.interl.] un fléchissement, découvrir le remède qui eût empêché sa mère de souffrir. Mais non ma fille, je te dis que je ne souffre pas, je me plains parce que je suis agacée de me voir couchée, mes cheveux me gênent, je sais que je suis décoiffée, désordonnée, cela m'agace, j'ai mal au coeur, voilà tout, mais [je [ne biffé] dors[70] mal barré], je n'ai pas mal, et un sursaut interrompant et démentant ses paroles, elle disait: "Mais oui je me secoue parce que je suis mal

[68]Note de Proust: "Ce passage est la suite de 3 pages après."

[69]Proust n'a pas supprimé le pluriel de regards.

[70]Proust n'a pas barré dors.

crouchée sur quelque chose qui me gêne. On verra cela plus tard, il doit y avoir un pli aux draps. Aïe."

fo.90 ro.

[Quand elle me voyait barré] Ses yeux exprimaient une constante détresse. Quand elle me voyait, elle avait une sorte de sursaut [il semblait que le malheur barré] comme ceux qui tout d'un coup manquent d'air, [et puis elle barré] elle voulait me parler, voyait qu'elle ne pouvait se faire comprendre. Alors domptée par son impuissance même elle laissait retomber sa tête, elle s'allongeait à plat sur le lit, le visage grave, de marbre, les mains immobiles sur le drap, ou [faisait un mouvement barré] s'occupant d'une action toute matérielle comme de s'essuyer la main avec son mouchoir. Elle ne voulait pas penser[71] [Puis add.interl.] Elle commença à avoir une agitation constante. Elle voulait sans cesse se lever. [Mais

[71] Dans une lettre écrite à Montesquiou, peu avant le 26 septembre 1905, Proust évoque le stoïcisme de sa mère mourante: "[Maman] me sait si incapable de vivre sans elle, si désarmé de toutes façons devant la vie, que si elle a eu, comme j'en ai la peur et l'angoisse, le sentiment qu'elle allait peut-être me quitter pour jamais, elle a dû connaître des minutes anxieuses et atroces qui me sont à imaginer le plus horrible supplice. Je voudrais que nous puissions lui dire et lui faire partager nos espoirs, notre rassurement. Peut-être ne nous croirait-elle pas. En tous cas son calme absolu nous empêche de savoir ce qu'elle croit et ce qu'elle souffre" (Correspondance de Marcel Proust, V, pp. 341-342).

on l'empêchait pour qu'elle ne s'aperçût pas qu'elle ne pouvait se tenir debout add.interl. et marg.] Un jour qu'on l'avait laissée un instant seule, je la trouvai [debout add.interl.] en chemise de nuit qui essayait d'ouvrir la fenêtre [avec une volonté désespérée add.interl.] [Je ne sais comment elle avait pu aller jusque-là add.marg.] Je la rassis, elle se débattit. J'appelai ma mère. Alors elle [reprit le visage barré] sentit qu'il n'y avait rien à faire, elle n'essaya pas de lutter, elle reprit [le barré: son add.interl.] visage immobile et calme et elle enleva des poils de fourrure qu'il y avait sur sa chemise de nuit. Son regard changea tout à fait, il avait l'air d'un regard [in barré: inquiet, gémissant, [lugubre*] add.interl.] de vieille femme qui radote. [M barré] On la levait tous les jours [pour la add.interl.ba.rée: pour lui [obéir*] add.interl.] sans la quitter d'un pas[72]. Françoise qui croyait toujours que les malades se sentiraient mieux s'ils étaient propres et [bien*] tenus, n'avait qu'une pensée: Comme cette pauvre Madame Octave[73] doit être

[72]Un sigle (une petite croix) renvoie à une addition au folio 89 vo. qui se poursuit au verso du folio 90, et que nous insérons dans le texte. L'addition va de "Françoise qui croyait toujours que les malades se sentiraient mieux [...]" jusqu'à "Si ma grand'mère s'était aperçue ainsi, avec le chef tremblant d'une octogénaire!"

[73]Est-ce [H]ortense? Voir la dactylographie, fo. 25 et 26, mais aussi le fo.86 où Proust hésite entre [H]ortense et Octave, et choisit finalement Amédée.

malheureuse de ne pas avoir été peignée depuis plusieurs jours. A force de demander à ma grand'mère si elle [ne][74] désirait pas qu'elle la peignât, elle finit par se persuader que

fo.90 vo.

ma grand'mère le lui avait demandé. Elle apporta des peignes, de l'eau de cologne, des brosses, un peignoir. Elle disait cela ne peut pas fatiguer Madame Octave que je la peigne, si faible qu'on soit, on peut toujours être peigné." C'est-à-dire qu'une autre personne peut toujours vous peigner, on peut peigner une morte, mais être peigné c'est autre chose. Pour ma grand'mère, être peignée, se laisser peigner, c'était plus que le constant éploement, l'effondrement incessant, l'écroulement irrémédiable de tout son être que rien ne soutenant plus ne pouvait supporter. Ses cheveux fuyaient sous le peigne dont ils n'étaient plus assez fort[s][75] pour supporter et garder le contact, sa tête [s'é barré: ne barré] s'échappait de la pose qu'on voulait lui donner et retombait, l'attention, ou seulement l'immobilité, ou la plus légère [action barré: passivité* add.interl.]

[74]ne, omis.

[75]Nous corrigeons.

par lesquelles on voulait la tirer de ce perpétuel effondrement sur elle-même, [ch barré] de sa fatigue, de son malaise et de sa douleur, étaient bien trop pour elle, sa tête retombait de tous côtés. Françoise approcha une glace pour que ma grand'mère vit comment elle voulait avoir sa raie, je bondis sur elle et lui arrachai sa glace. ' ma grand'mère s'était aperçue ainsi, [avec add.interl.] le chef tremblant d'une octogénaire!

fo.90 ro.

Le jour [où*]

fo.91 ro.

je l'embrassai[76], elle leva la tête et me regarda d'un air [scandal barré] scandalisé, étonné; [se demandait qui barré] elle ne me reconnaissait pas.[77] [Alors [le barré: notre add.interl.]

[76]embrassais, par erreur.

[77]Souvenir du décès de son oncle, Georges Weil, le 23 août 1906: "J'y suis allé pendant son agonie sans être reconnu par lui", écrit Proust à Mme Catusse, en septembre. "Il meurt de la même maladie que Maman" (Correspondance de Marcel Proust, VI, p. 200).

Un épisode de l'agonie de Baudelaire, évoqué par

médecin [dit barré] dit qu'il fallait dégager barré.
 Selon notre médecin tous ces phénomènes dus à
 l'empoisonnement du sang par l'albumine [pouvaient
barré] rétrocéderaient avec la crise albuminique
 elle-même. Mais il fallait dégager le cerveau. On
 recoucha ma grand'mère. On [ordonna d'aller[78]
barré: fit add.interl.] chercher des sangsues.
 Quelques heures après j'entrai dans sa chambre; [les
 petits serpents barré] attachés à sa nuque, à ses
 tempes, à ses oreilles, les petits serpents noirs se
 tordaient dans ses beaux cheveux ensanglantés, comme
 dans une chevelure de Méduse[79]. Mais [dans
add.interl.] son visage [avait repris barré: pâle et
add.interl.] pacifié, [entièrement immobile
add.interl.] je vis [que add.interl.] ses beaux [yeux

Proust dans Contre Sainte-Beuve, possède d'étonnantes analogies avec celui de l'agonie de la grand-mère: "[...] s'étant aperçu dans une glace qu'une amie (une de ces amies barbares qui croient vous faire du bien en vous forçant à 'être soigné' et qui ne craignent pas de tendre une glace à un visage moribond qui s'ignore et qui de ses yeux presque déjà fermés s' imagine un visage de vie) lui avait apportée pour qu'il se peignât, ne se reconnaissant pas, il salua!" (pp. 260-261).

[78]Proust a oublié de barrer d'aller.

[79]Dans la mythologie grecque, Méduse était l'une des trois Gorgones, et la seule qui fut mortelle; d'une rare beauté, elle avait une chevelure magnifique; mais Minerve, qu'elle avait offensée, changea ses cheveux en serpents, et donna à ses yeux le pouvoir de transformer en pierre tous ceux qu'elle regardait. Persée lui trancha la tête qu'il emporta dans toutes ses expéditions, s'en servant pour pétrifier ses ennemis.

barré: yeux étaient grand[s][80] ouverts et pleins de pensée add.marg.] d'autrefois, peut-être plus débordants encore d'intelligence et de tendresse [que jamais add.interl.] parce que ne voulant pas parler, ne pouvant pas sourire, c'est à son regard qu'elle confiait tout ce qu'elle voulait dire.[81]

fc.90 vo.

Ce monde intérieur de notre pensée qui tantôt [s'étend barré] est énorme en nous parfois réduit à rien, qui renaît comme par génération spontanée, affectant parfois une forme, parfois une autre, contenant des richesses que nous croyions perdues, il était rené en elle [aussitôt que les quelques gouttes de sang qui comprimaient son cerveau avaient été tirées par les sangsues add.marg.] On sentait que [ses yeux brillant dans sa barré: brill barré: son regard calme add.interl.] nageant dans [ses yeux barré: sa prunelle add.interl.] humides[82] comme une lumière dans de l'huile voyait de nouveau devant elle la

[80]C'est nous qui corrigeons.

[81]Nous interrompons ici le texte pour faire suivre l'addition qui se trouve en regard de ce folio, le folio 90 vo.

[82]Proust a oublié de supprimer le pluriel après avoir changé ses yeux en sa prunelle.

pensée et le monde reconquis. Mais [ne barré] sentant encore la nécessité d'être prudente de peur d'être engloutie de nouveau qu'elle n'osait faire un mouvement.[83] Elle restait à[84]

fo.91 ro.

Elle [avança les doigts sans bouger le bras, me prit la main add.interl.] me la serra tendrement [et aussitôt reprit son impassibilité et plissait légèrement les lèvres comme pour me dire c'est assez comme cela, ne nous attendrissons pas. Voilà ce que j'ai obtenu aujourd'hui. C'est assez pour aujourd'hui. add.marg.] Le sentiment de la vie, l'espoir de la guérison lui étaient revenus; une sorte d'égoïsme et de dévouement à nous aussi, l'attachait à ce mieux, elle ne cherchait plus à ne pas penser, à ne pas mesurer l'étendue de son malheur. Aussi c'était la 1ère[85] fois qu'elle m'avait serré la main. [com barré] Elle ne pouvait

[83]La syntaxe est de Proust.

[84]Phrase inachevée.

[85]Abréviation de l'auteur.

fo.92 ro.

plus rester sans penser, car elle se disait il faut vivre. Hélas le lendemain l'albumine reprit plus fort. Elle [me parut barré: semblait add.interl.] pourtant un peu mieux. Mais le médecin dit qu'elle était dans un état désespéré. La nuit suivante on vint me chercher.[86] C'était la fin. Je vis [que add.interl.] mon père qui [était venu me chercher add.interl.] pleurait. Je [voulais qu'il se[87] cachât mais on me dit que cela ne faisait plus rien que ma grand'mère n'avait plus barré: lui dis de s'essuyer les yeux avant d'entrer dans la chambre; il me dit que cela ne faisait plus rien que ma grand'mère add.interl. et marg.] ne voyait plus. [Il biffé] Nous entrâmes, [le corps courbé en demi-cercle add.interl.] elle s'agitait, geignait, faisait remuer ses jambes, respirait bruyamment. Mais il paraît qu'elle n'avait [pas barré] conscience de nous ni d'elle. Toute cette agitation ne s'adressait pas à nous. [C'était barré] elle-même les yeux clos, scellés, n'en savait plus rien. C'était en elle,

[86]Souvenir de la maladie de son père. Proust y fait allusion dans une lettre à Reynaldo Hahn en mars 1912: "[...] ta lettre m'a fait la même chose que deux choses un jour où Maman est venue me dire: [' Pardon de te réveiller, mais ton père s'est trouvé mal à l'Ecole' et un autre jour plus récent à Evian." (Correspondance de Marcel Proust, XI, p. 71).

[87]Proust n'a pas rayé voulais qu'il se.

cette bête étrange à laquelle elle était liée, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne savait pas soigner, mais [plus que laquelle elle barré] dont les jours comptaient les siens, à qui elle était condamnée à ne pas survivre, et qui même comme Diomède[88] dévoré par ses chevaux, devait être tué[e][89] par elle avant qu'elle ne meure. C'était cette bête qui s'agitait ainsi et que nous regardions. C'était toujours le visage de ma grand'mère quoique très enlaidi. Mais ses yeux étaient fermés, ou parfois à demi ouverts, mais [sa pensée barré] avec [à la place du regard add.interl.] quelque chose de vague [qui barré], de vide, d'imperceptible qui indique l'extrême minimum de la conscience, le coma. Il y avait quelque chose d'incompréhensible

fo.93 ro.

[hensible à ce [qu'elle fût là barré: que add.ms.] son corps fût là, remuant, s'agitant, à ce qu'elle se plaignît, n'eût les yeux qu'à demi clos, remuât les couvertures, [parfois add.interl.] sortît un pied du

[88]Roi fabuleux de la Thrace, Diomède fut célèbre par sa cruauté. Héraclès le fit dévorer par ses propres juments qu'il nourrissait de la chair des naufragés.

[89]C'est nous qui corrigeons.

lit, respirât si fort et que sa pensée ne fût plus là, qu'elle n'entendit plus nos paroles, ne sentit pas quand nous la touchions, ne sut pas que nous étions là. C'était pourtant elle qui gémissait ainsi, alors elle gémissait où, où se croyait-elle? barré][90] [Mais son visage barré] C'était pourtant toujours son visage quoique enlaidi, creusé, méconnaissable, son visage qui voulait dire elle est là, [el barré] elle n'était plus là; c'était [ses yeux barré] à peine clos ses yeux, qui signifiaient je vois, et qui [douloureusement add.interl.] entrouverts sur nous ne nous voyaient plus; c'étaient de ces gestes. Comme

[90]L'addition au folio 91 vo. paraît remplacer ce passage barré mais elle n'est pas bien intégrée au texte (et ne sera pas transcrite par la dactylographe, fo.29):

Mais quand ils étaient [à demi barré] légèrement entrouverts et qu'il en sortait un infiniment petit de regard voilé, [pour qui(1) cela avait l'air d'être une souffrance [infinie add.interl.] de distinguer barré] imperceptible qui n'exprimait que la souffrance, elle ne nous voyait pas davantage. Elle n'était pas là. Où était-elle, où gémissait-elle donc? Nous parlions mais elle [ne](2) nous entendait pas, nous la touchions, elle n'en savait rien et pourtant elle remuait, elle sortait un pied du lit, elle écartait ses couvertures. Ce qui emplissait ainsi la chambre de son [bruit barré: gémissement add.interl.] de sa [raugue*] respiration, des soubresauts de son corps couché en demi-cercle, n'était donc plus que la bête étrange [incom barré: incompréhensible add.interl.] à qui ma grand'mère était liée, qu'elle ne savait pas soigner, [ne barré] à qui elle était [des barré] condamnée pourtant comme nous tous à ne pas survivre, et [par add.interl.barrée] qui même avant de mourir devait tuer ma grand'mère comme [les barré] Diomède fut dévoré par ses chevaux.

(1) Proust a oublié de barrer qui.

(2) Par mégarde Proust oublie l'adverbe de négation.

d'écarter la couverture qui étaient habituellement comme des paroles: qui voulaient dire cette couverture me gêne, je vais l'écarter pour avoir moins chaud et elle ne savait rien de tout cela. Nous pouvions nous approcher d'elle [pouvions barré] mettre notre visage près du sien; ses paupières baissées l'empêchaient de nous voir ou plutôt n'était-ce pas parce qu'elle ne voyait plus que ses paupières étaient baissées, le peu de prunelle - peut-on dire de regard qui passait, c'était simplement parce que ses paupières fermaient mal. Mais on sentait qu'il n'y avait pas de regard sous ses paupières, aucune présence sous son visage. Sa respiration était si difficile qu'

fo.94 ro.

on apporta des ballons d'oxygène. [Alors un peu après que le petit bruit miraculeux barré: En même temps on fit une piqûre de morphine add.marg.] Ma mère, le docteur, la soeur[91] en tenaient dans leurs mains, dès qu'un était fini, on leur en avait passé un autre pour qu'il n'y eût pas d'interruption sauf quand le docteur le disait. Alors peu après qu'eut commencé

[91] Cette religieuse est peut-être "une des Soeurs de la rue Bizet" dont Proust se souvient, lors de l'agonie de sa mère. Voir sa lettre à Reynaldo Hahn, Correspondance de Marcel Proust, XI, pp. 204-205.

dans la chambre le petit bruit incessant [d' [mot illisible] add.interl.barrée] de l'oxygène qui s'échappait comme de l'eau, [le soulagement barré: la add.marg.] respiration de ma grand'mère se trouvait [complètement add.interl.] modifiée et son effort soulagé, elle ne fut plus lente et geignante comme elle avait été jusque-là mais au contraire rapide, légère, élancée, et glissante comme quelqu'un qui patine, avide, la bouche suspendue à cet air délicieux comme un enfant qui têterait. Et sans que ce fut positivement un râle de bien-être dû à l'oxygène et à la morphine, plutôt par la modification de ces bruits réflexes comme un ronflement change dans le sommeil, à la plainte oppressée de ma grand'mère succéda un soupir continu de bien-être de quelqu'un qui respire enfin, et qui suivant les rythmes de la respiration et du spasme de la nuit, s'élançant à la poursuite de l'oxygène, la dégageant avec d'incessantes délices, s'éleva, devint doux, musical, comme

fo.95 ro.

une sorte de chant de soprano, une même phrase [sans cesse barré] inachevée, toujours reprise, s'élançant toujours plus haut, retombant, s'élançant encore, accompagnée par le petit grésillement de l'oxygène qui s'échappait. Je sais que ma grand'mère ne sentait

rien, ne voulait rien exprimer. Et pourtant ce chant s'élevait si fort, si [doux barré] pressant, si doux, à la fois comme une supplication et comme un soupir de bien-être qu'il était impossible à qui la voyait de ne pas croire que ne pouvant parler, agitée ainsi sur son lit, elle s'adressait à nous[92], avec une prolixité, une agitation, une tendresse infinie[93]. J'étais sorti un instant de la chambre pour dire qu'on allât chercher l'oxygène, je n'y rentrai qu'à ce moment-là. Au premier abord je fus saisi comme à la vue d'un miracle, j'entendis ma grand'mère s'exprimer

[92] elle ne s'adressait pas à nous, par erreur.

[93] Les origines de ce passage remontent à beaucoup plus loin, à l'évocation dans Jean Santeuil de la respiration de M. Santeuil vieilli et endormi:

Jean releva la tête et vit que sa mère regardait M. Santeuil sans parler. Pour quelques instants sans doute, comme souvent après son dîner, le vieillard s'était endormi. Ses sourcils étaient froncés, sa bouche faisait la moue. mais maintenant qu'il ne regardait pas, on n'en démêlait pas le sens, qu'on devinait caché sous les paupières exactement fermées de ses yeux, et toute la figure restait saisissante et obscure, comme une intention forte mais impénétrable. On entendait régulièrement le flux et le reflux de sa respiration. Bruit qui n'était organisé par aucune idée, produit selon aucun désir, qui n'était ni une parole ni un chant, mais bien un bruit sourd qui bruissait sans s'entendre, voisin et mystérieux comme le bruit des flots de la mer sur le sable ou du vent dans les feuilles. Jean et sa mère continuaient à regarder M. Santeuil sans parler, sans oser se regarder, chacun craignant de trouver sans doute dans les yeux de l'autre la pensée qu'un jour M. Santeuil ne se réveillerait plus jamais. [...] Et le bruit régulier continuait toujours, l'oeuvre de vie et de mort, l'oeuvre du temps ne s'arrêtait pas. (pp. 878-879)

par cette sorte de plainte heureuse, de soupir, de chant incessant, je ne savais pas ce qui était arrivé, mais non seulement je croyais qu'elle était en pleine conscience, mais en même temps qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, qu'elle

fo.96 ro.

commentait avec cette indescriptible agitation et ces flots d'harmonie et qui était certainement réel puisque mes parents autour d'elle ne lui disaient pas Mais non tu te trompes, calme-toi. [Je compris bientôt barré] On m'assura bientôt qu'elle était aussi absente de ce chant que [tout barré] de son oppression de tout à l'heure. A ce moment le médecin dit qu'on pouvait cesser un peu l'oxygène, Maman dit[94]: Mais si elle doit recommencer à mal respirer. Le médecin dit Oh non, l'effet de l'oxygène durera encore un bon moment, nous recommencerons tout à l'heure. Il me semblait qu'on n'aurait pas dit cela pour une mourante que si ce bon effet devait durer c'est donc qu'on pouvait quelque chose sur sa vie. Le bruit de l'oxygène cessa pendant quelques instants. Mais la plainte [heureuse add.interl.] s'élançait

[94]En face, au folio 95 vo., il y a une addition que nous reproduisons plus loin, dans la note 105, p. 516.

toujours, légère, [sinueuse barré] tourmentée, inachevée, élancée, recommençante. [Mais* barré: Je ne sais si Wagner a barré] Comme on dit que tel architecte gothique s'inspira de la vue de la forêt, que tel musicien essaya de [moduler barré: reproduire add.interl.] le rythme de la mer ou du vent, je ne sais si Wagner a assisté à une telle mort, et a

fo.96 vo.

essayé de reproduire la véritable mélodie que[95] ce bruit pourtant naturel - la mort ayant libéré au milieu d'une chambre une puissance naturelle, aveugle, [sans signification add.interl.] comme la mer, ou le vent, là où était avant une personne - mais c'était[96] [le chant même de la mort barré: les add.ms.] élans, les chants, surtout l'éternel recommencement, comme l'incessant besoin de respirer, de la mort d'Yseult.[97]

[95]Proust aurait dû écrire de ce bruit. A cause du pronom relatif la phrase ne semble mener nulle part.

[96]Après les modifications apportées au reste de la phrase, Proust a oublié de corriger le verbe.

[97]En marge du folio 97 ro. se trouve une longue addition, fort raturée. Nous interrompons le texte pour la reproduire.

Proust s'inspire sans doute du Tristan und Isolde du

fp.97 ro.

[Et les [différences* de sa respiration barré] reprises à différentes octaves de sa respiration comme il arrive dans le sommeil, peut-être aussi le rythme même de l'anesthésie de l'oxygène et aussi les progrès de l'asphyxie et son râle d'agonie qui se poursuivait par au-dessus, donnait tout* biffé] Par moments il semblait que tout fût fini, sa respiration s'arrêtait. Mais alors [elle reprenait différente différente[98] à une autre octave barré: plus sur un autre ton add.interl.barrée], soit à cause de ces changements d'octave qu'il y a [souvent add.interl.] dans la respiration, d'un dormeur par exemple, soit à cause du rythme même de l'anesthésie par l'oxygène qui ne s'exerçait pas [co barré] d'une façon continue, [par*] le progrès aussi de l'asphyxie de l'agonisante et des défaillances des muscles de son coeur [deux

compositeur allemand, Richard Wagner, (créé en 1865). A la dernière scène du troisième acte, Isolde, près du corps de Tristan, chante: "Suis-je seule à entendre/ cette mélodie/ qui, avec une douceur/ si merveilleuse,/ bienheureusement plaintive,/ exprimait tout,/ s'irradiant de lui/ en réconciliatrice,/ m'investit,/ s'élève,/ me baigne de ses sons/ aux prolongements suaves?... [...] Vais-je respirer? .../ Vais-je prêter l'oreille?.../ Vais-je me griser,/ m'immerger? .../ Me dissoudre/ suavement en senteurs? .../ Dans la houle des vagues,/ dans les sons retentissants, / dans le tourbillon/ de la respiration universelle,/ être submergée,/ m'engloutir,/ inconsciente!.../ Joie suprême! ..." (trad. Jean d'Ariès, Aubier-Flammarion, 1974, pp. 239-241).

[98]sic

mots illisibles barrés], elle reprenait différente comme ces mélodies branchées [et divergentes add.interl.] sur la tige défaillante de la première dans la mort d'Yseult et comme si la source [de l' barré] principale de la vie s'arrêtant d'autres affluents [début d'un mot barré] avaient encore leurs cours à épancher leur murmure à [se][99] faire entendre. [Au reste cette respiration [heureuse*] [hésitante*] n'était-ce pas aussi barré] Elle semblait avoir encore [son barré] un thème de bonheur à dire, à ajouter avant de mourir; [un bonheur qui ne barré] et n'y a-t-il pas en effet en nous divers thèmes dont [l nous barré] plusieurs se taisent parfois pendant bien longtemps. Et ce thème heureux et tendre avait été en ma grand'mère, la souffrance[100] de l'agonie l'avait fait taire mais l'action de l'oxygène faisait faire silence à la plainte de la souffrance, lui permettant de nouveau de se faire entendre, de se développer, d'employer à son exécution les derniers souffles de la mourante jusqu'à ce qu'elle n'en [eût][101] plus un seul ou que tout se

[99]se, omis.

[100]Un sigle indique que l'ajout continue en haut, au-dessus de cette addition marginale.

[101]eût, omis.

confondit dans le silence de l'épuisement dernier[102].

fo.96 vo.

[Je m barré] Elle avait encore une fois éloigné sa couverture. Je m'approchai pour la découvrir un peu. [Ma mère me dit: tu vois son visage est très calme, c'est bien elle, elle ne souffre pas. Tu peux l'embrasser si tu veux mon chéri. add.interl.] Alors au moment où ma [main barré: lèvre add.interl.] toucha son [corps barré: front add.interl.], je sentis un frémissement infini [de son corps add.interl.] comme si [toutes ses barré] sans pouvoir me l'exprimer toute sa tendresse pour moi l'eût agité[e][103]. [Soit barré] Peut-être était-ce un simple mouvement réflexe. Peut-être [gardait-elle barré] y avait-il [entre mon corps barré: elle pour add.interl.barrée] cette tendresse [pour moi add.interl.] profonde ce qui était en elle le plus près de sa vie, à qui elle tenait plus qu'à la vie, avait-elle pour me percevoir, [cette barré: une add.interl.] espèce d'hyperesthésie qui lui permettait de me voir et de me sentir [comme barré] quand elle ne voyait plus ou ne sentait plus,

[102]Fin de l'addition marginale.

[103]C'est nous qui corrigeons.

comme les nerveux qui [voient barré] lisent à travers un bandeau, ou qui devinent un fait à distance. La plainte de sa respiration semblait à ce moment comme l'expression [de barré] passionnée désespérée déchirante de douceur, de ses derniers adieux. Ne restez pas près d'elle en pleurant dit le médecin. Mais si elle ne voit plus. On ne sait jamais, [il barré] elle peut retrouver de la connaissance, c'est improbable mais c'est possible. Je m'éloignai, [ma mère add.interl.] on[104] recommença l'oxygène, et le bruit de l'air qui s'échappait faisait accompagnement à la plainte chantée.[105] Tout d'un coup elle se dressa à demi, fit un effort

fo.97 ro.

violent, brutal, se secoua, comme quelqu'un qui défend

[104]Proust a oublié de rayer on.

[105]Dans le texte imprimé (p. 344) c'est à peu près à cet endroit que s'insère le passage que nous reproduisons ci-dessous et que Proust a rédigé au folio 95 vo. de ce cahier, avec cette note: "Mettre à un endroit de cette agonie":

Ma mère [penchée add.interl.] au pied du lit, [était si barré: sans pensée barré: sans pensée, sans expression add.interl.barrée] [était q barré: parcourue barré: convulsée add.interl.] tout entière par les [convulsions barré: souffles add.interl.] de cette agonie, avait la désolation infinie et sans pensée de certains feuillages retournés par le vent.

sa vie, Françoise pleurait, j'étais irrité, je voulais lui dire, [elle barré]: "Le médecin dit qu'elle peut retrouver sa connaissance, elle vous verra pleurer. Au moment où je disais cela ma grand'mère ouvrit les yeux [tout grands barré: tout grands add.interl.]. Je me précipitai sur Françoise pour la cacher, pour la faire partir. Le bruit de l'oxygène cessa, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand'mère était morte.

[Comment barré] Comment comprendre qu'au moment où on va mourir c'est-à-dire où on ne sera plus, à la minute qui précède [quelque barré] ce qui n'est pas quelque chose, mais qui justement est: rien, on recueille toutes ses forces, comme un blessé qui court pour échapper au danger, qui se dresse, qui se traîne, qui fait ce que physiquement il lui est impossible de faire. Pourtant il n'y avait rien devant ma grand'mère à ce moment-là, puisque la mort c'est justement rien. Ce qui était la minute suivante, c'était plus rien. Donc à cette minute-là c'était déjà presque plus rien, et elle avait dressé ainsi toutes ses forces, contre... son propre néant, elle s'était dressée dans le vide, dans le monde où déjà elle n'était plus. Sa révolte ne [pouvait barré] s'appuyait sur rien. La minute qui suivait ce rassemblement de forces, il n'y avait plus de force, plus de vie, plus rien et c'était ce rien qui

fo.97 vo.

[constituait*] la minute d'avant cette révolte.

APPENDICE V

CAHIERS 47 ET 48

N.a.fr. 16687

N.a.fr. 16688

folios 35 r° à 69 r°

folios 2 r° à 8 r°

CAHIER 47

N.a.fr. 16687

fo.35 ro.[1]

C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que
 comme les [animaux inférieurs barré: zoophytes
add.interl.barrée: plantes add.interl.] qui vivent
 avec un parasite, nous ne vivons pas seuls mais
 [attachés à barré] enchainés à un être d'un règne
 différent, dont des abîmes nous séparent [que nous ne
 pouvons pas barré: comprendre barré: connaître*
add.interl.barrée], et de qui

fo.36 ro.

[qui ne nous connaît pas et dont add.interl. et marg.]
 il est impossible de nous faire comprendre, notre
 corps. Sur quelque brigand que nous tombions au coin
 d'un bois, peut-être pourrions nous arriver à [toucher
 en lui quelque [chose*] barré: éveiller barré: le
 rendre add.interl.] sensible sinon à notre malheur, du
 moins à son intérêt. Mais demander pitié à notre

[1]Le cahier 47 contient une description du salon
 Verdurin (fos. 1 ro. à 35 ro.). A partir du folio 35 ro.,
 après un alinéa, commence le récit de la maladie de la
 grand-mère.

corps, [autant barré: c'est add.interl.] discourir
 devant une pieuvre, pour qui nos paroles peuvent avoir
 autant de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle
 nous serions épouvantés si nous y songions d'être
 condamnés à [mot illisible barré] vivre. [Mais [nous
savons* barré] l'intelligence de l'homme a demandé à
 des êtres barré] Ma grand'mère [songeant barré: sans
 nous en parler songeait à ses souffrances barré: à qui
 ses malaises passaient souvent inaperçus, par [le]
 fait de [ne][2] penser jamais à elle quand elle en
 souffrait trop ne nous en parlait pas add.marg.]
 s'endormait [chaque soir barré] avec la volonté d'être
 bien le lendemain, était reprise des mêmes malaises,
 et y appliquait sa pensée sans rien distinguer dans
 l'obscurité. Mais certains êtres [des[3] barré] mêmes
 règnes physiques ont sur les [lueurs* de notre corps
barré: animaux, sur l'apaisement add.interl.] probable
 des colères de notre corps, des [lumières*] que notre
 âme n'a pas. [et l'homme [mot illisible barré] s'en
 sert comme interprète comme on va chercher pour
 traduire les réponses d'un [étranger, quelqu'un de son
 pays add.marg.] add.interl.] [Un jour barré] On
 [interrogea le barré: alla chercher chez un pharmacien
 un add.interl.] thermomètre [pour que barré] pour [l
barré] qu'il nous donnât la

 [2]le et ne, omis, par mégarde.

[3]Rayé, par mégarde.

température de ma grand'mère. La [petite barré] salamandre d'argent dormait au fond de sa [petite add.interl.] cuvette, [sous*] le tube vide. Elle semblait morte. On fit lever le bras de ma grand'mère et on laissa un moment le thermomètre[4]

Les [états barré: malaises add.interl.] de ma grand'mère passaient [le plus add.interl.barrée: souvent add.interl.] inaperçus [de barré] à son attention toujours détournée vers nous. Quand elle en souffrait trop elle y appliquait [en vain add.interl.] sa pensée pour tâcher de [découvrir barré] les comprendre, sa volonté pour [tâcher barré] de les guérir, [mais ils lui restaient inintelligibles, et son désir d'aller mieux pour nous être utiles restait sans pouvoir sur eux. Mais tandis[5] barré] [Mais add.marg.] qu'ils restaient ainsi [inintelligibles barré] obscurs et insaisissables à son âme, ils étaient clairs et intelligibles pour des êtres [sans

[4]Phrase inachevée. Proust raye d'un seul trait vertical le passage qui va de "Ma grand'mère à qui ses malaises passaient souvent inaperçus," jusqu'à "on laissa un moment le thermomètre".

En marge il y a une addition que l'on ne sait au juste où elle s'insère dans le texte:

Bien que [pensant*] qu'elle n'avait pas de fièvre et que maintenant n'avait rien de sérieux, car [c'est toujours barré] on connaît toujours l'instant présent comme peu différent du passé,

[5]tandis rayé, par mégarde.

barré] appartenant aux mêmes règnes physiques qu'eux, de ceux à qui l'intelligence humaine a fini par s'adresser, comme devant les réponses d'un étranger on va chercher quelqu'un du même pays qui servira d'interprète.[6] [Eux peuvent causer avec notre corps nous dire si sa colère paraît grave ou s'apaisera bientôt. add.marg.] Cottard que malgré mon avis

fo. 37 ro.

on avait appelé une fois conseilla qu'on prit sa température. Et on alla chercher chez le pharmacien un thermomètre [qu'on appliqua le plus près qu'on pût du bras de ma grand'mère, [on l'y laissait barré] et on le laissa immobile un moment. Quand nous avions tiré le thermomètre barré] Le tube dans toute sa hauteur était vide. A peine si l'on distinguait [tapie au fond add.interl.] dans sa petite cuvette la salamandre d'argent. Elle semblait morte. On [approcha barré: enfonça le plus qu'[on eût barré: pût add.interl.] sa [main une main barré] son chalumeau de add.interl.] de[7] verre [du bras barré: dans la bouche de ma add.interl.] de

[6]Un sigle (une petite croix) après interprète renvoie à l'addition marginale que nous insérons dans le texte.

[7]Proust a oublié de rayer de.

ma[8] grand'mère [et on l'y laissa quelque temps On
barré: Nous add.interl.] n'[eut barré: eûmes
add.ms.] pas besoin de l'y laisser longtemps. [La
 petite [salamandre barré] prophétesse n'avait pas été
 longue à faire sa besogne. Nous la trouvions moitié à
 mi hauteur [du][9] tube et [Elle semblait
add.interl.barrée] indiquait barré: indiquait barré:
 et à nous rendre réponse barré: et la [petite barré:
 petite sorcière add.interl.] n'avait pas été longue à
 tirer son horoscope. add.interl.] Nous la trouvâmes
 [montée barré: immobile perchée add.interl.] à [la
 moitié barré] mi hauteur de sa tour [et barré] et n'en
 bougeant plus nous donnant [avec exactitude
add.interl.] le chiffre [exact barré] que nous lui
 avions demandé et que [tous barré: toutes add.ms.]
 [nos raisonnements barré: les add.interl.] réflexions
 de [l'âme de add.interl.] ma pauvre grand'mère sur
 elle-même avait été bien incapables de lui fournir,
 38,3. Pour la 1re[10] fois nous fûmes effrayés. Nous
 secouâmes bien fort le thermomètre [pour[11] faire
 [dire*] le signe voulu barré: effacer [la trace barré:
 le add.ms.] signe fatidique add.interl.] à [le
 salamandre barré] la [salamandre d'argent barré: la

[8]Proust néglige d'effacer de ma.

[9]du, omis, par mégarde.

[10]Abréviation de l'auteur.

[11]Rayé par inadvertance.

barré: la salamandre barré: petite créature courageuse
add.interl.barrée: petite sybille[12] sans âme
add.interl.barrée: qui disait bien barré: disait
add.interl.barrée: [disait barré] sur un ton, comme si
la fièvre de ma grand'mère eût descendue en même temps
que la température du thermomètre. Hélas il fut bien
clair qu'elle [avait barré: savait barré: avait
add.interl.barrée: possédait add.interl.barrée: avait
add.interl.barrée: voyait add.interl.] [sur barré:
dans add.interl.] l'état de ma grand'mère [quelque
barré: une note* barré: un chiffre add.marg.barrée:
qu'une personne de nous n'avait barré: une vue claire*
barré] quelque chose que personne ne voyait, [car la
réponse qu'elle avait 38 barré][13] et [qui lui barré]
sous [la dictée de qui elle avait marqué, non
arbitrairement, mais comme cela lui avait été indiqué
38,5. Car le lendemain on remit le thermomètre dans
la bouche de ma grand'mère, et au bout d'un moment,
comme si elle y avait bondi d'un [seul*] élan, avec
une certitude infaillible, la petite prophétesse
indiquait la marque fatidique, 38,5 biffé: que[14] la

[12]L'orthographe est de Proust.

[13]En interligne, parmi des ratures illisibles, on
peut déchiffrer: [qui lui avait dicté barré]

[14]Cette addition marginale est rédigée au niveau de
la phrase: "Hélas il fut bien clair qu'elle voyait dans
l'état de ma grand'mère..."

[petite prophétesse barré: sybille[15] sans âme
 n'avait pas donné arbitrairement [ce chiffre barré]
 cette réponse, mais qu'elle l'avait lue dans une
 réalité que nous ne [pouvions barré] voyions plus et
 qui demeurait, car le lendemain, à peine [avons-nous
 remis barré] le thermomètre fut-il replacé entre les
 lèvres de ma grand'mère que [d'un seul bond, avec
 barré] presque aussitôt, comme d'un seul bond, belle
 de certitude et d'intuition d'un fait invisible était
 venue s'arrêter [des mots illisibles raturés].

add.marg.]

fo.38 ro.

[la petite prophétesse était venue s'arrêter en une
 immobilité implacable, mystérieuse et [menaçante*][16]
 à ce même add.interl. et marg.] [ce 38,5 barré:
 chiffre add.interl.] qu'[elle nous disait barré]
 [menaçante* barré], [en un barré: que d' add.interl.]
 [un][17] avertissement muet et constant, elle nous
 indiquait [de barré: avec add.interl.] sa verge

 [15]Orthographe de Proust.

[16]La dactylographe n'a pas su déchiffrer ce mot.
 Voir plus loin, fo.37 de la dactylographie.

[17]Nous restituons le mot que Proust a rayé pour
 écrire au-dessus: que /

d'argent, 38,5. Elle n'en disait pas plus mais [ne demandait pas de sa réponse barré] nous avions eu beau désirer, vouloir, prier, elle ne démordait pas de sa réponse. Alors pour tâcher de la contraindre d'en changer, nous nous adressâmes à une autre créature du même règne, [la quinine barré: mais plus puissante add.marg.] qui ne se contente pas d'interroger le corps, mais peut lui commander [,] la quinine. Nous [n' add.interl.] avions [baissé barré] pas fait baisser le thermomètre au-delà de 37 1/2 dans l'espoir qu'il n'aurait pas à remonter au-dessus. [Morose la barré: f barré: Et en effet le [terrible flamme barré] fuseau d'argent ne bougea. La tem barré: Et en effet la vigilante guetteuse ne bougea pas, morose elle semblait avoir lu l'ordre barré: Nous fîmes prendre la quinine à ma grand'mère et revînmes alors trouver le thermomètre. add.marg] Comme un gardien implacable à qui on montre l'ordre d'un supérieur [à qui add.interl.barrée: près de qui on a [demandé add.interl.barrée] fait jouer une protection add.interl.] et qui le constatant en règle [dit barré: répond add.interl.barrée: ne bouge pas add.interl.barrée: répond add.interl.]: "C'est bien je n'ai rien à dire, du moment que c'est comme ça allez". [elle ne barré: la savante barré] la [terrible* barré: vigilante add.interl.barrée] guetteuse ne bougea pas cette fois. Nous le secouâmes et le fîmes retomber à 37. Elle ne remonta pas,

le[18] 36 1/2, elle remonta, mais d'elle-même s'arrêta à 37. Mais morose elle semblait dire à quoi cela vous avance-t-il. [Du moment que vous avez ce chef-là dans votre manche, je suis forcé barré: La q barré] Puisque vous connaissez la quinine elle [vous forcera barré] me donnera l'ordre de ne pas bouger, une fois, dix fois, vingt fois. Et puis elle se lassera je la connais allez. Cela ne durera pas toujours. Alors vous serez bien avancé. [En barré] Hélas [en même temps barré] d'autres créatures inférieures, que l'homme a dressé[19] à la chasse de ces gibiers mystérieux qu'il ne peut pas poursuivre en lui-même, nous [ramenaient barré: apportaient tous les jours add.interl.] avec une cruauté involontaire [de petites quantités barré: une dose add.interl.] d'albumine faible mais assez ~~faible~~ pour qu'elle [aussi barré] parût relié à quelque état persistant que nous n'apercevions pas.

fo.39 ro.

Je ne sais quels sont [parmi add.interl.] les propos d'autrui ceux qui ont la vertu d'éveiller en nous,

[18]à, fo.38 de la dactylographie.

[19]Proust a oublié de faire l'accord du participe passé.

[rapportée à nous de quelqu'un que nous ne connaissons pas[20], add.interl.] l'idée [admirable barré: délicate de [gr barré] grand talent, de génie, et [de nous [donner aussitôt en lui confiance barré] disposer aussitôt en sa faveur de cette confiance sans équivalent et sans limites que nous avons en qui a le don de connaître la vérité, mais barré] certainement au fond de nos [coeurs* barré] esprits nous avons depuis longtemps, d'après ce qu'on nous avait dit de lui, [fit revivre* barré] disposé en faveur du [médecin* barré] docteur du Boulbon que nous n'avions jamais vu de cette confiance sans pareille et sans limites que nous inspire qui d'un oeil plus profond qu'aucun autre voit la vérité. La crainte d'effrayer ma grand'mère en le faisant appeler finit par [mot illisible barré] céder devant l'espoir que d'un mot il allait peut-être lui rendre la santé. [Bien qu'il fût plutôt un spécialiste des maladies nerveuses, l'espoir que d'un mot que nous n'aurions pas su trouver il [nous* barré] rendrait peut-être la santé à ma grand'mère finit par l'emporter sur la crainte que nous avions de l'effrayer en faisant appeler un consultant add.marg.][21] [Le jour où il vint ma grand barré] Il nous [laissa parler barré: la laissa pourtant parler longtemps barré: fit parler un moment

[20]pas, omis, par mégarde.

[21]Cette addition n'est pas bien intégrée au texte.

non seulement elle, mais ma mère et moi. add.interl.] Puis [d'une voix barré] comme apercevant tout d'un coup la vérité, et écartant d'un geste tout ce que nous pouvions encore dire, en la regardant d'un oeil lucide, [librement, ponctuant les mots, add.marg.] avec une voix douce et prenante, dont l'intelligence nuancait toutes les inflexions: "Vous irez bien Madame, le jour lointain ou proche [je ne sais car barré: et add.interl.] il dépend de vous que ce soit aujourd'hui même où vous comprendrez que vous n'avez rien et [vous barré] quand vous aurez repris la vie commune. Vous m'avez dit que vous ne mangiez pas, que vous ne sortiez pas - "Mais Monsieur j'ai un peu de fièvre." Il toucha sa main. "Pas en ce moment en tous cas. Et puis la belle excuse! [Savez barré.] Ne savez-vous pas que nous laissons au grand air, que nous suralimentons, des tuberculeux qui ont jusqu'à 39." "Mais j'ai aussi un peu d'albumine." [22] "Vous ne devriez pas le savoir!" [Il y barré: Même barré: Les médecins barré] Pour une [maladie barré: affection add.interl.] que les médecins guérissent avec les médicaments - on[23] assure que cela [s'

[22]Addition en regard de ce feuillet, au folio 38 vo.:

Vous avez ce que j'ai décrit sous le nom d'albumine. Nous avons tous eu, au cours d'une indisposition un peu d'albumine, que notre médecin a perpétué en nous la signalant.

[23]En interligne: ils ne [deux mots illisibles]

add.interl.] est [arrivé barré] produit quelquefois -
ils en produisent dix chez des sujets bien portants,
[avec barré] en leur inoculant cet agent pathologique
plus puissant mille fois que [les barré: tout
add.interl.] microbe

fo.40 ro.

l'idée qu'on est malade. Une telle croyance,
puissante sur le tempérament de tous, agit avec une
violence particulière chez les nerveux. Dites leur
qu'une fenêtre [fermée add.interl.] était ouverte dans
leur dos, ils commencent à éternuer, faites leur
croire que vous avez mis de la magnésie dans leur
potage ils commenceront à avoir des coliques, qu'ils
ont pris [du barré] du café plus fort que d'habitude
ils ne fermeront pas l'oeil de la nuit. Croyez-vous
Madame [que barré: qu' add.ms.] il ne m'a pas suffi de
voir vos yeux, d'entendre seulement la façon dont vous
vous exprimez que dis-je de voir Madame votre fille et
votre petit-fils qui vous ressemble tant pour voir à
qui j'avais à faire, et que vous étiez une famille de
nerveux. Ma mère par désir passionné d'être rassurée
par l'ami d'Elstir, ajouta à l'appui de son dire
qu'une [nièce barré] cousine germaine de ma
grand'mère, en proie à une affection nerveuse, était
restée [dans sa maison* barré] sept ans [dans barré:

sans sortir [une fois de[24] barré] add.interl.] sa chambre [à coucher add.interl.] de Combray, sans se lever qu'une fois ou deux par semaine. "Vous voyez Madame je ne le savais pas, et j'aurais pu vous le dire." "Mais Monsieur dit ma grand'mère [je ne suis nullement comme elle, [je barré] au contraire mon médecin ne peut pas me faire rester couchée add.marg.] soit qu'elle fût un peu agacée ou plutôt désireuse de soumettre au Dr. du Boulbon toutes les objections à sa théorie, [pour ne pas barré] dans l'espoir qu'il les réfuterait, et que une fois qu'il soit parti, elle n'aurait plus en elle-même aucun doute à élever contre son heureux diagnostic. "Mais naturellement Madame, on ne peut pas avoir pardonnez-moi le mot toutes les vésanies[25]. Vous en avez d'autres vous n'avez pas celle-là. [Je suis allé barré: Ne soyez barré] Hier [je suis allé [à*] barré: j' add.ms.] ai [été barré] visité une maison de santé pour neurasthéniques. Un homme était debout sur un banc, [le cou [baissé*] barré] immobile comme un fakir, le cou incliné dans une position qui devait être fort douloureuse. Comme je lui demandais ce qu'il faisait là il me répondit sans faire un mouvement ni tourner la tête. Docteur

[24]de, rayé par mégarde.

[25]Le mot vésanie, tombé en désuétude, signifie aliénation, maladie mentale, et désignait différents types de psychoses de longue durée dues à des troubles mentaux.

fo.41 ro.

je suis extrêmement rhumatisant et enrhumable, je me suis bêtement donné chaud et en gardant mon cou appuyé contre ma flanelle. Si maintenant je[26] l'éloignais de ces flanelles avant d'avoir laissé tomber ma chaleur[27], je suis sûr d'avoir un torticolis, et [des douleurs* barré] peut'être une bronchite. [Et il l'aurait eu en effet. add.interl.] [Ainsi immobile et debout, elle tombera plus vite. barré] Vous êtes un [fier* barré: joli add.interl.] neurasthénique voilà ce que vous êtes lui dis-je. Savez-vous la raison qu'il me donna pour me prouver qu'il n'était pas neurasthénique. C'est que tandis que tous les [neurasthéniques barré] malades de l'établissement avaient la manie de prendre leur poids, au point qu'on avait dû mettre un cadenas à la balance pour qu'ils ne se pèsent pas toute la journée, lui on était obligé de le forcer à aller se peser tant il en avait peu envie. Il triomphait de ne pas avoir la manie des autres,

[26]En interligne et sans s'intégrer au texte:

je restais debout pour faire tomber ma chaleur plus [vite*] mais si j'éloignais mon cou de ma flanelle [des mots illisibles]

[27]Dans sa correspondance avec sa mère Proust emploie l'expression "laisser tomber ma chaleur". L'expression désigne "la transition qu'il se ménage avant de se lever en laissant entrer graduellement l'air frais sous ses couvertures" (Correspondance de Marcel Proust, IV, p.281, note 6).

sans penser qu'il avait aussi la même et que c'était elle qui [le add.interl.] préservait d'une autre. Ne soyez pas blessée de la comparaison [dont je me sers add.interl.barrée] Madame. Car cet homme qui n'osait pas tourner le cou de peur de s'enrhumer est le plus grand poète de notre temps [Ne songez pas que je plaisante ses manies barré] Ce pauvre [malade barré: maniaque add.interl.] est la plus [fine barré] belle intelligence que je connaisse[28]. Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille admirable et lamentable qui est le sel de la terre. Tout ce [qui a été fait barré: qu'elle possède* add.interl.barrée: que nous connaissons add.interl.] de grand, nous vient d'eux. [Ils ont fondé barré] C'est eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'oeuvre. Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner. Nous goûtons les belles musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses [inventées barré], mais nous ne savons de combien [à eux qui les inventèrent elles coûtèrent add.interl.] d'insomnies, de pleurs, de rires

[28]Amorcé dans le cahier 14, folios 21 vo. à 22 vo., ce passage sur le neurasthénique semble être, comme le suggèrent aussi les éditeurs de la nouvelle édition de la Pléaïde (t.II, pp. 1668-1669), l'autoportrait satirique de Proust: "[...] comme ce neurasthénique, il a fait, en 1905, sur les conseils du docteur Brissaud, un séjour dans une maison de santé; comme lui, il s'entoure de gilets de flanelle; comme lui, enfin, il est 'le plus grand poète de notre temps'..."

spasmodiques, d'urticaires, [d'asthme add.interl.], d'épilepsie, [d'asthme. barré: il barré: Vous-même barré] d'une angoisse de mourir qui est peut-être pire que tout cela, et que vous connaissez peut-être Madame ajouta-t-il en souriant à ma grand'

fo.42 ro.

ma grand'mère, car avouez-le [quand barré: avant add.interl.barrée: quand add.interl.] je suis [arr* barré] venu, vous n'étiez pas très rassurée. Vous vous croyiez malade, dangereusement malade peut-être. Dieu sait de quelle maladie vous vous croyiez les symptômes. Et vous ne [vous add.interl.] trompiez pas vous les aviez. Le nervosisme est un pasticheur de génie. Il n'y a pas de maladie qu'il ne contrefasse à merveille. Il imite à s'y tromper la dilatation du dyspeptique, l'arythmie du cardiaque, la fébrilité du tuberculeux. Il est capable de tromper le médecin, comment [po barré] ne tromperait-il pas le malade? Ah! ne croyez pas que je raille vos maux, [mais* barré] je [ne suis pas digne de les soigner barré: n'entre add.interl.] prendrais pas de les soigner, si je n'étais pas capable de les comprendre. Et tenez il n'est de bonne confession que réciproque. Je vous ai dit que sans [trace* barré] maladie add.interl.] nerveuse, il n'est pas de grand artiste, qui plus est

ajouta-t-il en élevant gravement l'index de grand savant. J'ajouterai que sans maladie nerveuse il n'est pas, ne me faites pas dire de bon médecin, mais seulement de médecin correct des maladies nerveuses. Dans la pathologie nerveuse un médecin [c'est barré] qui ne dit pas trop de bêtises c'est un malade à demi guéri comme un critique est un poète qui ne fait plus de vers, un policier un voleur qui n'exerce plus. Moi Madame, je [ne add.interl.] me crois pas comme vous albuminurique, je n'ai pas la peur nerveuse de la nourriture, de l'air, mais je ne peux pas m'endormir sans m'être relevé plus de vingt fois pour voir si une porte est fermée. Et cette maison de santé où j'ai trouvé hier un poète qui ne tourrait pas le cou, j'y allais retenir une chambre, car, ceci entre nous, j'y passe mes vacances à me soigner quand j'ai augmenté mes m^{rs} en me fatiguant trop à guérir ceux des autres.

fo.43 ro.

[C'est peut-être cette disposition nerveuse qui m'a permis de [pressentir*] [sans doute add.interl.barrée] la votre. J'ai vu que vous vous inquiétiez, [vous barré] aviez la peur biffé] [aviez peur barré: pensé barré: Je rentrai guéri, pas complètement j'espère, gardant assez de nervosisme pour dépister celui de mes

malades. barré] Mais Monsieur devrais-je faire une cure semblable?" dit avec effroi ma grand'mère. C'est inutile Madame. Les manifestations céderont devant ma parole. Et puis [il y barré] vous avez près de vous quelqu'un [que barré] de très puissant que je constitue désormais votre médecin. C'est votre mal, votre suractivité nerveuse. Je saurais la manière de vous en guérir, je m'en garderais bien. Il me suffit de lui commander. Je vois sur votre table un ouvrage d'Elstir. Guérie de votre nervosisme, vous ne l'aimeriez plus. Or [la santé vous donnerait-elle des joies barré] me sentirais-je le droit d'échanger les joies qu'il vous donne contre une [santé qui sera barré] intégrité nerveuse qui serait bien incapable de vous les donner. [Mais barré] Mais ces joies mêmes c'est un puissant remède, le plus puissant de tous peut-être. Non je n'en veux pas à votre [force nerveuse barré: énergie nerveuse add.interl.]. Je lui demande seulement de m'écouter; je vous confie à elle. [Elle barré] Qu'elle fasse machine en arrière. La force qu'elle mettait à[29] vous empêcher de sortir, de manger, qu'elle l'emploie à vous faire sortir, à vous faire manger, à vous faire lire, à vous faire sortir[30], à vous distraire de toutes façons.

[29]pour dans la dactylographie, fo.61.

[30]Cette répétition a été corrigée par la dactylographe, fo.61.

Et si jamais vous avez [une barré] une petite indisposition ce qui peut arriver à tout le monde, [elle vous en guérira barré] ce sera comme si vous ne l'aviez pas, car elle aura fait de vous [co barré] selon un mot profond de M. de Talleyrand, un bien portant imaginaire[31]. [C'est le plus barré] Tenez elle a commencé à [suivre mes conseils barré] vous guérir, [comme* voilà une demi[32] heure d'horloge barré] vous m'écoutez toute droite sans vous être appuyée une fois, l'oeil vif, la mine bonne [pendant un barré] et il y a de cela

fo.44 ro.

[une][33] demie[34] heure d'horloge et vous ne vous en êtes pas aperçue. Madame j'ai bien l'honneur de vous saluer". Quand [je me retrouvai barré] après avoir reconduit du Boulbon [je me retrouvai dans la chambre où ma mère était seule, [la pensée me représentant

[31]Cf. La lettre de Proust à Reynaldo Hahn (écrite peut-être peu après le 25 août 1909) où il ajoute en post-scriptum: "Quel joli mot de Talleyrand: 'Il faudrait être un bien-portant imaginaire.'" (Correspondance de Marcel Proust, IX, p.172).

[32]demie, par erreur.

[33]Proust a oublié d'écrire une mais l'insère dans la dactylographie, fo.61.

[34]sic. Voir supra, p.538 note 32.

barré: l' add.ms.barrée] attente de la joie barré] je
 rentrai dans la chambre où ma mère était seule, [le
 chagrin barré: le chagrin add.interl.barrée: le
 souci*[35] add.interl.] qui m'[avait barré]
 opprimait[36] depuis plusieurs semaines s'envola, je
 sentis que ma mère allait laisser éclater sa joie et
 qu'elle allait voir la mienne, j'éprouvai cette
 impossibilité nerveuse [sorte* d'équivalent de la
 peur* à* barré: de add.ms] supporter l'attente [de
 l'émotion de quelqu'un barré] de l'instant prochain où
 une autre personne va être émue qui dans un autre
 ordre est un peu comme la peur qu'on éprouve quand on
 sait que quelqu'un va entrer par une porte qui est
 encore fermée, [et barré] je voulus dire un mot à
 maman mais ma voix [se brisa dans ma gorge barré]
 modula et se brisa dès[37] la seconde syllabe et [je
barré] fondant en larmes je restai longtemps la tête
 sur son épaule à pleurer, à goûter, à accepter, à
 chérir cette douleur de la maladie de ma grand'mère
 maintenant que je savais qu'elle était sortie de ma
 vie, comme nous aimons à nous exalter de [belles
 actions barré: vertueux projets add.interl.] que les
 circonstances ne nous permettent pas de mettre à
 l'exécution.

[35] Illisible aussi pour la dactylographe, fo.62.

[36] oppressait, au fo.62 de la dactylographie.

[37] Dactylographie, fo.62: dans

[Le barré] Ce soir là je reçus une lettre de Mme Du Change[38] et [une lettre add.marg.] de Mme Verdurin [qui add.interl.barrée: me demandaient toutes deux si ma grand'mère allait mieux barré: qui me proposaient barré] Mme du Change me disait qu'elle [ne m'avait barré: n'avait add.interl.] pas pu [venir barré: aller add.interl.] aux Champs-Élysées depuis longtemps [mais barré] et ne m'avait pas écrit à cause de cela mais qu'elle y serait [mercredi barré: le surlendemain mercredi add.interl.] s'il faisait beau à partir de 4 heures, en face des Chevaux de bois. Et un mot de Me Verdurin qui [avait fait barré] ayant rencontré la Bne[39] Putbus l'avait invité[e][40] à dîner pour ce même mercredi. Mme Putbus resterait à coucher et ne partirait que le lendemain matin et si ma grand'mère était assez bien pour que je vienne, je devrais bien rester aussi

fo.45 ro.

et ne repartir que le lendemain. [Du Boulbon avait

[38] Dans le cahier 14 elle s'appelait Maria (fos.21 ro., 25 ro., 26 ro., 30 ro. et 31 ro.) ou Mlle de Quimperlé (fo.34 ro.).

[39] Abréviation de l'auteur.

[40] C'est nous qui corrigeons.

barré: Ma barré] Je n'avais plus aucune raison de [mot
illisible barré] renoncer à ces deux plaisirs. Quand
 [ma mère barré: on add.interl.] avait dit à ma
 grand'mère qu'il faudrait maintenant pour obéir à du
 Boulbon qu'elle se promène beaucoup, elle avait tout
 de suite parlé des Champs-Élysées. Il me serait aisé
 de l'y conduire, pendant qu'elle serait assise à lire
 de faire ma visite à Mme du Change, et j'aurais même
 le temps en me dépêchant de prendre le train [de
barré: pour add.interl.] Ville-d'Avray où il était
 vraisemblable que Mme Putbus, puisqu'elle y passait la
 nuit, aurait amené avec elle sa femme de chambre.
 Ainsi [les deux points brillants que
add.interl.barrée: buts que add.interl.barrée: ces
 deux buts add.interl.], ces deux plaisirs [qui étaient
 [brillants add.interl.barrée] presque les seuls que
 comme deux points brillants barré] [pour ceux barré]
 [quels barré] [presque les seuls que barré: ces deux
 points brillants qui add.interl.], n'ayant fait
 renoncer, comme suffisamment représentés par eux, à
 rechercher tous autres du même genre, [c'étaient
barré: mettaient* add.interl.barrée: ils fixaient
add.interl.] depuis des années [les buts toujours
 présents à ma pensée, presque inaccessibles, et qui
 sur mon vague avenir formaient barré: sur mon pâle [et
vide barré] vague et vide avenir add.interl. et
marg.], toujours présents à ma pensée, lui paraissant
 inaccessibles, mais jamais abandonnés parce que s'y

étaient incorporés pour moi tout ce qui me séduisait le plus dans la volupté et dans la vie, ces deux points se trouvaient placés tout près l'un de l'autre[41] [- comme les sources voisines de deux fleuves qui arrosent des bassins opposés - add.marg.], [dans add.interl.] une même journée [où barré: une* barré: je suivais barré: qui comme j'y add.interl.] suivant[42] une ligne qui irait de chez moi au 1er[43] de ces plaisirs, une autre (Champs-Élysées Ville-d'Avray qui irait du [2e barré: 1er add.ms.] au 2e) pour qu'une 3e me ramenât chez moi, m'apparaissait comme blasonnée d'une figure géométrique [et allégorique de qui barré: qui, comme dans certains [auteurs*] et religions de l'orient add.interl.] était une allégorie.

La même fatigue et dégoût de sortir qui me [faisait barré] poussait depuis quelque temps à [choisir barré] résumer ainsi, à faire [bloc*] de tout un ordre de désirs sur un seul [arbitrairement barré: peut-être arbitrairement choisi mais qui était barré] qui une fois choisi, peut-être arbitrairement, devait

[41]Une croix au-dessus de l'autre renvoie à une addition marginale que nous insérons dans le texte.

[42]Proust a oublié de modifier ce mot.

[43]Abréviation de l'auteur.

fo.46 ro.

être réalisé pour une promesse que la réalité, que le bonheur n'était pas chose inaccessible et qu'on pouvait la faire entrer dans la vie, la même fatigue, la même avarice de mon temps [et de mes sorties une f barré] sont les réalisations [de barré: les add.interl.] désirs où se résument des années, à grouper en un seul voyage, un seul jour, les actes par lesquels ils pouvaient se réaliser, comme font les hommes occupés [qui le barré: donnant un seul add.interl.] jour où ils viennent à Paris, tous les rendez-vous d'affaires. [J'avais barré] Ayant semé et cultivé de mon mieux ces espérances du Change et Verdurin, je ne pouvais être certain qu'elles fleuriraient le même jour. Mais maintenant c'était un d'autant plus vif plaisir pour moi de tenir déjà d'avance cette journée comme [un barré] de ces bouquets japonais faits de deux fleurs seulement, [mais les plus magnifiques et les plus différentes, barré] dont les deux tiges sont réunies dans un [porte*] bouquet de bonheur qu'on tient à la main mais divergentes et pourtant symétriquement éloignées l'une de l'autre, les deux corolles à la fois les plus merveilleuses et les plus dissemblables. Le [jour venu barré] mercredi venu, ma grand'mère ne voulait pas sortir, [d barré] se trouvant fatiguée. Mais ma mère, instruite par du Boulbon, eut l'énergie de se

fâcher. D'ailleurs, [ses barré] elle pleurait presque, à la pensée que ma grand'mère allait retomber dans sa faiblesse nerveuse, et ne s'en relèverait plus. [Jamais barré: Il faisait un soleil qui barré] Jamais un temps [plus barré: aussi add.interl.] beau, [plus barré] chaud ne se prêterait aussi bien à sa sortie. Le soleil [jetait barré: déplacé [aussi* add.interl.barrée] et reflété tour à tour add.interl.] sur le balcon [mots illisibles en interl.] ses mousselines d'or comme au temps où j'espérais voir Gilberte aux Champs-Élysées et donnait à la pierre [de taille elle-même add.marg. et interl.] même[44] [quelque chose de barré: un charme add.interl.barrée: moelleux et doux barré: imprécis add.interl.barrée: tiède add.interl.barrée: quelque chose d' barré] une sorte [d'haleine barré: de moelleux barré: de [tiède* barré] tiède épiderme, add.interl.] de halo [blanc*, add.interl.barrée] moelleux [et mouillé barré], de charme imprécis, d'humide haleine. Ma grand'mère [mot illisible barré] obéit mais resta un temps infini à sa toilette et maintenant que je savais qu'elle était bien portante, et qu'avec cet[te][45] étrange indifférence que nous avons pour nos parents tant qu'ils vivent, qui

[44]Proust a négligé d'effacer même.

[45]Nous rectifions l'erreur.

fo.47 ro.

fait que nous les faisons passer [avant barré] après tout le monde et attendons qu'ils soient morts pour jouir de leur vie, je la trouvais bien égoïste d'être si longue, de risquer de me mettre en retard quand elle savait que je devais revoir Mme du Change et dîner à Ville-d'Avray. D'impatience je [finis par add.interl.] [descendis barré: descendre add.ms.] d'avance, après qu'on m'eut dit deux fois qu'elle allait être prête. [La fenêtre* barré: Par la [porte barré: fenêtre add.interl.barrée] entrouverte de l'escalier comme par la [cuvette*] d'un réservoir, l'air barré: l'air liquide et tiède [filait*][46' doucement [sans les réchauffer add.interl.barrée] entre les [glaciales add.interl.] parois de pierre de l'escalier des barré] Enfin elle me rejoignit [en bas barré] comme[47] [j'arrivais en bas de l'escalier barré] en bas, [sans me demander pardon de son retard comme elle faisait d'habitude dans ces cas là add.interl.et marg.] rouge [et distraite add.interl.] comme une personne qui est pressée et qui a oublié la moitié de ses affaires, comme j'arrivais près de la

[46]Ou affluait?

[47]Non rayé, par mégarde.

porte vitrée entr'ouverte qui [laissait barré] sans les en réchauffer le moins du monde laissait l'air liquide, [tiède* barré] gazouillant et tiède, [et barré] du dehors [affluer*] comme par la [cuvette*] d'un réservoir entre les [parois barré] glaciales parois de pierre de la cage de l'escalier. Nous primes une voiture découverte. Il n'était que trois heures et [je n' barré] j'arrivais [aux Champs-Élysées add.interl.] avant que fût commencé cette fin d'après-midi pleine comme une corbeille où seraient réunis les fruits de saison différents. Certes des êtres dont on a rêvé ne sont plus les mêmes quand ils sont séparés de vous non plus par un désir illimité, mais par un [court* barré] trajet en voiture ou en wagon, quelques pas [dans barré] à faire dans une allée des Champs-Élysées ou [une porte barré: à ouvrir add.interl.barré: à ouvrir add.interl.] la porte d'un salon de campagne, derrière laquelle ils vous attendent[48]. Cette attente même qu'ils ont de vous,

[48]En regard, au folio 46 vo., Proust a rédigé un ajout sans indiquer où il s'insère dans le texte:

A quoi bon penser. [C'est à nos yeux barré] Ce sont mes pas qui vont me porter vers elle, mes yeux [qui barré] sous le regard de qui elle [tombera*], mon(1) [bras qui s'offrira barré] ma main qui touchera la sienne. Je sentis que ma pensée n'aurait rien à faire. Et je restais sans rêver de tenir [prêt barré: mot illisible en interl.] l'[arsenal*] prêt et oisif de mon corps

(1) Proust a oublié de rayer mon.

[leur barré] cette attente mondaine de la personne
 [qu'on a barré: qui add.ms.: est add.interl.]
 invité[e][49] [à dîner avec barré: dans la même maison
 que add.interl.] vous, [on* barré] est [derrière*]
 leur visage la [seule*] âme que notre imagination ne
 leur eût pas prêté quand nous pensions à eux, et avant
 même que nous les ayons vus, en [fait*] des êtres [que
 nous pouvons connaître barré] que jamais plus nous ne
 [devions*] ne pouvoir connaître, que jamais plus nous
 [ne add.interl.] nous désolions de ne pouvoir
 connaître, des êtres que nous connaissons déjà, en
 avait dans un

fo.48 ro.

[seul* barré] notre rêve inaccessible dans une
 souriante invitée ou une soubrette jolie, d'où nous ne
 pouvons pas [délivrer barré: faire repartir et
 délivrer add.interl.] l'intangible inconnue
 d'autrefois. Nous ne l'avons pas encore vue, il
 [semble*] déjà [que n barré: qu'on add.ms.] lui a
 parlé de nous que nous habitons en elle. Quand ce qui
 nous sépare d'elle c'est plus qu'un trajet de voiture
 ou de wagon, [nous barré] la puissance naturelle [à la
barré] à penser nous fait croire que nous n'avons plus

 [49] L'accord du participe passé n'a pas été effectué.

besoin de penser à elle puisque nous allons l'avoir sous les yeux, que nous n'avons pas besoin d'avoir présent à l'esprit notre rêve pour la posséder, et que sa réalisation s'accomplira par le seul fait que nous serons à quelques limites d'elle, à portée de sa voix et que nous jouerons avec elle la comédie des conversations réservées d'habitude aux personnes que nous n'avons pas désirées, [oubli barré] admettant si bien son hypothèse qu'elle n'est pas une fée mais une jeune fille que nous [trouverons* barré] nous assiérons à côté d'elle et nous laisserons traiter comme un égal, comme un être avec [qui barré: celui* de qui add.interl.] il [est barré: serait add.interl.] content qu'elle s'assît en voiture.[50] Mais barré Bien plus [tous ces barré] cette grande qualité de bonheur affecté [qui ne f barré: à moi pour toujours, disponible pour elle, par un add.interl.] [révassement de longues années où j'avais laissé mon temps vacant

[50]Une croix renvoie à un ajout en regard de ce folio, au folio 47 vo.:

Premières impressions qui sont des déceptions, où la femme à qui on a tant pensé, se présente à nous sous l'angle de poursuites inattendues auxquelles il faut répondre, comme un être social et pareil aux autres suscitait en nous pour lui tenir tête un être social et comme les autres, mais [dont barré: mais de la médiocrité desquels add.interl.] on prend aisément son parti en [se disant [mot illisible] barré: se add.interl.] disant: "Je ne perds pas mon temps tout de même, je plante mes jalons pour la connaître mieux" (comme si ces 1ères(1) minutes n'étaient pas déjà quelque chose dont nous avons imaginé la douceur merveilleuse [et nous avons barré] existant en elles-mêmes, et non comme une simple clef nous

pour un peu de bonheur qui ne venait pas, add. marg.] parce qu'elle exigerait presque un peu d'effort de ma part pour être [possédée*], n'ayant que le temps de quitter vite Mlle de Quimperlé si je voulais ne pas manquer le train de Ville-d'Avray, [participer à quelque chose d'inférieur à moi que je n'étais pas sûr me donnerait barré] rêvassant à ce point les rôles que c'était [moi qui craignais de ne pouvoir barré] moi

permettant d'accéder à des relations plus intimes) comme un voyageur qui déçu à sa lère arrivée devant un monument dont la vue était l'objet de ses anciens désirs se dit n'importe maintenant je le connais, en somme le plus grand pas est fait, je connais déjà tous les portails, le plus gros est fait. Mais quand le plus gros [est](2) fait, s'il n'y a pas une grande joie, cela veut dire que le plus gros de la joie qu'on voulait avoir n'[était*] pas bien. Mais pour [que barré] avoir du courage nous nous persuadons toujours que la vie que nous vivons n'est que l'antichambre de la vie, et c'est à la vie que nous n'avons pas encore connue que nous confions la charge de nous faire(3) passer par l'épreuve décisive, de nous satisfaire ou de nous décevoir. Ce n'est plus elle et pourtant elle dont le manque nous faisait souffrir n'existe pas [encore barré] en dehors de cela. Oh vienne vite le moment où nous pourrions tenir [notre barré: la add. ms.] tête dans nos mains, pour nous [tenir* barré] dire, notre [révassement*], cet inaccessible, je le tiens dans la paume de mes mains, je sens la douceur de la peau dans le creux de ma main et je peux emporter le [plaisir barré: le regard barré] geste avec mes yeux, dans mes mains, avec mes lèvres.

Au-dessus de cet ajout, précédé aussi d'une petite croix, il y a l'ajout suivant:

Un chapeau rond, un sourire auquel il faudra répondre, des paroles et déjà le passé avec lequel on voulait faire connaissance est oublié pour toujours.

(1) Abréviation de Proust.

(2) est, omis.

(3) Rédigé en marge à partir de "faire passer par l'épreuve décisive...".

qui [n'ayant qu'une courte occasion à lui offrir exhortant barré] [exhortant barré] ne pouvant répondre à toutes ses exigences et [craignant barré] [peut-être*] le destin de [co barré] ne contenter qu'à demi ses aspirations ^{effertes}, parce qu'il est la sagesse de s'en emparer au plus vite, la courte occasion qu'il avait de me posséder, au bonheur. Mais si [je ne pus* barré] tandis que je répondis distraitemment "mais cela ne fait rien à ma grand'mère qui s'inquiétait de ne pas avoir mis un plus beau chapeau et de ne pas me faire honneur [je pensais moins barré] [j'] [51] attachais moins ma pensée qu'autrefois

fo.49 ro.

sur Mlle de Quimperlé et Mme l'utbus que je ne [mot illisible barré] contenais mes jambes dans l'immobilité, et remuais mes bras, [co barré] mon corps était maintenant [- non pour la possession physique - barré] mais [pour les approcher matériellement barré] mon moyen d'approcher, d'aller à elles, de leur parler, cependant le charme de Mlle de Quimperlé [et barré] - telle que je l'avais vue à

[51]j', omis.

déjeuner à Querqueville car je ne la revoyais qu'ainsi et oubliais que je l'avais vue depuis avec mes amis, et celui de la dogaresse - mettaient dans cet espace de temps qui chaque jour est devant nous [comme barré] à vivre jusqu'au soir et qui était toujours vide, une substance si [riche barré] bienfaisante, si douce, si salubre, que [je n'ai senti* barré] ma [pensée barré: rêverie barré: vie add.interl.] glissait à pleir [et s'appuyait add.interl.] sur les émanations qu'elle m'envoyait comme sur des rails, de même que ceux qui ont souffert d'une affection de la respiration et qui respirent avec délices un air saturé des [essences voisines barré: arômes add.interl.] d'un pin voisin qui bercent les nids dans les branches, [et fa barré: les barré] y exercent une douce pression et les feutrent. Sans doute je ne pensais pas à ce moment là avec intensité aux joues pâles où rougissait une pudeur (? voir le passage),[52] aux yeux qui me

[52]Le point d'interrogation est de Proust. Sa note renvoie sans doute au passage en regard, folio 48 vo.:

Ce qui m'attendait en un fauteuil de fer [dans barré] [aux*] Champs-Élysées, [ce qui barré: c'était barré: dont je barré] immobile, approchable, près de qui je pourrais m'asseoir, docile, [reposant barré] ce serait cette jeune fille que tant de soirs je m'étais désespéré de voir passer tandis que je regardais vers elle, ne sachant même pas qui j'étais. Cette substance [grasse barré: pâle add.interl.] et douce de sa peau où fleurissait ce léger rose, cela serait près de moi, je la regarderais autant que je le voudrais, elle le saurait, [je pourrais barré] et tout au plus cela ferait-il naître dans ses yeux un bref sourire.

regardaient distraitemment, ou de savoir qu'elle était là qu'elle m'attendait qu'elle serait aimable, intimidée peut-être, m'empêchait de plus la concevoir comme elle avait été une fois. Mais[53] toute cette douceur [particulière add. p. 100.] de son visage [pâle et un peu rose add.interl.], de sa peau [vernissée add.interl.], de son regard [gris qui me regardait à la dérobée et qui riait [de*] ma peine add.interl.] tout ce que j'eus tant donné pour la connaître quand à Querqueville je pensais que ce serait impossible, que c'était un de ces beaux rêves que la vie ne réalise jamais, et qui maintenant [ne* add.interl.] me paraissait une chose si simple que parce que rien ne pouvait plus l'empêcher d'être, et que c'était devenu une chose banale comme une présentation et une visite mondaine toute cette douceur tout de même[54] y était contenue [et elle reflétait* barré]

Le jardin, la journée et la soirée aussi avec la [blonde* add.interl.] dogaresse étaient comme ces faits qui n'étaient d'abord qu'une rêverie vide et maintenant que la chair délicieuse et neuve a comblés.

[53]Avant Mais, en marge, il y a un sigle de Proust: (A).

[54]Ici une petite croix renvoie à une addition marginale:

si cela était un peu sorti de ma pensée et de mon désir maintenant qu'ils n'étaient plus utiles pour la poursuivre c'était placé dans ce jardin où j'allais; [et barré] cela donnait à mon trajet une douceur extraordinaire et comme sans que j'eusse à faire un mouvement la voiture dans laquelle j'étais monté me la rapprochait, que ce visage qui y

fo.50 ro.

[et comme sans [faire barré] plus avoir à [faire*]
aucun désir, barré: avoir devant les yeux et ses yeux
gris add.interl.] à rien contenir à faire aucun
mouvement, cette douceur [que je barré] de Mlle de
Quimperlé que j'avais devant les yeux, je m'en
rapprochais au fur et à mesure que la voiture
s'avançait[52] de l'objet auquel je ne faisais plus
[mot illisible][53] comme un [chaîne* de] [mot
illisible] glissant vers lequel je me laissais couler

[52]Le début de ce folio a sans doute été ajouté plus
tard parce que l'écriture y est plus serrée. D'ailleurs,
l'addition marginale, dont l'écriture est également serrée,
en est certainement la suite:

et que bientôt je serais près d'elle, j'avais le
sentiment d'être un inerte et [bienheureux*]
corpuscule, glissant, attiré [par barré: sur des rails
mystérieux barré] vers elle, sur des rails mystérieux
et où je n'aurais presque qu'à me retenir pour ne pas
arriver trop vite.

Mettre plutôt un peu avant

A quoi bon penser(1), puisque maintenant la pensée ne
sert plus à rien. Elle est là tout près elle nous
attend, ce qu'il faut, c'est prendre nos affaires, y
aller et [le barré] notre rêve sera réalisé [si peut
s'appeler ré barré] pour nos [vies*] [mot illisible]
[pour barré: de add.interl.] nous pour ainsi dire [mot
illisible], sans action de notre part, (mettre
peut-être cela avant, une violette, un regard, il a su
finir pour toujours du passé. D'ailleurs cela pourra
peut-être se mettre plutôt à une autre des scènes
semblables dans le volume.)(2)

(1) Voir le passage du fo. 46 vo. que nous avons
transcrit dans la note 48, p.546.

(2) Nous fermons la parenthèse.

[53]Est-ce résistance?

vers elle comme si le fiacre qui nous entraînait avait été un char de fée et où j'osais à peine bouger de peur de me donner chaud, d'avoir le teint moins frais, d'affaiblir la rose que j'avais mise[56] à ma boutonnière, regardant mes gants d'une couleur charmante, et maintenant que ce but pour lequel j'eusse [fait barré] pris des peines autrement grandes était atteint, regrettant presque que tout cela qui était charmant ne serait qu'à elle, et [de add.interl.] ne pas pouvoir faire servir ma bonne mine, ma cravate, ma rose, la bonne volonté de Montargis à autre chose, car [deux mots illisibles barrés, 57] [dans ces cas là le but atteint avec barré: atteint et barré] quand le but est atteint on [ne songe plus barré] le sépare de la peine qu'il vous a coûtée comme si sans cette peine on l'aurait eu[58], et sans songer que si en ce moment il vous était ravi, il redeviendrait aussitôt coté au prix du désir et valait largement toutes ces peines dont à l'instant on ne le trouvait plus digne[59], et qu'on serait tout prêt à reprendre pour lui [aujourd'hui add.interl.] comme on les prenait hier encore.

[56]mis, par mégarde.

[57]Est-ce on considère?

[58]eue, par inadvertance.

[59]dignes, par erreur.

Comme nous venions de descendre aux Champs-Élysées
 [devant barré: à [un pas barré] quelques pas du petit
 pavillon où j'[allais barré] attendais souvent ma
 grand'mère avec plaisir dans l'odeur de sa fraîcheur
 qui me rappelait barré: et que j'avais constaté que
 nous étions en avance, add.interl. ? je vis ma
 grand'mère [se dirigeant de barré: qui se add.interl.:
 dirigeait add.ms.] vers le petit pavillon [qui était
 quelques pas barré: grillagé de vert à l'intérieur
 comme un petit pavillon de chasse ou comme un théâtre
 de verdure, add.interl.] ancienne construction du
 XVIII^e siècle [aujourd'hui détruite add.interl.barrée]
 où on avait logé des cabinets et qui était à quelques
 pas de là. [Mais comme ce [mot illisible] le salon
 d'ailleurs n'avait pas grande réputation. Il n'était
 que [trois pris*]. Je n'entrai pas barré: n'entrai
 pas comme ça barré]. Je [n'étais barré] ne restai
 jamais dehors car j'avais envie de sentir de nouveau
 l'odeur[60]

 [60]Il y a une addition en marge qui ne s'intègre pas
 bien au texte et que voici:

Elle avait une main devant sa bouche et je compris
 qu'elle avait une nausée.

En regard, au folio 49 vo. et précédé d'un sigle de
 Proust:(B), il y a une reprise et refonte du passage sur le
 petit pavillon:

je vis ma grand'mère se diriger vers le petit pavillon,
 ancienne construction du XVIII^e siècle, sans doute
 bureau d'octroi alors, et dans lequel, treillagé de
 bois vert à l'intérieur, comme un pavillon de chasse

fo.51 ro.

humide et forestière de l'endroit [pour tâcher d'en

ou un théâtre de verdure on avait installé des cabinets. Ma grand'mère gardait la main devant sa bouche, je compris qu'elle avait une nausée. D'ailleurs nous étions en avance. [Une horloge indiquait 3h1/2 barré] Je [voulus*] [d'ailleurs*] attendre ma grand'mère dehors [et barré] mais je ne pouvais exactement me rappeler cette odeur [presque barré: de bois, d'humide add.interl.] que j'aimais tant à respirer dans le petit édifice et l'impression qu'elle me donnait, surtout sur l'une pour réveiller l'autre, je

Au folio 50 vo. Proust poursuit cette addition:

gravis les degrés du théâtre rustique élevé au milieu des jardins. Comme dans ces spectacles forains où sur le seuil, [c'est add.interl.] le clown ou le pierrot enfariné qui jouera tout à l'heure qui [f barré] [demande barré: à la porte add.interl.barrée: en entrant add.interl.] tient le prix des places, [était assise au contrôle barré: c'[est barré] était la Marquise, la même qui percevait l'argent barré] la "Marquise" qui [percevait barré] [assise add.marg.] au contrôle percevait le prix des entrées, avait un masque [enfariné barré] plâtré, [et add.interl.] [une barré] sur sa perruque rousse, un bonnet de dentelles noires et de fleurs rouges. Le ciel bleu brillait par la fenêtre, le soleil jouait sur sa tête, et à côté d'elle un gardien [forestier barré] qui [venait de [mots illisibles barrés] le jardin barré] laissait un instant [les barré: le jardin où il était sans cesse add.interl.] la surveillance des massifs dont il portait la livrée [verte barré: forestière add.interl.barrée: verte add.interl.] [- comme fait add.interl.barrée], venait d'entrer [par le jardin et barré] causait avec elle. [Je restai un instant à l'ombre ensoleillée du pavillon, [comme un [mot illisible] barré] et add.marg.] Bien que je ne fusse pas [mot illisible le barré: entré au add.interl.] commencement de la scène je compris [par les premières paroles que j'entendis add.interl.] que [l'homme barré: le add.ms.] [personnage barré: le add.ms.] [personnage barré: rustique barré: personnage rustique, add.interl.] et bénévole [qui barré] comme un personnage de comédie italienne [qui avait succédé [repris* add.interl.barrée] à Silvain(1) et à Pan dans

extraire barré] que je ne me rappelais pas exactement pour voir si en la respirant de nouveau je me rappellerais mieux l'impression qu'elle me donnait autrefois [et je montai les degrés de ce petit théâtre rustique élevé au milieu des jardins add.marg.]. La [vieille tenancière barré] "marquise" [était toujours là avançant son museau de plâtre grossier, son barré: au contrôle comme dans ces cirques forains où le clown lui-même dans son déguisement de pierrot et avant d'entrer en scène, reçoit à la porte le prix des places add.interl.] était toujours là avec son museau [ue barré: [enduit add.interl.barrée] énorme et irrégulier enduit de add.interl.] plâtre grossier, et son petit bonnet de fleurs rouges [dans barré] piqué dans de la dentelle noire sur sa perruque rousse. Mais [je ne crois pas add.interl.][61] elle ne me reconnut. Un [gardien de la paix barré: jardinier add.interl.barrée: gardien add.interl.barrée:

la garde des bois et des jardins [venait*] car barré: parti longtemps au pays sans doute, avait repris depuis peu la garde des jardins et des bois où il avait succédé à Silvain et à Paris, add.marg.]: "Alors comme ça disait-il, je vous retrouve toujours là. Vous ne pensez pas à vous retirer" "Et pourquoi que je me retirerais répondit [de sa bouche barré] la marquise au museau proéminent et fardé.

- (1) L'orthographe est de Proust. Il s'agit naturellement de Sylvain, dieu des Forêts et des Champs, chez les Romains. Il répond à peu près au Pan des Grecs. On a donné son nom aux divinités secondaires, démons et génies des bois.

[61]Proust a oublié d'écrire qu' en interligne.

jardinier add.interl.barrée: qui revenait[62] du pays barré: venait de quitter sa terre pour entrer lui dire bonjour barré] gardien[63] venait d'entrer lui dire bonjour, que à ce que je compris elle n'avait pas vu depuis des années.[64] "Et vous lui dit-il vous êtes toujours là. Vous ne pensez pas à vous retirer." - "Et pourquoi que je me retirerais[65], Monsieur [ajouta-t-elle indiquant par là que l'intimité entre [eux était moins grande barré][66] add.interl.] [elle et son visiteur était moins grande que je ne l'avais d'abord supposé add.marg.] Voulez-vous me dire où je serais mieux qu'ici, où [je trouverais barré: j'aurais plus mes aises add.interl.] plus de confortable. [Et barré: me retirer à la campagne* barré] Et puis toujours [du mouvement, barré] du va et vient, [j'appelle ça mon petit Paris barré] de la distraction; [au courant de tout ce qui se passe

[62]Au-dessus, des mots illisibles et rayés.

[63]Proust a d'abord écrit garde.

[64]Ici s'insère sans doute l'addition marginale:

qui à ce que je compris par les propos qu'ils échangèrent car je n'avais pas [entendu barré: suivi* add.interl.] le commencement rentrait depuis peu du pays et [ne l' barré](1) ayant repris qu'aujourd'hui son service ne l'avait pas encore revue,

(1) Proust, en rayant ne l', a oublié d'insérer n'.

[65]Il y a un C écrit entre parenthèses au-dessus de retirerais.

[66]Un sigle renvoie à une addition en marge que nous insérons dans le texte: "elle et son visiteur...".

barré: mes clients sont tout ce qui barré: on est gentil p moi barré: de tout mon petit monde
add.interl.barrée: c'est ce que j'appelle mon petit Paris; add.interl.] mes clients me tiennent au courant de ce qui se passe. Tenez Monsieur [ce grand monsieur barré: il y a un magistrat tout ce qu'il y a de plus haut placé add.interl.] qui est sorti il n'y a pas plus de cinq minutes, c'est un magistrat tout ce qu'il y a de plus haut placé, eh bien [Monsieur add.interl.][67] tous les jours [, il faut qu'il vienne lire son journal ici barré] que Dieu a faits, depuis huit ans, comme trois heures sonnent il est ici [toujours poli[68] add.interl.] [jamais un mot plus haut que l'autre, il [lit barré] reste plus d'une 1/2 heure à lire ses journaux en faisant ses petits besoins. add.marg.] Un seul jour il n'est pas venu. [Le barré] Sur le moment je ne m'en suis pas aperçue. Mais le soir quand d'un coup je me suis dit: Tiens mais ce monsieur n'est pas venu. Il faut qu'il soit mort. [Ça m'a fait quelque chose parce que je m'attache quand le monde est bien comme ce Monsieur,

 [67]Une petite croix renvoie ici à une addition au folio 50 vo.:

s'écria-t-elle avec [violence barré: ardeur add.interl.], comme prête à soutenir [cette assertion add.interl.] par la violence, si l'agent de l'autorité la contestait.

[68]Une petite croix renvoie ici à une addition marginale ("jamais un mot plus haut que l'autre...") que nous insérons dans le texte.

[toujours poli barré] add.interl. et marg.] Aussi j'ai été bien contente quand je l'ai revu le lendemain, [parce que* barré] je lui ai dit Monsieur il ne vous était rien arrivé hier. Alors il m'a dit comme ça que ['il ne lui était rien arrivé à lui que add.interl.] c'était sa femme qui était morte et qu'il avait été si retourné qu'il n'avait pas pu venir. Hé bien Monsieur ce Monsieur avait l'air triste assuré-

fo.52 ro.

ment mais il avait l'air content tout de même de revenir. On sentait qu'il avait été tout dérangé dans ses petites habitudes. [Ah! Monsieur reprit-elle d'un ton plus doux en voyant [que le gardien barré: qu'elle n'était nullement contredite par lui add.interl. et marg.barrée.] [qui dans son vêtement [couleur de mousse barré] d'un vert tropical add.interl.] militaire gardait [son épée barré] au fourreau une épée qui avait plutôt l'air d'un instrument de jardinage,[69] [ou d'un add.interl.] [comme lui[70] vert comme les feuillages avait l'air d'un barré] ne

[69]Il y a, en marge et rayée, une addition qui devait peut-être s'insérer ici:

rappelait les massifs qu'il gardait il y a un instant encore et le treillage vert du pavillon forestier

[70]En interligne et non rayé: de même.

songeait nullement à la contredire et gardait immobile [à côté de lui barré: au fourreau add.interl.] la petite épée qui avait plutôt l'air d'un instrument de jardinage biffé]

Ah! Monsieur reprit-elle d'un ton plus doux en constatant que l'homme des jardins l'écoutait avec [d barré: sa barré] bonhomie sans songer à la contredire gardant [au fourreau barré] inoffensive dans son fourreau une épée qui avait plutôt l'air de quelque instrument de jardinage ou de quelque attribut rustique. Vous ne voulez pas que je vous ouvre une petite cabine Monsieur me dit-elle, non pas [du ton [mot illisible] barré] comme autrefois [sur un ton de barré: par barré] sur un ton de gâterie par amour [des enfants barré] de jeune âge, mais [comme barré] par [dev barré] savoir vivre, en s'adressant à un homme du monde. Je déclinai. A votre aise Monsieur, ce que j'en [faisais*] c'était pour vous occuper en attendant cette dame et elle se retourna vers son rustique protagoniste, me laissant plein de confusion d'avoir refusé car je sentais que ma grand'mère était indiscrete en prolongeant sa visite et j'avais l'air moi-même par avance d'être entré sans payer. Quant au parfum forestier il eût fallu que je puisse les faire taire une minute, ou au moins [par barré] me mettre comme je [voulais*] sans [qu'ils barré] m'occuper de l'[imp barré] effort que je leur

produirais, reniflant, restant immobile, [mot illisible barré] suivant les signes si gracieux et écoutant les oracles que je [mot illisible] sans avoir peur d'être pris pour un fou. Or en ce moment je ne pensais qu'à la manière de [mots illisibles] quelque prestige aux yeux de

fo.53 ro.

de la vieille coquette de comédie.

"Ah! continua-t-elle en s'adressant au défenseur des bégonias et au champion des fusains, voulant maintenant dans une tirade antithétique lui montrer à lui tous les inconvénients du métier, je sais bien qu'il y a de l'ouvrage! Il y a des soirs Monsieur où je ne suis pas fâchée de trouver mon lit. Mais je n'ai jamais reculé devant l'ouvrage. Ce n'est pas de ça qu'on [se add.interl.] veuille jamais plaindre. Et puis ajouta-t-elle sur un ton de marivaudage qui la ramenait mieux à l'esprit du rôle, je choisis mes clients, je ne reçois pas tout le monde [dans mon salon comme je l'appelle add.interl.]. Il faut qu'on me plaise. J'ai mes [petits barré: vieux add.interl.] habitués, mais je n'aime pas recevoir le monde que je ne connais pas. Je leur fais comprendre qu'ils seraient mieux ailleurs. Et allez donc.

A ce moment comme [pour faire démontrer par barré:
 [pressée*] d'apporter add.interl.] un exemple à
 l'appui de cette assertion une femme mal vêtue entra à
 toute vitesse qui demanda [d'un ton suppliant barré:
 "un cabinet". Complet Madame, il n'y a rien de
 libre, répondit la Marquise avec la froideur de la
 haute société. Est-ce que ce sera long demanda avec
 la douceur [repent barré: du barré: repentante et
barré] de la timidité repentante, et de la manière
 maltraitée. Oh! Madame je vous conseille d'aller
 ailleurs [aj barré] lui dit-elle. Vous voyez pourtant
 bien qu'il y a deux messieurs qui attendent il faut un
 peu penser aux autres." "[Eh barré] Ah! pardon [dit
barré]. Pouvez-vous me dire [où j'en trouverais
barré: si vous [connaissiez add.interl.barrée] savez où
 il y a add.interl.] un autre." "Ah! j'ignore Madame,
 je n'ai pas l'habitude de causer à personne." tandis
 que le gardien sur le ton froid dont on rachète une
 [mot illisible] bienveillante dit [à la barré] en
 continuant l'avenue tout droit jusqu'au Rond-Point,
 qui parut à la pauvre[71] dame donc aussi loin que la
 Chine." [Elle peut [aller add.interl.] ailleurs ce
 n'est pas le genre d'ici dit la Marquise barré]. La
 Marquise la suivit d'un long regard scrutateur comme
 si elle s'attendait à trouver sur elle une tenue

[71]Au-dessus de à la pauvre il y a deux mots
 illisibles.

repoussante. Ce n'est pas le genre d'

fo.54 ro.

d'ici dit-elle à l'[ami*] des jardins. Elle pensait sans doute que j'irais nettoyer après elle. [Ce barré] Je connais ce monde là [c'est de mauvais payeurs add.interl.] [ce barré: ça n'a pas de propreté, pas de respect add.interl.] ça ne vaut pas la peine que ça donne, je ne regrette pas ses [trois barré: deux add.interl.] sous. Habitué à [l'entretien barré: la société add.interl.] des marronniers et du gazon, le protagoniste de la marquise pensait sans doute que [la causerie barré] les visites pouvaient se passer aussi bien en silences qu'en paroles, car sans manifester l'intention de s'en aller il n'en prononça aucune et fut [imité*] par la Marquise qui faisait seulement [de temps à autre barré: par moments* add.interl.] une réflexion sur le beau temps. Je ne voulais pas assister au moment où ma grand'mère allait sortir et peut-être [que n barré] n'ajouterait pas de pourboire pour faire pardonner le temps qu'elle était restée et je préparai lentement ma retraite, descendant l'une après l'autre les marches du péristyle. Et quand [arrêté dans l'allée add.interl.] j'entendis ma grand'mère qui sortait, [pour barré] comme jadis à Querqueville pour ne pas

avoir ma part du mépris qu'aurait pour elle la Marquise, je continuai mon chemin [sans me retourner comme si je ne l'avais pas vue, [plus barré: mais add.interl.] lentement pour [que sans me retourner barré: qu'elle add.interl.] pût facilement me rejoindre et continuer avec moi. C'est ce qui arriva bientôt. Je pensais que ma grand'mère allait me dire: "J'avais peur de te mettre en retard" mais elle ne me dit rien de sorte qu'un peu irrité je ne lui dis rien non plus, puis levai les yeux vers elle. [Elle tournait la tête barré] Tout en marchant à côté de moi, elle tenait la tête tournée de l'autre côté. Je [pensai barré: craignis add.interl.] qu'elle [avait peut-être barré: n'eût encore add.interl.] mal au coeur, [Et barré] je la regardai mieux et fus frappé [de c barré] de sa démarche saccadée. Son chapeau était de travers, [son manteau était barré: les pl barré] son manteau [avait l'aspect désordonné et sale, son visage barré: sale, elle avait l'aspect désordonné et [tout* barré] mécontent add.interl.] rouge et [mécontent, son aspect sale d'une barré: préoccupé add.interl.] [d'une add.marg.] personne qui vient [d'échapper à un accident barré: d'être bousculée add.interl.] par une voiture ou qu'on a retiré d'un fossé. "J'ai eu peur que tu aies eu une nausée grand'mère, te sens-tu mieux lui dis-je". Sans doute pensa-t-elle qu'il lui était impossible sans m'inquiéter de